61E ANNÉE OCTOBRE 1954

★

LA REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : Les deux Chemins
HONORÉ DE BALZAC : La Révolution de 1848 (Lettres)
JEAN COCTEAU : La jeune Femme
GEORGES BAYLE : Le Pompiste et le Chauffeur (I)
ADRIEN DANSETTE : Dix Ans après
ANDRÉ DHOTEL : La Haute Rivière
ÉMILE MIREAUX : Homère et les Femmes
AGNÈS CHABRIER : Promenade à Manille
R. P. TESSON : L'Église et les Funérailles religieuses
FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE : En lisant Saint-Simon
PAUL GUTH : André Chamson romancier
THIERRY MAULNIER : Les « Cyclones » de Jules Roy
MARCEL THIÉBAUT : Retour à Zola

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, JEAN FAYARD, SERGE VEBER, PIERRE MICHAUT, PHILIPPE SOUPAULT, PIERRE DE BOISDEFFRE, MARCEL SCHNEIDER, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	Les deux Chemins	3
HONORÉ DE BALZAC	La Révolution de 1848 (Lettres)	14
JEAN COCTEAU	Clair obscur	34
GEORGES BAYLE	Le Pompiste et le Chauffeur (I)	36
ADRIEN DANSETTE	Dix Ans après	54
ANDRÉ DHOTEL	La Haute Rivière	60
ÉMILE MIREAUX	Homère et les Femmes	81
AGNÈS CHABRIER	Promenade à Manille	97
R. P. TESSON	L'Eglise et les Funérailles religieuses	108
F.-R. BASTIDE	En lisant Saint-Simon	113
PAUL GUTH	André Chamson romancier	127
THIERRY MAULNIER	Les « Cyclones » de Jules Roy	136
MARCEL THIEBAUT	Retour à Zola	140
Le Mois à Paris	155 Chronique bibliographique	169

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LE MAL DE COLLEEN par **Marc CHADOURNE**

RODOGUNE par **Pleyre de MANDIARGUES**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. $ 7

Canada .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. Fr.S. 30

Espagne .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. Fr.B. 340

Italie .. Lires. 4.360

Angleterre .. £ 2/9

Égypte .. Piastres. 290

Hollande .. Florins. 26

Portugal .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs. — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1954.**

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km. retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS (3 mois du 30 mai au 30 septembre).
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km. retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. — Coupon aller non valable du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER - AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer. *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation arrêtée au 30 juin 1954 se totalise à 370 milliards.

Au passif, les comptes de dépôts dépassent 349 milliards.

A l'actif, le portefeuille-effets s'inscrit à 241 milliards et les comptes courants débiteurs figurent pour 62 milliards.

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 – PARIS

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

AVEZ-VOUS FAIT CE CALCUL ?
si vous êtes acheteur de la
REVUE DE PARIS
AU NUMÉRO
Vous déboursez chaque mois 190 francs
Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 158 francs
vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 francs
abonnez-vous chez votre libraire ou directement
à la **REVUE DE PARIS**
114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

LES DEUX CHEMINS

par Robert d'Harcourt

Nous pensions n'avoir plus rien à apprendre sur l'univers concentrationnaire. Sur l'abîme d'abjection que l'Allemagne du nazisme sut si bien et si longtemps cacher au monde. Et voici un livre qui nous donne un choc d'horreur nouveau. Un recueil de témoignages de survivants de l'enfer sur le martyre subi et sur l'atrocité des spectacles contemplés [1].

Nous retrouvons ce qui ne s'effacera jamais de nos mémoires : l'entassement des cadavres décharnés, la flamme sombre du crématoire et son odeur de chair humaine brûlée, les vivants changés en squelettes, les chiens démuselés sur les morts en sursis, la « récupération des déchets » (le IIIe Reich ne laisse rien se perdre !), la ponctualité dans le crime. Car le nazi reste un Allemand, avec son sens de l'ordre. Robot de l'horreur, il sert le crématoire avec la même ponctualité, le même automatisme que l'usine.

Dans le musée de l'atroce une photographie illustre ce sens de l'ordre. Une main plonge dans un monceau d'alliances arrachées aux victimes (souvent en coupant le doigt pour aller plus vite !), retourne ce tas d'or. Il y a là une bonne prise. Les alliances rejoignent les dents aurifiées

1. *Tragédie de la Déportation* 1940-1945. Témoignages de survivants des camps de concentration allemands choisis et présentés par Olga Wormser et Henri Michel.

arrachées aux morts à la sortie des chambres à gaz. Ces cadavres ennemis auront, à leur manière, servi la machine de guerre du Reich.

Le volume s'ouvre sur une carte où nous trouvons l'emplacement des divers camps et qui nous permet de localiser le crime. Nous retrouvons les noms sinistres dont le son reste pour toujours dans nos oreilles : Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau, Struthof, Mauthausen...

Nous suivons les stations du calvaire. Les convois d'abord, la première forme de l'assassinat. Le IIIe Reich s'arrange pour que la machine de destruction (*Vernichtungsmaschine* — le mot horrible a été tracé !) fonctionne dès le départ, ce qui abrégera la besogne. Laissons un professeur de la Faculté théologique de Strasbourg, le docteur Rohmer, nous décrire le transfert dont il a fait partie et d'abord nous donner en deux lignes le bilan de « l'opération » :

« *Nous étions deux mille cinq cent quarante et un au départ de Compiègne, neuf cent quatre-vingt-quatre sont morts en cours de route, cent vingt et un seulement sont rentrés de captivité.* »

Voici quelques passages de son récit : « *La tragédie se poursuit, s'accélérant de minute en minute : en trois heures, soixante quatorze de nos camarades vont mourir de chaleur, d'asphyxie, de manque d'eau... Les scènes de délire agité reprennent. Tout le wagon n'est plus qu'un cabanon de fous qui s'étranglent, essaient de se pendre, se frappent, s'ouvrent les veines, puis retombent moribonds sur ceux qui somnolent, les étouffent de leurs corps. Certains hurlent à la mort : « Au secours je ne veux pas mourir ! ». Il* (un des collègues de Faculté du professeur Rohmer) *a l'air de dormir, mais sa respiration est trop irrégulière. Il entrouve les yeux, me regarde avec bonté : « Mon petit, ça ne va plus ! » Puis après un long silence : « Il faut que je te parle de mes recherches. Je n'en ai parlé à personne. C'est quinze ans de travail. » Je me penche vers lui, mais ses yeux deviennent lointains. Je l'entends dire quelques mots : « Laboratoire... Ma femme, B... mon assistante. » Il tombe sans connaissance. Je l'allonge près de la lucarne, un peu d'air semble nous parvenir, mais il respire de plus en plus faiblement, de plus en plus lentement, puis ses traits se détendent. Il semble calme et heureux. Le professeur V... n'est plus...* »

Le martyre de la faim dans les camps. Voici le récit d'une étudiante arrêtée en octobre 1943 à Saint-Étienne, déportée à Ravensbrück puis à Mauthausen :

« *Nous cherchions dans les déchets des feuilles de choux abîmées ou des pommes de terre jetées aux ordures. Nous avions formé une équipe de pillardes qui s'appelait l'équipe des trognons de choux et dont la devise était : « jusqu'au trognon »* (héroïsme du sourire ! admirable gaieté française qui ne perd jamais ses droits jusque dans le martyre !) *Nous aurions risqué notre peau pour un bout de navet aperçu dans le tas de détritus venant des cuisines. Ce navet d'ailleurs coûtait cher. Je fus littéralement assommée sous les coups certain jour où je fus prise avec un rutabaga caché dans ma robe... Faim envahissante, faim avilissante, faim qui abêtit : les femmes ne parlaient plus que de menus et trompaient leurs affres en copiant des recettes de cuisine. Je fis serment de ne jamais me laisser aller à en copier et tins bon jusqu'au bout.* »

Le nazisme tient à « faire joli » dans l'horreur : il met autour du crématoire un décor de fraîcheur, et aussi une espèce d'affreuse gaieté. Il tue en musique, et choisit la musique légère. Voici comment une jeune violoniste déportée à Auschwitz (la plus grande usine de destruction), décrit son arrivée au camp :

« *Pour rendre l'accueil plus agréable à cette époque* (juillet 1944), *un orchestre composé de détenues, toutes jeunes et jolies, habillées de petites blouses blanches et de jupes bleu marine, jouait pendant la sélection* (!) *à l'arrivée des trains, des airs gais :* « La Veuve Joyeuse », *la* « *barcarolle* » *des* Contes d'Hoffmann », etc. *Alors, on leur disait que c'était un camp de travail, et comme ils n'entraient pas dans le camp, ils ne voyaient que la petite plate-forme entourée de verdure où se trouvait l'orchestre. Evidemment, ils ne pouvaient pas se rendre compte de ce qui les attendait. Ceux qui étaient sélectionnés pour les gaz, c'est-à-dire les vieillards, les enfants et les mères étaient conduits dans un bâtiment en briques rouges.* »

Une Polonaise arrêtée à Cracovie nous décrit, elle aussi, l'arrivée d'un convoi de Juifs à Birkenau, camp « auxiliaire » d'Auschwitz.

« *Les trains se suivaient amenant des wagons remplis de prisonniers. Il en venait cinq par jour, en mai 1944, et chaque train était composé de cinquante voitures et il y avait cent êtres humains dans chaque voiture. De tous ces wagons sortaient en chœur des voix de vieillards, de femmes et d'enfants implorant une seule chose :* « *Wasser* » (*de l'eau !*). *Le chef nous lançait alors l'ordre :* « *Ein Lied !* » *Et les voix d'esclaves entonnaient* « *Frühling in das Land* » (*le printemps vient*). *Les gens sortaient des wagons, se mettaient tranquillement en rangs par cinq et se rendaient passivement en colonnes jusqu'aux chambres à gaz. Confiants, ils acceptaient les serviettes et entraient pleins de foi dans les salles espérant y trouver l'eau vivifiante. Et c'est alors... mais il était trop tard, qu'ils s'apercevaient que c'était le gaz qui descendait des robinets d'eau.* »

Voici avec quelle méthode se fait la « sélection ». C'est le mot officiel, distingué, qui désigne au camp le partage entre le « matériel humain » encore utilisable et le déchet dévolu à la chambre à gaz :

« *Mengele, le médecin-sélectionneur, est impeccable dans son uniforme, sanglé d'un ceinturon, grand, chaussé de bottes noires qui brillent et rappellent la propreté, le confort, la dignité humaine... Le défilé des nus étranges commence. Une à une les femmes passent. Belles ou laides, jeunes et vieilles, grandes et petites, fortes et minces, les femmes de toutes les nationalités, de tous les coins du monde où l'occupation allemande a passé, se présentent devant le juge tout-puissant. Mengele tient un crayon, un simple crayon rouge qui s'incline tantôt à gauche, tantôt à droite. A droite le créma, à gauche la vie. Pas un bruit, pas une parole. Derrière moi les femmes se pincent les joues pour paraître mieux portantes. Elles passent toujours, elles bombent le torse, redressent les épaules. Et le crayon s'incline toujours. Au fur et à mesure qu'il s'incline, le S.S. préposé à ce travail inscrit le numéro matricule sur l'avant-bras gauche.* »

Les témoignages peut-être les plus bouleversants du livre sont ceux

qui nous viennent d'hommes formés aux méthodes scientifiques et dans lesquels l'horreur prend la forme du tableau clinique. Comment le professeur Richet voit-il le camp de Buchenwald ? : « *Supposez réunis quelques milliers d'hommes tuberculeux ou cancéreux à la dernière période et vous aurez le tableau de ce que représentait le camp et surtout le petit camp de Buchenwald.* »

Et voici le rapport d'un médecin français V. Dupont, sur les exécutions au même camp de Buchenwald : « *Le chiffre des morts au block* 61 *allait quotidiennement de dix au minimum à deux cents environ. L'exécution était assurée par une piqûre intracardiaque de phénol. Les cadavres étaient ensuite transportés au crématoire par charrettes pendant les heures d'appels et pendant la nuit.* »

Dans cette nuit, de magnifiques éclairs de lumière. Ils sont ici pour la plupart réunis dans le chapitre qui porte le titre si juste : « *Permanence de l'homme* ». Un prêtre, l'abbé de Maupeou, jusqu'à la fin, donne à ses camarades la moitié de sa ration de pain (ce que nous avons lu nous permet de mesurer la grandeur du sacrifice !) Il meurt à Dachau. C'est sur des âmes de cette qualité que le professeur Richet écrit : « *Rares furent ceux qui firent preuve d'abnégation. Nous en connaissons pourtant. Ces hommes étaient des saints.* »

La souffrance est l'humus de l'héroïsme. Dans le sublime comme dans l'abject, nous touchons ici le surhumain. Des femmes dont le corps n'est plus qu'une plaie vont au crématoire en chantant *la Marseillaise*. Des prêtres risquent quotidiennement la mort en distribuant les Saintes Espèces à leurs camarades de bagne. Des épargnés se substituent volontairement aux condamnés en prenant au dernier moment leur place dans les rangs des victimes marquées pour la chambre à gaz.

Simplicité dans le sacrifice. Nous sommes ici au-dessus des attitudes. Voici la fin d'un vieux soldat : « *Sentant sa fin prochaine, le général Michaud réclama un vieux manuel scolaire qui traînait dans son bloc, venant on ne sait d'où. Il aimait à le feuilleter. Il s'arrêta comme d'habitude sur une petite carte de France. Ses yeux s'embuèrent. Il l'embrassa et mourut ainsi, simplement, sans histoire, comme on savait mourir à Buchenwald.* »

Nous avons longtemps respiré un charnier. Nous refermons le livre du crime. L'heure à laquelle il paraît est-elle opportune et ne peut-on pas y déceler une intention ? Si nous ne savions pas que la mise au point d'une pareille œuvre a pris plus d'une année, nous aurions pu nous poser la question.

L'Angleterre s'est trouvée récemment placée, dans le domaine de l'édition, devant un cas qui semble assez proche, mais que la personnalité de l'auteur rendait néanmoins fort différent. Il s'agissait en effet de lord

Russel de Liverpool. Lord Russel, un des plus hauts fonctionnaires de Grande-Bretagne, est conseiller juridique de l'armée britannique. Son titre officiel est Judge Attorney-general. Il a pris une part active aux procès de Nuremberg. Il vient d'écrire un livre dont le sous-titre est « *Brève histoire des crimes nazis* ». Deux cent cinquante pages, vingt-cinq photographies d'atrocités, une couverture d'un jaune cru. Sur ce fond se profilent, menaçantes, deux énormes bottes noires allemandes entre lesquelles apparaissent les victimes des camps de concentration. Tout ce qu'il faut pour appâter le lecteur.

Le Lord-Chancelier d'Angleterre, qui compte parmi ses multiples attributions celles du ministre de la Justice, a estimé que la parution du livre, à l'heure où elle se produisait, était de nature à nuire gravement à de hauts intérêts politiques. Il a placé l'auteur devant le dilemme : ou renoncer à la publication, ou se démettre de sa charge. Voici le texte de sa lettre :

« *La manière dont est traité le sujet et tout spécialement les photographies insérées dans l'ouvrage sont de nature à nourrir la haine contre le peuple allemand pris dans son ensemble et à fournir ainsi un appui aux adversaires d'une politique visant à donner à l'Allemagne le moyen de se réarmer et de reprendre une influence dans la politique mondiale. Ces questions sont actuellement l'objet de discussions publiques aiguës. La publication d'un livre comme le vôtre ne paraît pas conciliable avec l'exercice d'une fonction juridique.* »

Nous savons la suite. Lord Russel a « choisi la liberté ». Il a préféré son livre à ses fonctions et à ses titres. Il a donné sa démission.

Il ne nous appartient pas de prendre parti dans les débats de conscience d'un peuple étranger qui est aussi un peuple ami. Nous mesurons parfaitement la gravité du préjudice que peuvent porter certaines publications à de hauts intérêts politiques. Il nous sera cependant permis de dire que nous voyons un péril à l'interdiction d'un livre comme celui de Lord Russel, comme nous aurions vu chez nous des dangers à l'étouffement du livre dont nous venons d'essayer de donner une brève analyse. La vérité peut être opportune ou inopportune. Elle conserve toujours et à toute heure ses droits. Tenter de lui fermer la bouche ne sert qu'à donner plus de force à sa voix. Les plaies cachées sont celles qui suppurent le plus dangereusement.

Il y a dans la lettre du Lord-Chancelier britannique un passage qui requiert toute notre attention. C'est celui où est souligné l'aliment que certaines publications seraient susceptibles de donner à la « *haine contre le peuple allemand pris dans son ensemble* ». Il n'y a pas de généralisation plus nocive et plus contraire à la vérité que celle qui consiste à rendre l'Allemagne tout entière responsable des camps de concentration et à enfermer l'Allemagne et le nazisme dans le même bloc d'infamie. Il est parfaitement vrai qu'Adolf Hitler est sorti du suffrage de son peuple

et que ce peuple en est, de ce fait, responsable. Mais en 1933, l'Allemand de la rue ne connaissait pas davantage l'homme qu'il plébiscitait que ne le connaissait le Vatican qui signait avec lui le concordat de cette même année 1933. Le monstre gardait son masque. Quand il l'a arraché, il était trop tard : l'appareil de l'oppression était si exactement mis en place, le réseau de terreur si bien tendu que la résistance était vaine. Nous mesurons mal, avec nos habitudes de liberté, dans notre France jusqu'ici préservée des régimes policiers, l'atmosphère d'un pays où le téléphone est surveillé, où les lettres sont décachetées, épiées et notées les conversations du café, où l'espionnage s'étend jusqu'à la table de famille, où le père doit se méfier de son propre enfant devenu délateur au « service de la nation ».

Cette résistance cependant s'est produite, en dépit d'une écrasante inégalité des forces. Il faut dire et répéter ce que trop de Français ignorent : qu'il y a eu une Résistance allemande, que des centaines de milliers d'Allemands, adversaires du régime, ont pourri dans les camps de concentration avant que viennent les y rejoindre les Français, les Hollandais et les Belges, et que cette Résistance-là avait d'autant plus de prix que, s'exerçant non pas contre l'ennemi du dehors, contre l'ennemi de guerre, mais contre le pouvoir régulier de son propre pays, elle pouvait prendre les dehors de l'antipatriotisme. Hitler et ses acolytes n'ont pas ménagé à leurs adversaires de l'intérieur l'épithète de flétrissure : « Schädlinge der Nation » (saboteurs de la Nation).

Oui, il importe que ces choses se sachent, et que se sachent aussi les obstacles qui, pour l'Allemand moyen, s'opposaient à une vraie connaissance du crime. Une dalle de silence s'étendait sur l'horreur. Un des traits principaux du nazisme fut son affreuse puissance de secret. Il est arrivé que l'enfer relâchât quelques-unes de ses victimes : des Allemands sont sortis des camps de concentration. Mais ces Allemands-là avaient bouche cousue. La levée d'écrou était précédée d'une formalité d'une efficacité certaine : le libéré prenait l'engagement, sous peine de refaire connaissance avec les lieux d'où il sortait, de ne rien révéler de ce qu'il avait vu durant son séjour à la « maison des morts ».

Combien d'Allemands ont-ils *su* quand, pendant la guerre, s'est généralisée la pourriture, quand ont fonctionné à plein les crématoires ? Grave question à laquelle est suspendu l'honneur d'un peuple. On peut poser en principe que beaucoup de camps de concentration furent, jusqu'à leur nom, ignorés de la masse allemande. La plupart des Allemands n'avaient jamais entendu parler d'Auschwitz, de Bergen-Belsen, de Struthof, de Mauthausen. Il y avait en revanche des noms connus et redoutés, comme Oranienburg dans le Nord, comme Dachau dans le Sud. Ainsi qu'en témoigne un dicton populaire de l'Allemagne méridionale où s'exprime

d'assez savoureuse manière la nécessité, en climat nazi, de mettre un bœuf sur sa langue :

Lieber Herr Gott mach mich stumm
Dass ich nicht nach Dachau komm.

(Cher Bon Dieu, rends-moi muet pour que je n'aille pas à Dachau.)

Il n'est joints si hermétiques qu'à la longue rien ne filtre. De sinistres rumeurs circulaient. Une vague « aura » d'épouvante entourait les camps. Beaucoup d'Allemands *se doutaient* ; ils jugeaient prudent de ne pas aller au bout de leurs doutes. Certaines curiosités coûtaient cher. Le mot typique nous a été dit par un professeur d'Université : « Nous nous doutions, nous aimions mieux ne pas approfondir. » (*Es war uns lieber der Sache nicht auf den Grund zu gehen.*)

Autre chose que la peur empêchait la masse allemande de savoir. Entre toutes les perverses habiletés du nazisme, ce fut une des plus raffinées de mêler dans les camps de concentration les « politiques » et les « droit commun ». Ce brassage n'avait pas seulement pour but de sa part de brouiller les pistes. Il rendait difficile à l'Allemand du dehors une vue claire de la réalité. Beaucoup voyaient dans les camps un ramassis de simples bandits. Eugène Kogon interné à Buchenwald plusieurs années avant la guerre, dans son livre *der S.S. Staat* qui reste le livre de base sur le monde concentrationnaire, nous livre à ce sujet un trait caractéristique. Dans l'automne 1945, une Sœur de la Croix-Rouge allemande parlant des détenus de Buchenwald se plaint à haute voix, dans un compartiment de chemin de fer, d'avoir dû assister de ses soins « des criminels tuberculeux ». Notons la date qui eût permis d'espérer un commencement de résipiscence. Notons aussi la qualité de la personne. Il ne s'agit pas d'une Aufseherin (surveillante) ou d'une Blockova, d'une de ces tortionnaires femelles que nous ne pouvons nous représenter que haut bottées, la cravache du sadisme à la main. Non, c'est d'une Sœur régulière de la Croix-Rouge qu'il s'agit ici.

Nous devons à un journaliste de l'Allemagne du Sud un autre trait aussi révélateur de l'ignorance dans laquelle beaucoup d'Allemands pouvaient vivre de l'abîme d'ignominie du nazisme. Une excellente dame écrit à notre témoin : « Pourquoi notre homme allemand si économe, si travailleur, si ordonné, si croyant, si patient, est-il si mal jugé, si faussement jugé par l'étranger ? Comment est-ce possible ? » Ici encore notons la date : nous sommes en septembre 1946 ! Déjà s'est déroulée à plein la campagne de propagande alliée (par la presse, la radio, le film) pour faire prendre à l'Allemand moyen conscience de l'énormité du crime. Cette campagne est, dans son ensemble, restée remarquablement inefficace. Et c'est ici surtout que nous avons à marquer la responsabilité allemande. Tous les Allemands n'ont pas pu invoquer la candeur

d'ignorance désarmante de notre brave dame de tout à l'heure. Beaucoup d'Allemands, mis en face de l'horreur, ont *su* et ont détourné la tête — ou ce qui est plus grave ! — haussé les épaules. Il y a eu un raidissement allemand contre la vérité.

D'autres Allemands, plus ingénieux, ont cherché un refuge contre la vérité dans l'invocation d'une responsabilité collective frappant aussi bien les nations étrangères que leur propre peuple. *Die Anderen sind auch nicht besser !* (Les autres ne valent pas mieux que nous !) — ce mot-là eut cours en Allemagne. La faute allemande se brouillait en se diluant dans le péché du monde.

Ces échappatoires, des Allemands courageux les ont repoussées. « *Des démons ont été déchaînés sur nous*, reconnaît Karl Jaspers... *Nous avons vécu quelque chose comme les possessions diaboliques du moyen âge.* »

Un écrivain catholique, Reinhold Schneider, va plus loin dans le courage. Il revendique sa part d'une responsabilité qu'il voit, par incidence, frappant son peuple. « *Nous avons obéi à une peur qui pervertissait en nous la conscience... Nous ne songeons pas à nier notre propre faute. Une faute dont nous ne pouvons même pas mesurer l'effrayante profondeur et au châtiment de laquelle le monde ne saurait renoncer quand bien même devraient pour cela être créées de nouvelles formes exécutoires du Droit.* »

La faute n'est lavée que par le repentir. « *Ce repentir, le ramènerons-nous à la surface des profondeurs où il est enfoui ? Cherchons-nous, voulons-nous le repentir, le cherchons-nous sincèrement et en vérité ?* »

Généreux examens de conscience ! Ces lignes d'un Allemand tracées après l'effondrement, quel écho trouveraient-elles aujourd'hui en Allemagne ? Dans l'Allemagne du « miracle économique » et de la puissance reconquise ? La prospérité a un grand pouvoir d'amnésie... La place faite aux hommes de la Résistance, en dépit de quelques manifestations officielles à grand orchestre, est, hélas ! de plus en plus mince, et c'est là un des troublants aspects du paysage psychologique de la République fédérale.

Il nous est arrivé souvent, au cours de conférences en Allemagne, d'aborder le thème des camps de concentration. Nous savions le terrain brûlant. Il nous semblait que l'éviter était une lâcheté. Nous ne voilions rien de l'horreur. Nous essayions de faire comprendre à nos auditeurs qu'avant d'employer, en parlant de la France, les mots « psychose de la peur », « rabâchage de sécurité » (*Angstpsychose, Sicherheitsgefasel*), ces mauvais mots méprisants qui épaississent le mur, ils avaient le devoir de prendre la mesure de ce que les Français avaient souffert. La Gestapo, l'angoisse du coup de sonnette matinal avec ses suites : la torture des interrogatoires et celle des camps de concentration, les crématoires de Buchenwald et d'Auschwitz.

Nous leur disions tout cela, encore une fois, sans rien masquer, leur demandant de comprendre la blessure profonde que tant de tremblements et de douleurs avaient laissée au plus intime de beaucoup de Français et jusque dans leur inconscient.

Nous étions presque toujours frappé de l'espèce de gravité recueillie que nous rencontrions. La même constatation sur les réactions des auditoires allemands a été faite par une admirable femme, madame Yvonne Pagniez, ancienne déportée de Ravensbrück, au cours de ses tournées de conférences en Allemagne.

Nous devons dire la vérité. Nous avons rencontré la réaction que nous venons de dire, mais nous avons aussi rencontré une autre réaction — moins plaisante celle-là — au cours d'entretiens privés. Une subite gêne, compréhensible, d'ailleurs, quand nous venions à parler des souffrances subies par la France et pour prendre un exemple concret par le Français que nos auditeurs avaient devant eux [1]. Une gêne tout à fait compréhensible, encore une fois, mais accompagnée d'une espèce de durcissement qui l'était moins, accompagnée, pour être tout à fait exact, d'une sorte de rétraction. Nous avions la sensation presque physique qu'un rideau s'était abaissé entre notre interlocuteur et nous. Et aussi — ce qui était de trop — que notre vis-à-vis avait hâte de liquider un entretien importun, d'enterrer tout ce passé trop lourd. Un geste de la main, comme l'on chasse une mouche, et puis les mots : *Schwamm darüber* (passons l'éponge).

Nous avons assez souvent éprouvé cette surprise : que l'Allemand moyen ne comprenne pas toujours avec plus de netteté l'intérêt moral qu'il y a pour lui à se désolidariser franchement, brutalement, d'un régime d'horreur, ne comprenne pas mieux que le meilleur moyen de *blanchir* l'Allemagne est de *noircir* le nazisme et que, loin d'écarter les témoignages sur le crime, il a avantage à les vouloir aussi éclatants que possible.

Presque en même temps que le volume dont nous avons parlé au début de ces pages, nous avions sous les yeux un autre ouvrage. Paru d'abord en Allemagne, sous les auspices du « Cercle d'Études de Goettingen » sous le beau titre : *Dokumente der Menschlichkeit*, il a été traduit en anglais et en français. Quel est son contenu ? Des témoignages vécus, portés par des Allemands des provinces orientales sur les actes d'entraide et d'humanité dont ils ont été les bénéficiaires à l'heure la plus sombre de leur destin, au moment où ils étaient chassés sur les routes par l'avance des armées russes. Ce que fut cet exode, ce que furent ces souffrances (la sauvagerie démuselée de l'envahisseur, le pillage, la mai-

1. Deux fils déportés à Buchenwald.

son qui flambe et d'où l'on fuit sans un regard en arrière, les femmes devenues des proies, les millions de viols), notre souffrance à nous, la souffrance que nous avons nous-mêmes subie ne nous donne pas un droit à l'ignorer.

Dans cette atroce détresse allemande, des Français, des prisonniers français, surent montrer un grand cœur. Ils oublièrent la guerre pour ne se souvenir que de l'humanité en tendant spontanément la main à l'ennemi qu'ils voyaient plus malheureux qu'eux-mêmes. Et c'est de ce mouvement généreux que la plus grande partie de ces pages porte témoignage.

Ces récits émanent d'hommes du peuple. Des paysans d'Allemagne orientale disent leur merci au Français qui les a sauvés. Simplement, honnêtement, un peu gauchement. Nous les sentons parfois un peu embarrassés d'avoir à manier une plume dont ils n'ont pas l'habitude. Ils nous émeuvent ainsi plus sûrement que s'ils étaient plus adroits.

Voici quelques témoignages pris presque au hasard parmi bien d'autres. Une fermière de Prusse orientale écrit :

« Nous étions à portée du feu ennemi. Il y eut soudain un coup terrible. Chacun pensait : sauve qui peut ! Et je me disais : « Comment sortirai-je avec les enfants ? » Quelqu'un m'appelle comme si Dieu m'avait envoyé un sauveur. « Où êtes-vous ? » C'était Charles (un Français). *Il prit les enfants et nous emmena à travers la glace et la neige chez des voisins à un kilomètre environ. Le lendemain, les Français vinrent nous chercher avec le traîneau. Un réfugié me dit quand je revins : « Remerciez Dieu d'avoir ces Français, ils iraient dans le feu pour vous. Quel bon cœur ils ont ! »*

Voici un autre récit :

« Quand, en mars 1945, les Russes entrèrent, ils mirent le feu partout... Lorsqu'on fit sauter les alentours de l'abri où nous nous trouvions, deux Français vaillants nous portèrent, nous les femmes et les enfants, par bonds, dans la remise de l'autre côté de la rue. Ils nous fallut ensuite endurer l'entrée des Russes dans cette remise. Ils nous prirent tout ce qui nous restait : les montres, les bagues, tout ce qui brillait ! Ensuite ce fut pire : les violences... Les femmes étaient du gibier. Les Français courageux voulaient les protéger. Ils furent roués de coups et piétinés par les Russes. Ce que ces deux gentils garçons sont devenus, je ne le sais pas. J'ai prié Dieu de les protéger et de les garder sains et saufs. Peut-être un jour liront-ils ce récit s'ils sont encore en vie, ce que j'espère de tout cœur. Je les remercie au nom de tous ceux qu'ils ont aidés un jour. »

Le cadre de ces quelques pages ne permet pas d'allonger des citations qui pourraient être multipliées. Elles montreraient qu'il y eut maints Allemands généreux.

Celles que nous venons de donner, autorisent une conclusion. On croira difficilement que les Français qui, au moment de l'effondrement de la machine de guerre du IIIe Reich, ont aussi généreusement risqué leur vie pour sauver des Allemands aient été auparavant maltraités par eux. Personnellement, nous avons souvent recueilli le témoignage de Fran-

çais employés comme travailleurs agricoles chez des cultivateurs allemands et n'ayant conservé qu'un bon souvenir du traitement reçu. Que l'on nous permette ici une brève remarque. On multiplie, dans un but de rapprochement entre les deux peuples les échanges d'intellectuels et nous nous en félicitons. Mais ne pourrait-on créer plus de points de contact entre Français et Allemands des classes laborieuses, souvent beaucoup plus libres de préjugés que les intellectuels ? Par exemple, donner au paysan de chez nous qui a été employé dans une ferme de Poméranie ou de Bavière le moyen de dire ce qu'il pense de son « homologue » allemand (interviews, radio, etc.). Ces simples témoignages prendraient une place utile dans une campagne d'immunisation contre la haine.

Nous tenons sous notre regard le diptyque de la bestialité et de l'humanité. Resterons-nous prisonniers du souvenir de l'horreur ? Le discours de Winston Churchill à Zurich, en septembre 1946, nous revient à la mémoire. Nous en avons recherché les termes parce qu'ils contiennent les conditions mêmes de notre existence, parce qu'il s'agit ici vraiment pour nous d'un texte « vital ». Voici ces paroles que nous avons le devoir de graver en nous et que nous ne pouvons relire aujourd'hui sans une particulière et presque douloureuse émotion. « *Deux guerres mondiales sont nées de l'ambition de l'Allemagne de conquérir l'hégémonie universelle. Dans le dernier conflit il a été perpétré des crimes pour lesquels il n'y a point de parallèles dans l'histoire du monde depuis l'invasion mongole. Les coupables doivent être châtiés. Mais quand cela sera fait, il faudra que prenne fin le châtiment. Nous devrons réaliser ce que Gladstone appelait, il y a bien des années, « l'acte béni de l'oubli ». Nous devrons détourner notre regard des horreurs du passé et le porter vers l'avenir. L'Europe ne sera préservée d'une immense misère et de la catastrophe finale que par un acte de foi* (act of faith) *de la famille européenne et un acte d'oubli envers toutes les folies et tous les crimes du passé* (act of oblivion against all the follies and crimes of the past). *Le premier geste pour reconstituer la famille européenne doit être une entente entre la France et l'Allemagne. Ce n'est qu'ainsi que la France pourra retrouver sa place à la tête de la vie morale et culturelle de l'Europe.* »

Ce texte, qui emprunte à l'âge et à l'expérience de l'homme auquel nous le devons une sorte de solennité testamentaire, l'avons-nous assez médité ? On ne commande pas, il est vrai, la mémoire et le « passé de folies et de crimes » évoqué par Churchill et dont il n'est que juste de dire qu'il a plus pesé sur nous que sur les Anglais, il est sans doute au-dessus de nos forces de l'*oublier*. Mais il est en notre pouvoir de le *dominer*. La haine est une lourde hypothèque. L'Europe ne vivra qu'à la condition de s'en libérer.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie Française.

LA RÉVOLUTION DE 1848

LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE

On a lu dans la dernière livraison de la Revue de Paris *les lettres écrites par Balzac à madame Hanska au début d'avril* 1848. *Rappelons la situation de l'écrivain à cette époque. Il a* 49 *ans. Ses relations épistolaires avec « l'Étrangère », à laquelle il écrit toujours des lettres passionnées, ont seize ans d'âge. Madame Hanska est installée dans sa propriété d'Ukraine. Balzac a été récemment faire un séjour chez elle ; depuis des années il espère l'épouser le lendemain et ne cesse d'orner pour elle l'hôtel qu'il habite (rue Fortunée). Mais ses dettes et les hésitations de la Polonaise retardent toujours l'événement... La Révolution de* 1848 *est accueillie avec horreur et pessimisme par le romancier légitimiste. Dans une atmosphère de fin du monde, hantise des dettes, spéculations et travail forcené composent alors sa vie. (A l'arrière-plan il est question d'élection ; des amis veulent en effet le pousser à la députation.) Comme l'a écrit M. Roger Pierrot, qui a établi le texte de ces lettres et les a annotées, cette correspondance est le poignant journal intime d'un grand homme « usé par vingt années de travail inhumain et torturé par l'idée d'un grand amour qui se dérobe ».*

(N.D.L.R.)

A madame HANSKA
à WIERZCHOWNIA, près Berditcheff.

Vendredi 14 avril.

J'ai entrevu mon 4e acte [1], et je le ferai sans doute cette nuit, je suis sorti pour tâcher d'avoir une actrice pour cette pièce, car celle que le théâtre me propose ferait tomber mon œuvre. Je vais reprendre *Orgon* et le mener grand train, ainsi que *le Père Goriot*. Mais je suis mécontent de mes yeux. Ma sortie ne m'a pas été favorable, et je sens

1. Il s'agit d'un drame auquel Balzac se consacre depuis quelques semaines : *Gertrude*, qui deviendra *La Marâtre*.

dans l'œil gauche en vous écrivant de mauvaises dispositions ; enfin je ne suis pas rassuré, je vois que dans un temps donné, je n'y verrai plus, ou du moins je le crains. Aussi vais-je rappeler le docteur, ou plutôt voir M. Roux. Je suis si content de mon 3e acte que je crois, comme un imbécile que je suis, que c'est une belle chose !

Si je deviens aveugle, je conserverai de vous une belle image qui ne changera jamais. C'est une raison pour aimer un homme qui nous aime, n'est-ce pas ? Allons adieu. Je vais régler tous mes comptes. En cas de cécité je dicterai mes drames, je ne les verrai pas ! C'est tout bénéfice, excepté le secrétaire. Vous voyez que je tâche de prendre à l'avance la gaité proverbiale des aveugles. A compter de la semaine prochaine, je ne travaillerai plus la nuit.

Samedi 15 avril.

Je n'ai pu terminer le 3e acte et je passerai la nuit à le copier pour le lire demain. Nathalie, à laquelle je pensais pour un rôle, n'est pas venue, ce qui veut dire qu'elle ne veut pas s'engager au Théâtre Historique. J'en aurai une autre toute prête, en cas que celle de Hostein ne fasse pas l'affaire.

Je travaille 16 heures par jour.

Dimanche 16 avril.

J'ai lu le 3e acte. Il est 3 heures de l'après-midi. Hostein qui a une madame Lacressonière [1] pour maîtresse s'est mis à mes pieds pour lui faire donner l'un des deux rôles de femme pour lequel je cherche une actrice, c'est un rôle prodigieux, il est convenu que je lui retirerai le rôle, mais quels tripotages ! quels ennuis ! Mélingue ne prend son rôle que par complaisance, dit-il. Faire du théâtre, voyez-vous, c'est accepter une vie enragée. Mais il le faut.

Quand je pense que je vais avoir 6 fois cette année, ces travaux d'Hercule dans trois autres théâtres, c'est à faire frémir. Mais le théâtre me donnera les 5 à 6 cent mille francs qu'il me faut, ou j'y crèverai. Je crois que, encore 2 ou 3 pièces de faites, et je saurai à fond *le métier* du théâtre, et alors j'aurai moins de peine. Ce serait amusant si j'avais eu de quoi vivre pour une année. Plus on voit de près les acteurs, plus on prend de dégoût pour leurs femelles. Voyez Hostein qui entrave tout à cause de sa liaison avec une actrice de son théâtre. « Si vous ne laissez pas essayer le rôle de Pauline, me disait-il ce matin, à madame Lacressonière, je vous avoue que la vie est impossible, je serai un homme fou ! » Cela m'a fait pitié. Demain, je lis les trois actes aux acteurs. Cette semaine

1. Marguerite Gérimer, *dite* « Madame Périer », épouse du comédien Lacressonière ; c'est elle qui finalement créa le rôle de Gertrude dans *La Marâtre*.

j'aurai fini, je me mets à la fois au *Père Goriot* pour Bouffé, et à *Orgon, Pierre et Catherine* et *le Père Prodigue* ne viendront qu'après.

Pierre et Catherine est une grande œuvre à la Shakespeare, mais accompagnée d'un luxe effrayant de costumes et de décors. Ce sera la vie de Pierre le Grand et de sa 2e femme. Les tableaux de la répudiation, de la mort de son fils, de la séduction du grand Vizir sur le Pruth, du couronnement de Catherine 1re seront des choses à attirer tout Paris. Il y aura 3 ou 4 vues de Pétersbourg. Le sujet de la pièce, littérairement parlant, c'est une femme du peuple montant d'acte en acte, d'échelon en échelon, jusqu'à être une grande impératrice, pendant que d'acte en acte le grand législateur baisse, à cause de son ivrognerie et de ses colères, et se dégrade au point d'être au-dessous de la femme, et la lutte entre ces deux forces finit par la catastrophe de la mort de Pierre. Tous les incidents vous les savez : l'intrigue de *Menz de la croix*, etc. Si *Gertrude* réussit, et que cette grande tragédie historique réussisse, je tiendrai le Théâtre Historique pendant toute l'année, et de même, la Porte Saint-Martin, avec *Vautrin* et *le Père Prodigue*. Si je réussis aux Français, j'y ferai le même monopole et avec la pièce des Variétés, j'arriverais à mes fins c'est-à-dire à sauver la position en payant mes 50 000 francs de dettes et les 50 000 de la maison, y compris les 34 000 dûs à Gossart [1] et à Rothschild. Mais je suis condamné au succès à perpétuité, car il faut recommencer avec l'année 1849. Soyez sans inquiétude, que mes yeux se guérissent et je réponds de tout. Je ne ferai pas pour 10 sous de dettes et je vivrai comme un rat.

Il faut que je mette ma Mère à Suresnes avec Zanella [2] et que je pourvoie à tout chez elle et il me faut une autre cuisinière que celle-là. Je vis plus mal qu'à Saint-Pétersbourg. Cette vieille ne veut pas aller seulement au marché d'Argenson me chercher des vivres, elle ne va pas à 10 pas de la maison et elle gâte tout ce qu'elle touche. Encore si l'on ne mange que d'un plat, faut-il qu'il soit mangeable.

Allons adieu. Tâchez de vous bien porter tous et faites des *pièces*, comme j'en fais, mais faites les vôtres en or, et priez le bon Dieu de faire réussir les miennes. Je vous envoie mille tendresses.

Lundi 17 avril.

J'ai reçu hier une lettre de votre sœur [3], pendant que j'étais aller me promener dans les Champs-Élysées. M. de Margonne [4] que j'ai rencontré,

1. Le notaire de Balzac.
2. La cuisinière de Balzac.
3. Madame Moniuszko.
4. Jean de Margonne, vieil ami de la famille Balzac, châtelain de Saché.

m'a offert de venir faire des pièces à Saché, ce qui n'est pas de refus, car je serai sans souci de la vie matérielle, et avec le chemin de fer, j'irai à Paris en 6 heures...

Je ne vous parlerai plus de la France. Elle est plus folle (c'est-à-dire Paris) que jamais, j'ai la plus profonde douleur du spectacle que nous donnons aux nations chez lesquelles il y a du bon sens, car vous savez que j'aime mon pays. Qu'allons-nous devenir ?

On m'a sommé de venir m'expliquer dans des clubs, je n'ai même pas répondu ; mais comme il est dangereux d'insulter ces masses-là, j'écrirai au président que ma vie étant publique, je me regardais comme étant de ceux qui n'ont rien à dire, ayant assez écrit pour être dispensé de faire des professions de foi. Soyez tranquille, je ne serai pas élu et je resterai à faire mes drames, pendant que le grand drame à 900 personnages aura lieu. Nous sommes en plein 1793 moins l'échafaud. Hier, il n'y avait pas 50 voitures bourgeoises aux Champs-Élysées, par un temps superbe, et le jour des Rameaux, il y en avait bien ordinairement dix mille, autrefois. Paris est morne, comme le ciel avant l'orage.

Allons adieu. Il est cinq heures du matin, il fait magnifique, les oiseaux chantent et mon jardinet est tout feuillu ; il prend tournure, car les astres et l'atmosphère n'ont rien changé à leurs lois, ils sont encore sous le Tzar nommé Dieu, et j'ai déjà des fleurs. A demain. Je vous dirai l'effet de la lecture à mes pantins d'acteurs, qui brûlent du désir de se distinguer sous *la main puissante* qui tiendra les fils de *Gertrude*. Je vais acquérir de nouveaux droits à l'amitié de Zéphirine, qui passionnée pour le théâtre trouvera tout un répertoire de Bilboquet [1] à Paris, lorsqu'elle y viendra sous le règne de Henri V... Car vous savez que ces niais de Carlistes s'imaginent que Henri V sera ramené par Mme de Lamartine !... Mme de Biencourt, née Montmorency, ne quitte pas cette vieille Anglaise, fille d'un marchand de fromages. C'est à faire mourir de rire. Et qui sait, si cela ne viendra pas !... *Tout arrive*, a dit Talleyrand. C'est ma plus belle chance, et je n'y crois pas ! Je serais au moins préfet d'Indre-et-Loire, ou Directeur des Beaux arts, ou débitant de tabac !

Que dites-vous de Louis-Philippe sans le sou ? et de tous ses biens qui vont être pris par l'Assemblée nationale ?

Ah ! chère, nous serons 15 ans à nous remettre de ces trois fatales journées !... La Garde nationale est *tacitement* enragée, elle boit le sang qu'elle n'a pas su verser à cette heure ; elle voudrait la Régence, et je crois que si elle l'offrait, Louis-Philippe ne donnerait personne de sa famille. Cependant, je sais qu'il ne veut quitter Claremont qu'après avoir vu les premières séances de notre future pétaudière nationale.

1. Balzac.

Mardi 18 avril.

Du travail, toute la journée, et des projets d'émeute en ville, tout est paralysé. J'ai voulu aller voir Rachel, il y avait relâche, ou ce qui est la même chose changement de spectacle.

Mercredi 19 avril.

Je me suis mis pendant ces 3 jours-ci à changer ma manière de vivre, je me couche de 9 heures à minuit, je me lève de 4 heures à 7 heures, selon mon coucher, et je travaille 6 heures seulement dans la journée. C'est fini. D'aujourd'hui, voilà mes habitudes prises.

Moret est venu prendre un tableau qui a souffert, et deux *Têtes*, à travailler. Je vais me coucher à huit heures et demie. A demain, j'ai travaillé toute la journée.

Jeudi 20 avril.

J'ai écrit une lettre que vous verrez dans *les Débats* [1], et vous en serez contente. J'ai la plus grande répugnance à devenir un représentant du Peuple ; et vous admirerez, je crois, comment j'ai pu déclarer ou faire entrevoir mes opinions sur le pouvoir, sans froisser personne. Les journaux ont été dans l'enchantement. On peut entrer ainsi dans une assemblée, c'est une belle porte. Aller câliner les clubs !... j'aimerais mieux aller à l'échafaud ! Nous sommes bien mal ; les intérêts, malgré la hausse de la Bourse, seront bien maltraités. Je regretterai toujours de n'avoir rien eu à placer. Voilà le 3 % monté de 10 francs en 8 jours.

Allons adieu ! J'ai deux actes à écrire pour lundi. Mille tendresses.

J'ai l'idée de faire deux petits actes de *la Femme abandonnée*, pour Rose Chéri.

Adieu. C'est aujourd'hui la répétition du baiser-Lamourette ! La Ligne et la Garde nationale, avec les ouvriers, s'embrassent à la distribution des nouveaux drapeaux. J'espère une lettre de vous prochainement.

Vendredi 21 avril.

J'ai reçu hier une toute petite lettre de vous, datée du 26 mars, ainsi elle a mis 25 jours à venir !... Quelle petite lettre brève, et sans un pauvre petit mot où le cœur puisse se rattacher ! Vous croyez que je pars : comment voulez-vous que nous correspondions à 50 jours de distance !

1. La profession de foi politique de Balzac adressée au Président du Club de la Fraternité universelle a été en réalité publiée dans *Le Constitutionnel* du 19 avril 1848. (Voir *L'Œuvre de Balzac*, Ed. Formes et Reflets, t. XVI, *Correspondance*, p. 454-456.)

C'est à deux fois plus de distance que New-York. C'est autant que le Chili! C'est à rendre fou de désespoir !... Nos lettres devraient aller et venir en quinze jours, maintenant. Ainsi si vous avez toutes mes lettres, vous avez une réponse à tout ce que je vous disais sur la finance. N'en parlons plus. Je vois que vous n'aviez pas, le 26 mars, reçu la lettre de consultation pour Zorzi [1]. Alors !

Sachez que je vous écris tous les jours, et que j'ai bien plus d'alarmes au cœur que vous n'en pouvez avoir, car je n'ai avec moi ni Zorzi, ni Annette. Je suis seul, et bien cruellement seul. Jamais, à aucune époque de ma vie, je n'ai autant souffert de la solitude. Quand le travail cesse, je ne sais que devenir ! Rien ne m'amuse, rien ne me distrait, rien ! C'est à tuer. Voulez-vous savoir comment et combien j'ai travaillé ? Hé bien, c'est le travail qui m'a donné cette faiblesse des nerfs optiques. Et si je ne travaille pas, à tout oublier, que je sois avec moi-même, la vie n'est pas possible. Je suis un cadavre.

Hier, j'ai lu six volumes in-8° de *Victoires et Conquêtes*, car figurez-vous *qu'ils* ont distribué les nouveaux drapeaux aux légions de la Garde nationale et aux régiments de l'armée, et que depuis 7 heures du matin jusqu'à 8 h. 1/2 du soir que je me suis endormi, ce n'a été que coups de canons, coups de fusils, chants patriotiques, et défilé de troupes. Travaillez donc, avec des canons dans Baujon ! Voyez-vous ces crapauds-là sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile ? Oh, si Napoléon avait su que des avocats, comme Crémieux, Ledru-Rollin, Marie et Bethmont, profaneraient de leurs robes ce grand monument pour remettre des drapeaux à des troupes, l'aurait-il ordonné ?

Jamais l'ennui, le vide n'ont pesé sur ma vie et mon cœur comme hier ! Quand votre lettre est venue, j'ai jeté un cri qui a étonné François [2], et puis quand j'ai vu les petites pages, la dernière à moitié, écrites lâches, que je n'ai plus eu que votre écriture et la senteur du papier, au lieu de ce que j'espérais, le désespoir m'a pris. Allons je vous aime encore mieux que vous ne m'aimez, car moi j'écris tous les jours, je vous dis toutes les sottises qui me passent par la tête, je vous instruis de mes bobos de cœur et d'yeux, de mes moindres pensées... A travers des événemens dont vous ne vous doutez pas, car *nos journaux n'osent plus tout dire*. On a menacé de mort Girardin qui trouvait nécessaire de faire de l'opposition, et il s'est tu. Nous avons la *liberté* de mourir de faim, *l'égalité* dans la misère, *la fraternité* du coin ! Voilà l'Évangile de Ledru-Rollin !

Il y aura une catastrophe. Aussi pourquoi faire des pièces ? Mais j'en fais pour m'occuper, pour ne pas mourir de chagrin ; car, même avec mon travail forcé, il y a des moments où je sens que je préfère la mort à vivre comme je vis. Et vous me dites de m'amuser ! Et à quoi ? Dans

1. Le comte Mniszech, gendre de madame Hanska.
2. François Munch, le domestique alsacien de Balzac qui devint fou en 1850.

2 mois, je n'aurai plus un liard. Si *Gertrude* ne me donne pas de quoi vivre, que faire, surtout avec les taxes qu'on veut nous imposer pour remplacer les revenus qu'ils suppriment afin de dégrever la vie des pauvres ! Les insensés, en ruinant les riches, ils ruinent les pauvres, sans aucun profit pour l'État. Je vous assure qu'il est impossible d'être plus fou que ces gens-là. Et Lamartine, là-dedans ! menacé maintenant d'être assassiné, à toute heure ; obligé de coucher, chaque nuit, dans un endroit différent !... Déjà !

J'espère, le 25, être débarrassé de la terreur que me cause l'idée d'être élu. Le 26, je demande mon passeport, le 27, je fais ma demande afin de passer la frontière, et dès que *Gertrude* sera représentée, je pars, si je puis, car il faut que *Gertrude* me donne 3 ou 4 000 francs.

Allons, voici le jour. J'ai pris mon café. Merci de m'avoir écrit ces lignes ; elles viennent de mon Wierzchownia bien-aimé, elles sentent votre cabinet, c'est votre écriture, vous vivez ! Mais le feu, le feu encore à Pawuska ! [1] C'est effrayant. Et dans quelles circonstances ! Je n'ai plus que 8 impériales. Que Dieu vous conserve tous, et que l'Empereur maintienne tout selon ses idées en Russie, car, si vous voyiez ce qui se passe ici, vous diriez comme moi que les inconvénients du pouvoir d'un seul sont des roses en comparaison des malheurs de l'anarchie.

Les théâtres sont sans spectateurs, et en mettant ses loges à 5 francs, le *Gymnase* n'a pas de public ! Comme je le prévoyais, ma dernière ressource s'en va. Allons, mille tendresses, mille vœux pour vous. A demain.

Samedi 22 avril.

Hier, j'ai pris le premier bain dans la salle de bain, pour l'essayer. Il y manque un siège et une petite armoire, mais je mettrai l'armoire dans le siège, et je ferai monter un plat de Chine, en façon de console pour mettre auprès de la baignoire, pour servir à poser ce qu'on voudra : un bouillon, les journaux, etc. Les peignoirs et le linge seront dans la banquette, et les parfums dans le guéridon. C'est des niaiseries, et cela peut attendre. Je me suis enveloppé d'un peignoir et de ma pelisse. Cela m'a suffi.

J'ai beaucoup travaillé hier ; j'ai fait le 4e acte et ferai le 5e cette nuit. Je vous enverrai cette lettre demain dimanche. Je vais ce soir, voir au Théâtre Historique ces fameux *Girondins* dont le chœur, fait par le chef d'orchestre Varney, est devenu l'un des chants patriotiques de la révolte de 1848. On ne chante que cela dans les rues, et les musiques des régiments ne jouaient que cela hier. Vous savez que les gamins se moquent des ouvriers qui travaillent dans les ateliers dits nationaux, en traduisant ainsi le *Mourir pour la patrie : nourris par la patrie !* C'est

1. Propriété de madame Hanska.

incroyable ce qu'il y a d'esprit dans le peuple en France et quel mauvais usage il en fait.

Si Gudin vend le petit bout de terrain qui fait notre convoitise, vous ne vous figurez pas quelle ravissante habitation vous aurez. C'est en ce moment délicieux, et ce serait complet ainsi. On ne se figure pas quelle charmante solitude !...

Dimanche 23 avril.

Hier, je me suis tellement ennuyé que je n'ai su que devenir. Il s'est trouvé que le Théâtre Historique a remis la reprise des *Girondins* à aujourd'hui. J'ai flâné par la pluie sur les boulevards, et j'ai fini par rencontrer Gozlan [1], il m'a appris que Louis Blanc est le fils naturel de Pozzo di Borgo ! Nous avons ri de nos malheurs. Je lui ai montré les ouvriers sur lesquels on compte pour tenir Paris sous le joug, et ils en ont fait des terrassiers, ils défilaient sur le boulevard. Je lui ai dit : « Ils leur font faire de la *terre*, en attendant qu'ils fassent de la *terreur !* » Nous avons ri avec Gozlan, et nous avons rencontré Hugo. Autre guitare ! Quel admirable charlatan ! Néanmoins, il voit bien la position. Nous sommes entre l'ordre et le terrorisme.

Vous ai-je dit que les ouvriers disent déjà : *Louis Blanc ne nous donnera jamais de louis jaunes ?*

On vote aujourd'hui, j'étais allé retirer ma carte d'électeur, et je ne vous enverrai cette lettre que lorsque les résultats de l'élection seront connus.

Nous étions allés chercher Laurent-Jan [2] pour dîner tous trois ensemble ; mais il a une sœur malade, et nous ne l'avons pas trouvé. Il y a 2 jours, Laurent a fait une chose superbe, il a arrêté une colonne de mille ouvriers qui parcouraient les boulevards, et leur a dit, à ceux de la tête, qui chantaient *la Marseillaise* : « Mes amis, que chantez-vous-là ? Il n'y a pas de *sang impur*, il n'y a plus de *tyrans*, et nous n'avons plus de *sillons*. Ainsi, vous comprenez ! » Ils ont été sots comme des paniers.

Gozlan disait : Ils ont réalisé la *rose sans feuilles :* une république sans républicains.

Mes yeux vont beaucoup mieux, parce que je travaille moins ; mais je m'ennuie... Ah ! je commence à sentir qu'il m'est impossible de vivre sans vous ! La nostalgie commence au milieu du travail et de la misère.

De la distraction ! dites-vous. Hé, chère, *pour faire un civet*, etc. Voilà ma réponse. Le théâtre ? J'en fais ! La littérature ? Elle est impossible. La politique ? Ce sera la mort. Les distractions que donne le beau sexe... C'est impossible. Il n'y a d'abord plus de société, puis, l'argent est absent, et vous savez que le beau sexe le plus désintéressé à Paris coûte

1. Léon Gozlan, ami de Balzac, auteur du *Balzac en pantoufles*.
2. Laurent-Jan, journaliste et dessinateur, ami de Balzac.

plus cher que le beau sexe marchandise. Ainsi, ni lecture, ni théâtres, ni femmes, voilà le Paris actuel. C'est un roulement de tambour perpétuel, des décrets qui vous tombent sur la tête à toute heure ; aucun travail littéraire rétribué ; nous ne voyons pas le rétablissement de notre industrie littéraire avant 9 ou 10 ans ! L'argent se raréfie de plus en plus, les théâtres ne font point de recettes ; néanmoins, je ferai pièce sur pièce, mais je suis dans un ennui mortel. Il n'y a pas de contrepoids possible à mes travaux ; je ne sais que devenir ! Si l'on veut me recevoir à Radziviloff [1], je tenterai d'y aller et d'attendre à Brody, la permission d'aller passer quelques années à Wierzchownia en laissant ma mère garder cette maison-ci. J'attends le résultat des élections et le règlement de tout ce que je dois pour partir ; mais cela m'arrêtera bien encore deux mois, surtout à cause du sort des chemins de fer ; car s'ils les prennent, je rembourserai Rothschild et Gossart ; et, pour le reste, d'ici le 31 décembre, la face de l'Europe peut changer 3 fois. Allons, adieu, à demain. Mille tendresses.

Encore un mot de Gozlan. Vous savez par les journaux l'immense quantité d'arbres de la liberté qui ont été plantés ; il dit : « Nous sommes sous le règne de Peuplier deux ! » Adieu. Il est midi. Je vais aller voter.

Lundi 24 avril.

Hier pendant que je votais votre sœur et Pauline [2] sont venues et ne m'ont pas attendu. J'avais à leur proposer d'aller voir le *Chevalier de Maison Rouge* [3], où nous sommes en effet allés. Elles ont été très contentes de leur soirée, et effectivement cette pièce est splendide et d'une vérité révolutionnaire effrayante. Je les ai ramenées chez elles et me suis couché à 1 heure du matin. A l'encontre de votre autre sœur, Aline quittera Paris avec des regrets inexprimables ! Quant à moi, ma vie, mon cœur, mon âme sont à Wierzchownia et l'ennui se multiplie par lui-même d'une manière à devenir une maladie. La vie du cerveau en est arrêtée. Je ne suis plus fait pour la solitude depuis 1845, et Annette me comprendra bien. Enfin je ne veux plus gémir, cela doit vous faire tant de chagrin, je me résigne, et je travaillerai, en m'ennuyant.

Le scrutin ne sera pas dépouillé avant jeudi, cette lettre ne partira donc que vendredi prochain.

Adieu pour aujourd'hui. Je dois travailler toute la journée. Mille tendresses.

1. Ville frontière russe sur le chemin de Wierzchownia, Balzac y avait été aimablement accueilli l'année précédente par le général Pavel Frantzevitch Hackel. (Voir *Lettre sur Kiev, Cahier Balzacien*, n° 7.)

2. Pauline Moniuszko, nièce de madame Hanska.

3. *Le Chevalier de Maison Rouge, épisode du temps des Girondins*, drame en cinq actes par Alexandre Dumas et Auguste Maquet, représenté pour la première fois au Théâtre Historique, le 3 août 1847.

Ah ! vous ne savez pas ce que m'a dit Aline entre autres aménités sur son illustre sœur de Wierzchownia : « Que les *Parents pauvres* donnerait une bien mauvaise idée de la muse qui inspirait de pareils livres. » Je lui ai répondu que ceux qui disaient cela se doutaient alors fort peu que la muse en était très fière, et qu'il en serait de même des personnes qui disaient cela, si elles étaient à la place de la muse. Ceci je crois vient de madame Olga, qui est bien pire vous savez que *madame Marneffe*. Quelle fausseté chez madame Aline, elle est bien mauvaise. Elle peut voir, en venant tous les dimanches, ce qu'est ma vie : solitude et travail.

Allons, adieu. Pauline est très belle, et ne ressemble en rien, au moral à sa mère.

Je viens de lire mon 4e acte qui, d'après les avis est à refondre cette nuit, et il faut que je finisse le 5e pour jeudi. C'est des travaux écrasants, d'autant plus que je reprends *Orgon* cette semaine, et qu'il faut aller vite en besogne.

Notre gouvernement s'en va ! Je ne crois pas que la République dure encore trois mois. Je ne vous enverrai cette lettre qu'après le dépouillement du scrutin. Je suis assailli de gens qui demandent leur argent ou des effets, et je les recule même plus loin que le mois de février 1849. Qu'allons-nous devenir ? Nous réalisons la nouvelle de *Tamango* de Mérimée. Si vous saviez les bêtises que fait et que dit Lamartine ! C'est à faire frémir. Il a dit hier que la République *allait enrichir tout le monde ; que l'ancienne économie politique avait fait son temps, que c'était une lettre morte !* Commencer par les *Méditations*, et finir par les *Destructions !*

Je dîne chez M. de Biencourt[1]. Allons adieu pour aujourd'hui. Il est 4 h. 1/2. Hier je suis allé aux Français croyant entendre *la Marseillaise* de Rachel et j'ai vu *l'Aventurière*[2] où Régnier m'a fait *crever de rire*. Ah ! quel acteur ! Adieu. Mille tendresses. A demain.

Mercredi 26 avril.

Hier, j'ai dîné avec l'amiral Du Petit-Thouars[3], qui m'a promis de faire venir un *Titanus giganteus* mâle et femelle de la Guadeloupe ou de la Martinique pour mon cher Zorzi. N'est-ce pas vous dire que jamais le souvenir des Wierschowniens ne me quitte ; mais il faut 7 à 8 mois pour aller et revenir.

J'ai enfin entendu et vu Rachel exécutant *la Marseillaise*. La salle était comble, et l'on vient uniquement pour ce morceau. Ce n'est pas aussi extraordinaire qu'on me le disait. C'est néanmoins curieux ! car elle

1. Châtelain d'Azay-le-Rideau, voisin et ami de M. de Margonne.
2. *L'Aventurière*, comédie en cinq actes en vers d'Emile Augier, représentée pour la première fois au Théâtre de la République, le 23 mars 1848.
3. Abel Du Petit-Thouars, qui avait occupé Tahiti en 1841.

est l'âme même de *la Marseillaise*, et elle en fait un chef-d'œuvre de déclamation.

Allons adieu pour aujourd'hui, l'ennui est extrême, il gagne tous les jours, et si je vous disais où il me mène vous en seriez trop affligée. Dès que je ne travaille plus, je ne suis plus qu'un cadavre, et je ne veux pas me laisser aller à vous écrire, car je vous enverrais des volumes. Adieu donc et mille tendresses.

Jeudi 27 avril.

Je reçois votre lettre un peu triste du 14 avril, vous aviez reçu ma lettre du 25 mars ; vous devez avoir un journal non interrompu, sachez bien cela, car je vous ai écrit et vous écrirai tous les jours ; je vais faire partir cette lettre aujourd'hui, car il faut vous mettre du baume dans l'âme, en vous disant ce que j'ai à vous dire.

Votre cher Empereur est disposé à accueillir ceux de nous qui auront recours à lui, je suis de ceux-là. Je vais formellement m'adresser à Orloff [1] par Kisseleff [2] pour avoir la permission de venir chez vous par Pétersbourg. Mon passeport est prêt aux Affaires Etrangères, et j'y vais samedi le chercher.

Je ne partirai pas sans avoir demandé une place qui me sera refusée, car ils suppriment tout ce qu'ils peuvent supprimer. Je n'ai pas refusé la députation et je ne serai pas nommé. Je n'ai pas de quoi vivre, et je serai donc irréprochable en allant vivre à Pétersbourg où je ferai des romans dans la *Revue Etrangère*.

Je ne partirai qu'après avoir vu tomber mes pièces, car il faut user de tout. Une fois que rien ne sera plus possible ici, j'irai ailleurs, je viendrai avec tous mes papiers en règle, et je laisserai la maison à la garde de ma mère. Nous serons donc réunis à Saint-Pétersbourg si vous y allez, ou à Wierzchownia si vous n'y allez pas.

Nous sommes gouvernés par des fous, et ils sont déjà divisés. Mazaniello [3] n'était pas si stupide. Ce n'est pas l'ânier, c'est l'âne qui nous mène.

Après avoir payé toutes mes obligations *en billets*, il ne me restera pas 50 francs. Je vais renvoyez Zanella et ne garder que François, je ferai la cuisine pour 8 jours, tous les lundis, pour nous deux.

La misère sera au comble quand vous recevrez cette lettre, et *il est impossible de faire travailler les ouvriers.*

Tout ce qui est dans la *maison-louloup*, et qui a coûté 200 000 francs, ne vaut pas 5 000 francs s'il fallait le vendre. On vend le cuivre à 50 %

1. Le comte Alexis Federovitch Orlov, ministre de la police du Czar.
2. Chargé d'affaires de Russie à Paris.
3. Tribun populaire napolitain qui fomenta une révolte contre les exactions fiscales du vice-roi d'Espagne en 1647.

de sa valeur intrinsèque. Ainsi un lustre qui pèse 150 kilos et qui vaut 44 sous le kilo, se vend au poids à 20 sous le kilo, *sans compter la dorure.* Le Mont de Piété ne prête plus rien. On monnaie l'argenterie, les bijoux. Toutes ces ressources vont être dévorées, et dans deux mois nous nous battrons les uns les autres, moi le premier.

Il n'y a que le sentiment que vous savez qui me fasse vivre ; sans vous, je ne survivrais pas à la mort du plus beau pays du monde.

Les théâtres font 30 francs de recette ! Hier on a fait 9 francs à la Porte Saint-Martin avec *Ruy-Blas* et tous ces théâtres ont 1 500 à 2 000 francs de frais. Les marchands ne vendent plus rien. Tout est ruiné. L'on dit que les Rothschild ne tiendront pas.

Je ne puis pas partir sans avoir la solution des chemins de fer ; mais je vais me mettre en règle avec votre gouvernement pour entrer soit par Saint-Pétersbourg soit par Radziviloff.

Enfin de 3 ou 4 pièces de théâtre, il y en aura bien une qui réussira ! Je ne puis pas partir sans laisser : 1° 800 francs d'intérêts pour le 1er octobre ; 2° 400 francs de contributions ; 3° 1 200 francs à ma mère ; 4° 500 francs à François; 5° 600 francs de dépenses diverses; 6° 600 francs d'intérêts pour les 20.000 francs Gossart ; 7° 600 francs à Gossart ; 8° 1 000 francs pour moi. Total de 5 à 6 000 francs. Et il y aura à payer 30 000 francs en décembre. Où trouver cela si rien ne réussit et si tout réussissant, il ne vient personne au théâtre ?

Si l'on nous rembourse les chemins de fer, j'aurai 3 000 francs de rentes ; mais il faudrait payer 35 000 francs à Rothschild et au prêteur de Gossart. Ainsi vous voyez dans quelle position me met cette funeste révolution.

L'assemblée nommée aujourd'hui sera fatalement et nécessairement renversée par la minorité des utopistes : Proudhon, Cabet, Blanc, Ledru-Rollin. Nous entrons dans une effroyable crise. Oh ! je ne serais pas alarmé si j'avais 3 000 francs en écus ! Mais je n'ai absolument rien, et je ne sais que faire !

Allons, adieu, vous avez tout mon cœur, pensez à moi, à moi de qui vous êtes l'unique pensée, le principe même de la vie. Mille tendresses aux enfants. Je vais renvoyer au 1er de mai l'Italienne, et je vais encore vivre avec plus d'économie. Allons, songez que j'ai du courage, ne vous effrayez pas à mon propos, je saurai arriver à vous, comme les chiens que leurs maîtres croient perdus, et qui traversent des pays entiers.

Je dîne aujourd'hui chez madame de Castries [1] et je crois que je vais devenir un pique-assiette. Elle est affreuse. C'est un cadavre. Soignez-vous bien, ne vous faites pas de soucis. Soyons fatalistes. Je crois à notre réunion prochaine, c'est-à-dire d'ici à 3 mois.

1. Henriette de Maillé, marquise puis duchesse de Castries. Elle refusa la liaison désirée par Balzac qui se vengea en la peignant sous les traits de la duchesse de Langeais. (Voir *Correspondance d'Honoré de Balzac avec la duchesse de Castries, Cahier Balzacien,* n° 6.)

Vendredi 28 avril.

Le désespoir m'a pris par une sorte de certitude de l'inutilité de mon travail ; car, avec l'Assemblée nationale, il n'y aura pas de monde au théâtre et nous n'aurons pas de recettes. Aussi, ce matin, ai-je renvoyé Zanella. Je reste avec François ; mais je ne puis plus lui laisser faire la moindre course, car il faut ouvrir la porte et garder la maison. Ce mois-ci j'ai strictement dépensé 100 francs pour toute la dépense ; mais je n'ai pas pour aller 2 mois !... Mon sort se jouera au Théâtre Historique, d'ici à 20 jours. Il faut 6 ou 8 mois pour organiser la représentation de plusieurs pièces de théâtre, et il me faut 11 000 francs pour vivre pendant ces 8 mois. Vous m'avez demandé les notes les plus exactes de ma situation ; je vous enveloppe cette lettre dans un bilan de la dernière exactitude. Il me faut gagner 66 000 francs pour faire honneur à mes affaires, sans compter les 10 000 francs de l'infâme [1], les 7 000 de ma mère et les 6 000 Fessart. Ça se peut, mais ce serait un miracle. L'année dernière, Dumas a fait 100 000 francs au Théâtre Historique avec la *Reine Margot* et *les Girondins*. Il avait emprunté ces 100 000 francs et le théâtre a fait 800 000 francs. Mais quelle différence de temps ! Je vais avoir le Théâtre Français ; le Théâtre Historique et les Variétés, il faudrait faire dans ces 3 salles 200 000 francs à peu près de recettes par salle ; mais, comment gagner le temps des recettes ? Voilà pourquoi je vous disais que la moindre chose, le moindre grain de mil me sauverait. Si le grain de mil existe, dites-le moi, car j'aurai le moyen de le faire prendre. Halpérine [2] a satisfait Rothschild car Rothschild n'a payé que sur les valeurs envoyées par Halpérine. Ceci pour votre gouverne.

Je viens de faire le compte de ce qui se trouve en caisse, et voici le résultat : si Souverain veut ne prendre que la moitié de son effet, au 15 mai, et remettre 250 francs à la fin de décembre, sans intérêts, j'aurai de quoi vivre pendant 2 mois. S'il veut me laisser les 500 francs intégralement, j'aurai pour 3 mois.

Allons, il faut du talent et du succès. Trois mois en révolution, c'est l'éternité.

Adieu pour aujourd'hui à demain. Il est 6 h. 1/2 du soir, et je ne veux pas me coucher que le 4e acte ne soit refait, car il faut faire le 5e demain matin. Je dînerai à 11 h. 1/2 du soir, et je me réveillerai à 5 heures du matin.

Aussitôt cette pièce finie, je me mets à *Orgon* et à *Pierre et Catherine*, et au *Père Goriot*. Si vous saviez comme je vous aime ! Vous croyez le savoir, vous en ignorez tout, car vous ne connaîtrez jamais les folies que me fait faire l'absence ! J'ai encore du linge blanchi à Wierzchownia et si vous saviez ce que je dis en le prenant... Enfin c'est être bien enfant à 49 ans !

1. Madame de Brugnol, son ex-gouvernante.
2. Banquier à Brody.

Doctor[1] m'a écrit que le linge de *Zorzi mio* est fini, et il me demande si je le prendrai toujours en passant en juillet. Dieu de bonté !... Si je me mets en route, il faut bien des événements ! Allons à demain.

Samedi 29 avril.

Votre moujick n'aura pas eu plus d'une vingtaine de voix pour l'Assemblée nationale, ainsi cela vous donne la mesure de la sagesse des électeurs. Concevez-vous que Paris ait nommé, à une immense majorité, ceux qui viennent de désorganiser la France, et que les provinces ont renommé les lâches qui ont déserté leur poste au 24 février. Qu'attendre d'une pareille assemblée ? O mon pauvre et cher pays ! C'est fini. Je ne reste ici que pour veiller à ces chers intérêts, car il faut payer ce que doit la maison, il faut attendre la décision sur les chemins de fer, et, après je me réunirai à mes chers saltimbanques, à mes élus de cœur, et nous ne nous quitterons plus, quand même je devrais quitter la France, où ma mère me gardera la maison avec des instructions écrites.

Aujourd'hui j'ai envoyé le 4e acte au théâtre. Mme Dorval est venue et croit à la pièce. Moi, je n'y crois plus. Je vais faire le 5e acte demain, et il sera fini pour mardi. Les 2 derniers actes seront lus aux acteurs jeudi. Dès lors, je travaille pour les Français et au *Père Goriot*.

Zanella s'en va demain. La cuisinière de ma sœur viendra tous les lundis faire de la cuisine pour toute la semaine : du bœuf à la bourgeoise ou du mouton. Ainsi, je ne dépenserai que 100 francs par mois, 20 francs de blanchissage, 25 francs de menues dépenses, c'est encore 145 francs et quoique tout soit compris (excepté les impositions, le charbon et le bois), c'est encore beaucoup trop cher. Voilà comment cela se décompose : 1° gages de François, 33 francs ; 2° 1 franc par jour pour notre nourriture par homme, c'est 60 francs par mois ; 3° 7 francs pour les ports de lettres et petites dépenses ; 4° 20 francs pour le blanchissage et la chandelle ; 5° 25 francs pour mes omnibus, cabriolets, etc. J'ai, pour le bois et le charbon un compte avec un marchand, que je ne paierai que cet hiver. Eh bien, je n'ai pas de quoi aller avec 145 francs par mois, plus de 4 mois, car je n'ai que 500 francs (si Souverain me laisse 250 francs) et il faut payer les impositions.

Si mes pièces tombent, que devenir ? Je vais changer les onze impériales russes que je conservais pour aller de Brody à Wierzchownia. Si je gagne Brody, j'écrirai à M. André, à Wisnovicz. Mille tendresses à ma chère prébende.

1. Le docteur Knothé, médecin de Wierzchownia.

Dimanche 30 avril.

Hier au soir je suis allé au Vaudeville qui rouvrait. Mais j'ai vu une telle foule (factice) que je suis allé acheter mon chocolat chez Marquis. J'ai vu une pièce aux Variétés [1] et je suis revenu me coucher.

Aujourd'hui l'on fait dans la galerie la cheminée, et il faut couvrir tous les tableaux et les objets précieux, car je ne veux rien gâter. Cette cheminée est digne de la galerie. Elle est composée de 2 statues de Canova (ou faites chez Canova) que le cardinal Fesch avait envoyé prendre à Rome en 1808 pour soutenir l'autel en marbre blanc sur lequel il disait la messe dans son palais de Paris. Il a expédié (aller et retour) à Rome M. Santi [2] et il les a payées 6 000 francs. Avec les deux voyages de M. Santi et les transports, elles reviennent à 8 000 francs. Quand on a démoli le palais en 1815 elles ont été vendues encore 3 000 francs à un monsieur qui en 1830 a fait faillite, et elles ont été achetées 1 000 francs par un débiteur actuel de M. Santi qui les a prises pour 500 francs et me les revend 250 francs à payer en décembre. Quelle histoire des grandeurs humaines... Ces statues en marbre blanc de Carrare sans un défaut, valent 200 francs de marbre. J'ai vu Mme Delannoi et tous les Doumerc accomplir les révolutions de ces statues. Elles finiront leurs jours dans la galerie, et je souhaite qu'elles reçoivent au nez la fumée de certaines cigarettes adorées qui renvoient une exhalation chargée des ennuis, des joies, des rêveries, d'une fille de l'Ukraine.

Ces deux statues, essentiellement allégoriques, ont parfaitement l'air de deux femmes frileuses, ce qui prouve que la religion du Cardinal était tiède.

Les journaux vous diront que les élections se sont faites dans le sang par toute la France car je renonce à vous donner des nouvelles ; seulement, Lamartine sera vraisemblablement président. Ainsi nous aurons un Lamartine Ier. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de ma tristesse à propos de la France. Mes opinions sur le pouvoir que je veux fort jusqu'à l'absolutisme, m'éloignaient de toute chance pour l'Assemblée et ma lettre devait me concilier peu de suffrages par la bourgeoisie inhabile qui court, ainsi je savais que je ne serais pas de l'Assemblée, où ils ont mis un *chansonnier*, Béranger ! cinq ouvriers !... Non, c'est à pleurer. Aussi puis-je quitter la France, dès que je pourrai. Je vais faire ma demande en règle à S. M. l'Empereur et l'envoyer par la légation russe. J'irai chercher mon passeport mercredi aux Affaires étrangères. Je vois d'avance que je resterai encore 3 mois ici, tant à cause de mes efforts au théâtre, que pour attendre la décision sur les chemins de fer.

1. On y jouait ce soir-là : *Les Peureux, La Roue de la Fortune, Pauvre Jacques* et *Mademoiselle de Choisy.*

2. L'architecte de Balzac, auteur de précieuses aquarelles représentant la maison de la rue Fortunée. (Collection Lovenjoul.)

Il n'y a plus de réunions, de soirées à Paris, plus de toilettes, plus de gens bien mis au théâtre ou par les rues. Vous ne sauriez vous figurer ce spectacle, et je ne sais pas comment cela ne donne pas une leçon à nos gouvernants. Vous savez que c'est Georges Sand qui est l'Égérie de Ledru-Coquin. Elle couche, dit-on, au Ministère de l'Intérieur, et ses fameux *Bulletins* dépassent Robespierre et 1793. Avouez que quand un c. gouverne (pardonnez-moi cette énergie), il est plus affreux qu'une tête ! Cette femme ne nous dit-elle pas crûment que nous devons remercier la République de ce qu'elle nous laisse quelque chose, car nos biens devraient appartenir à l'État ! Vous voyez que le pouvoir absolu n'est rien en comparaison des exigences d'une *patrie*. Quant tout un peuple chante : *Mourir pour la patrie* comment en effet ne pas demander tout leur argent à tous les citoyens ?

Les gens qui ont du sens ne sont pas atterrés, ils sont comme en cendres, atteints par une combustion instantanée. Tout le monde m'admire d'écrire, de pouvoir écrire *la Marâtre*. Personne n'a sa tête, excepté les écrivains politiques de la République qui font les 50 journaux dont nous sommes assaillis.

Dire qu'un peuple qui a subi le gouvernement d'une assemblée unique, résumant tous les pouvoirs législatifs et exécutifs, appelée *Convention*, recommence cela à 60 ans de distance ! Avouez qu'il y a lieu de confondre les esprits les mieux organisés ! et faire douter de la Providence ! L'Europe entière est prise de vertige, et c'est maintenant la Russie et l'Angleterre qui restent les seuls pays organisés, à cause de la situation exceptionnelle que leur fait l'isolement territorial.

Allons adieu pour aujourd'hui, je vous ai écrit en attendant les ouvriers, car Grohé doit m'apporter aussi la console qui doit soutenir la pendule et les petits candélabres de la 1re pièce du 1er étage, la petite antichambre verte du salon vert. Après deux mois, je n'ai pas encore les Colemann encadrés qui doivent orner cette pièce ! Cela vous fait juger de la manière dont travaillent les ouvriers.

Un fou de Charenton n'inventerait pas les bêtises, les sottises, les démences qui se sont accomplies au Luxembourg sous la protection de Louis Blanc. Vous savez qu'on appelle Garnier Pagès, *Garnier pas de Caisse*. Flocon s'appelle *Flacon*, car il en vide énormément. Lamartine est *Latartine*. Caussidière est *Cossu d'hier*.

Ah ! Ledru-Coquin est allé au Palais Royal acheter pour une actrice (Judith), l'ex-belle de Buloz, un collier de 9 000 francs. Le joaillier, qui ne le connaissait pas, lui dit : « Monsieur, voici un collier qui valait 15 000 francs avant le 24 février, mais aujourd'hui, je le donne pour 9 000 francs et j'y perds 3 000 francs car nous sommes gouvernés par des fous, des escrocs, des gens qui tous les matins volent les particuliers. Il n'y a plus rien de sûr, surtout avec les infâmes circulaires... » — « Arrête malheureux, lui dit Judith à l'oreille, c'est Ledru-Rollin ! » Il a acheté le collier et a voulu le faire payer par Garnier *pas de caisse*

qui a refusé net. Est-ce une histoire faite à plaisir ? Ce qu'il y a de certain, c'est que Rachel et Judith ont été les premières occupations de Ledru qui maintenant s'occupe de madame Dudevant mais politiquement.

Lamartine n'est pas sans courage mais il est sans force, n'a pas d'idées politiques, ignore l'administration, et est d'une incapacité radicale pour organiser. C'est un Roi de Cirque olympique.

Louis-Philippe n'avait que *quelques parties* de souverain, il négligeait la littérature et la presse, il les comptait pour zéro, il protégeait les arts en épicier, il n'avait pas le sentiment du grand, ni du beau, il ne concevait pas l'utile, et il a constamment, comme je vous le disais, immolé *l'honneur* du pays à ses idées conservatrices.

Voici les marbriers et fumistes qui arrivent, il faut tout déménager et tout envelopper dans la galerie, les travaux dureront deux jours, puis il faudra raccommoder les peintures ; mais cette défectuosité n'existera plus dans la maison, et la galerie en sera l'un des plus délicieux endroits, surtout avec un certain fauteuil de mon invention dont on ne peut rien écrire, car il faut en parler et surtout en user.

Mille caressantes choses. Voici deux jours où je vais vous écrire abondamment, puisque les ouvriers ont envahi la maison.

Lundi 1er mai.

Toute ma journée a été perdue hier pour le travail, car les fumistes et marbriers ont tapé et travaillé ; puis Fabre est venu et nous avons à nous deux fait des changements dans la maison. Le magnifique plat qui devait faire un guéridon en bronze doré est placé au-dessus de la porte du couloir qui va du salon à l'escalier, en face la porte de la chapelle.

[...] Il faut absolument finir mon 5e acte aujourd'hui ; mais, levé à 4 heures, j'ai employé les 2 premières heures de ma journée à penser et à écrire à ma chère Eve *qui a encore du papier donné à Genève* [en 1834]. Si l'on ne s'aimait pas aujourd'hui mille fois mieux que dans ce temps-là, avouez que pour l'un comme pour l'autre, ce serait une bien amère chose, une souffrance dégradante, de trouver un papier azuré survivant à des sentiments qui, pour moi sont éternels, car, je le sens, de jour en jour, ma vie est impossible sans vous. Hier, je trottais par la maison avec Fabre en croyant qu'aujourd'hui, viendrait de la rue de Berry, une femme adorée, qui braquerait son lorgnon sur tout cela ! Je vis d'illusions, je m'attrape moi-même, je me fais de ces cruelles niches qui finissent par des larmes, quand le cœur, la dupe de l'esprit, vient enfin se heurter contre les réalités de l'absence. Jugez où j'en suis. Le travail ne me console plus ! et il faut cependant travailler courageusement. Je vais me mettre à l'*Education du Prince*, pour le Théâtre Français.

Allons, adieu, chère bien-aimée, adieu pour aujourd'hui, ma fraîche

et scintillante étoile. Vous avez vos chers petits qui gazouillent autour de vous. Annette qui papillonne avec ses soubresauts *zéphirinesques*, et Zorzi qui déménage ses bêtes, comme j'épousette et arrange mes meubles. Mais moi je suis seul comme le lion en cage du Jardin des Plantes ! et mon âme bâille comme bâille le lion ! Avez-vous jamais vu bâiller le lion du Jardin des Plantes ? C'est un spectacle navrant. Mille tendresses.

Aujourd'hui la douleur est de regarder seul les statues de Canova quand elles seront mises en place à la cheminée, opération qui se fera sur les deux heures après midi. Allons, il faut vous quitter, il est 7 heures, voilà 3 heures que je me plais à écrire et à rêver, car il n'y a pas de page qui ne soit prise et reprise au milieu de mille pensées vagabondes.

Ah ! deux mots m'ont convié à *rencontrer* Mlle Marie demain aux Champs Élysées [1] à deux heures pour voir les progrès de sa beauté. C'est une douleur parce que je pense à une autre. Ah ! je vous assure que j'ai un cœur de femme, le bon Dieu s'est trompé. Vous voyez que je vous dis les plus secrètes choses de ma pauvre existence de prisonnier. Je veux vous préparer aussi à la chute probable de *Gertrude* ou *la Marâtre*, car je trouve maintenant la pièce exécrable. Allons, il faut vous serrer et vous baiser la main, à travers les espaces.

Mardi 2 mai.

Dans 19 jours je serai entré dans ma 50e année. Ne serait-il pas temps, cette année là, d'être heureux, de ne plus jamais quitter la jupe de celle qu'on aime ? Je voudrais y être cousu, plus solidement encore que par la chaire et le curé, je voudrais que le bon Dieu fît une exception et qu'il renouvelât le miracle des deux sœurs hongroises et de Ritta-Cristina, mais en modifiant la couture. Je ris, parce que le 5e acte est fini et que je vais me mettre à la comédie en cinq actes.

. . . . . .

Jeudi 4 mai.

Mon 5e acte est fini, je le lis aujourd'hui à 2 heures aux acteurs. Paris est morne cependant. On va se battre très certainement. Aujourd'hui, l'on ouvre l'Assemblée et je ne crois pas qu'elle ait une longue existence. O chère, notre beau pays est perdu pour longtemps. Ne craignez rien pour moi. J'ai vu assez d'émeutes, et je ne me soucie plus

1. Il s'agit sans doute d'une fille naturelle de Balzac, celle à la naissance de laquelle il fait allusion dans une lettre à sa sœur (12 octobre 1833). Cela le fait penser à la fausse couche de madame Hanska à Dresde. (Note du vicomte de Lovenjoul.)

d'aller dans les rues voir les batailles, je resterai chez moi. Ne vous tourmentez pas ni pour mes yeux qui vont mieux, ni pour moi-même qui suis dans une situation comparable à celle de ces ouvriers ensevelis dans un puits par un éboulement, et qui travaillent pour en sortir.

La nécessité du travail a tout dompté. Je ne vous dis pas que j'oublie la douleur qui me brise le cœur, oh ! non, elle se réveille par moments à me tirer des larmes involontaires ; mais les travaux du théâtre vous arrachent à vous mêmes par les répétitions d'une façon tyrannique. Lorsque j'aurai un répertoire, je serai horriblement occupé, et alors j'échapperai à mes cruelles pensées, elles sont dévorantes ; mais elles me gardent comme des dragons.

Le petit papier qui enveloppe ma lettre vous fera voir dans quelles nécessités se trouve le ménage de la rue Fortunée, d'où *la fortune* est absente ; et, alors, il faut que le théâtre dise son dernier mot pour moi, avant que je prenne le parti de l'expatriation.

Hier, j'ai vu jouer la comédie chez Mme de Castries. De ma vie je n'ai rien vu de si ridicule que Roger [1] faisant le rôle de Brindeau [2], dans *le Caprice* de Musset qui était là. Madame de Contades faisait, et très mal, le rôle de la femme, et Victorine [3], la fille naturelle du vieux duc de Fitz-James l'antépénultième [4], faisait madame de L'héri (*sic*), c'est elle qui a bien joué, très bien. Comment, dès qu'on se met derrière des lampes, une femme du monde représentant une femme du monde dans un salon, perd-elle toutes ses qualités, et devient-elle exécrable ? Si vous saviez comme cela grandit les acteurs, et comme cela démontre leurs talents ! Non, ils ont joué la scène de la société, dans *le Misanthrope*, c'était à leur cracher au visage, à leur jeter des pommes cuites crues ! Pastoret faisait Alceste !... Ah ! L'on ne pouvait pas rire et il fallait absolument *trouver cela bon*. Je suis revenu à minuit, vous parlant et m'entretenant avec vous, depuis la rue du Bac par les Champs Élysées, jusqu'à la rue Neuve de Berry. Quel chemin. Et je vous disais des volumes !

Nos lierres couvrent déjà les murs ! Tout pousse, le temps se passe, je suis ici et vous êtes à Wierzchownia ! Voilà le résumé amer de mes pensées !

Allons, adieu car j'ai de huit heures qu'il est jusqu'à une heure, à recopier lisiblement mon 5e acte ! Seize pages ! Mille tendresses, et sur-

1. Roger, baron d'Aldenburg, fils naturel de la marquise de Castries et de Victor de Metternich.

2. Brindeau tint le rôle de Chavigny dans *Un Caprice* à la Comédie Française en décembre 1847.

3. Henriette-Elisabeth-Victorine Mangay de Hellering. Mme Jules-Adrien Grimblot. (Voir Claude Pichois, *Paul Grimblot*, *Revue de Littérature comparée*, 1954, p. 55-56.)

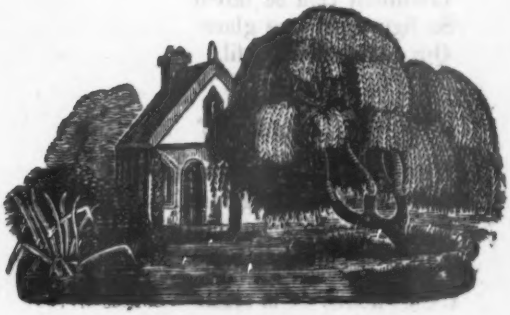
4. Edouard, duc de Fitz-James (1776-1838), oncle de Mme de Castries, l'un des chefs de l'opposition légitimiste à la Monarchie de Juillet, entretint d'amicales relations avec Balzac.

tout à mon petit Evelin à qui j'ai bien pensé par caprice ces jours-ci, et aussi à la Line, et à la Linette, et à tous les chers personnages qui sont dans cette grande et majestueuse et aimante et aimée personne dont on voudrait entendre les gronderies. Ah ! dussé-je n'être que grondé, maltraité, battu comme un chien, manger des ficelles, ah ! comme je voudrais être devant cette cheminée sans garde-cendres, ni pelles, ni pincettes, ni garde-feu, au lieu d'être devant ces splendides cheminées ; où toutes ces choses sont des miracles d'art et de luxe ! O que Procope est heureux ! Oh ! que le cordonnier boiteux est heureux ! O que je voudrais aller, au lieu du cosaque, de Wierzchownia à Berditcheff ! Je ne boirais pas dans les *carsma*[1], je ne me laisserais pas voler les dépêches, ni les sucriers ! *Mais les demoiselles Vilinginska*[2] *ne connaissent rien à leur bonheur !* Elles vous voient, elles peuvent alors faire la théorie du beau, car vous êtes' au physique (Fund *e tutti quanti* partagent mon opinion). pour moi et au moral pour tout le monde la perfection du beau !

Comme je donnerais tous mes drames pour prendre du thé sur la toile vernie de la grande table de votre salon, au lieu de faire lever des toiles sur un public de badauds qui me siffleront !

Mille caressantes choses et autres à la chère prébende.

HONORÉ DE BALZAC



1. Les auberges.
2. Les demoiselles de compagnie de madame Hanska.

— La vignette au-dessous du titre provient de l'imprimerie Balzac.

CLAIR-OBSCUR

par JEAN COCTEAU

LA JEUNE FEMME

Que voulez-vous que j'y fasse
Comment cela se fait-il
La jeune femme est de face
Alors qu'elle est de profil

Comment cela se fait-il
Elle n'a qu'un œil de face
Elle en a deux de profil
Que voulez-vous que j'y fasse

Que voulez-vous que j'y fasse
Comment cela se fait-il
Sa figure est une glace
Qui reflète son profil.

CHAMBRE

D'un fauteuil la main dolente
Sommeille sur le genou
Et une jambe à la plante
Paresseusement se noue.

C'est l'heure de la sieste
La chambre rentre ses ongles
Moi seul éveillé je reste
Dans l'épouvantable jungle.

Dorment des hanches des bras
Des épaules pêle-mêle
Et même une ébauche d'aile
Sur le désordre des draps.

Photographie Lipnitzki.

JE DORS

Des sentinelles sous les armes
Surveillent mes membres épars.
Fortifié de toutes parts
Je dors noyé sous l'eau des larmes.

Dormeurs échappant aux polices
Dormeurs libres du poids des corps
Vous flottez entre les décors
De vos dangereuses coulisses.

A FORCE DE RIRE

Une averse de baïonnettes
Monte du sol vers le ciel
Et du ciel coulent d'honnêtes
Initiales de miel.

La douceur qui me renverse
A force de rire s'assied.
Elle regarde cette averse
Inverse de miel et d'acier.

LESSIVE

Elle va derrière le linge
Lorsque son ombre va devant.
Si son ombre de côté change
Elle s'écourte elle s'allonge
Elle met la jupe du vent.

JEAN COCTEAU

LE POMPISTE ET LE CHAUFFEUR

par Georges Bayle

Chaque semaine, Pêche partait de Clermont-Ferrand avec un camion de vingt tonnes auquel était accroché une remorque de cinq tonnes. Il traversait la moitié de la France seul sur son camion, et généralement pensif. A Perpignan, il accueillait à son bord un convoyeur espagnol. Alors, le camion s'engageait sur la route du Perthus, s'arrêtait plus ou moins longuement au poste frontière, et continuait ensuite vers Figueras et Barcelone.

Pendant tout ce long trajet, Pêche avait le temps de réfléchir, et ses idées n'étaient point gaies. Il réfléchissait ainsi depuis quelques mois seulement. Auparavant, il sifflait et il chantait, il s'intéressait à ce qu'il apercevait sur la route, et il pensait à des choses assez simples. Par exemple, il pouvait penser à son horaire, à l'usure d'un train de pneus, aux escargots gris de Thérèse la blonde, à la nuit qu'il passerait à B... auprès de sa femme, et en revenant de Barcelone, il espérait y passer une autre nuit. Ces pensées honnêtes et futiles ne l'encombraient nullement ; puis il s'était mis à réfléchir de plus en plus et toujours sur le même sujet obsédant. Un cafard précis, patient et vigilant ravageait avec soin la cervelle de cet homme. Cette bête métaphysique, noire et morne,

trottinant avec lenteur se gonflait de jour en jour par l'assimilation méthodique d'une gangue cérébrale où pullulaient dans un désordre trompeur des soupçons, des dégoûts, des regrets et d'autres insectes de même catégorie. En cours de digestion, le cafard enflait au point que Pêche sentait craquer les os de son crâne, et il conduisait son camion d'une main assez hasardeuse. Ensuite, le cafard se concentrait, perdait du volume au profit de la densité, devenait calme et lourd. Pêche éprouvait une grande fatigue, il ne souriait plus jamais, sinon par politesse, et dans ce cas avec quelques difficultés dues à un manque d'entraînement.

Le pompiste Rodriguez notait les progrès effectués par le cafard de Pêche avec une incompréhension sentencieuse. Le pompiste Rodriguez débitait son gas-oil à l'entrée de la ville de B... Il vendait également du super-carburant pour les voitures de tourisme, de l'essence ordinaire, et des huiles à moteur de viscosités diverses. Il avait des cruches peintes en rouge, toujours pleines d'eau, plus un compresseur à deux cylindres, très puissant, pour gonfler les pneus à haute pression des poids lourds.

Le pompiste avait le cœur nostalgique comme un chef de gare qui n'aurait jamais pris le train. Sa clientèle habituelle se composait de camionneurs également nostalgiques parce qu'ils parcouraient les routes sans répit. Ils mangeaient dans leurs camions, dormaient dans leurs camions, rêvaient dans leurs camions, et lorsqu'ils se trouvaient démunis de leurs engins grondants, leurs allures ne manquaient pas de gaucherie, car ils ne savaient plus que faire de leurs mains habituées à tenir un volant.

Le pompiste connaissait à peu près tous les chauffeurs qui parcouraient la Nationale n° 9. Ceux qui ne s'arrêtaient pas chez lui, s'arrêtaient de l'autre côté de la route « Au Cœur d'Artichaut » qui était un débit de boissons et un restaurant de routiers. Les routiers s'arrêtaient « Au Cœur d'Artichaut » pour boire un coup ou pour casser la croûte. A la saison des escargots, on mangeait là de petits escargots de vignes, en sauce, que Thérèse la blonde réussissait à la perfection. Les routiers aimaient cet endroit à cause des escargots qu'ils savouraient, et à cause de Thérèse la blonde avec laquelle ils plaisantaient. Les choses n'allaient pas au-delà de plaisanteries assez honnêtes, et d'ailleurs ces hommes disposaient d'un temps de répit assez court, étant donné les nécessités des horaires. Ils respectaient Thérèse pour sa compréhension des sujets mécaniques. Elle concevait qu'un chauffeur aux prises avec les effets combinés d'un temps pluvieux et d'un injecteur encrassé fût parfois saisi de fureurs homicides, et d'autres choses du même ordre. Un chauffeur qui arrivait « Au Cœur d'Artichaut » était un chauffeur bien accueilli et qui repartait content.

Rodriguez offrait moins de charmes visibles. De temps à autre, il venait boire un vin blanc au comptoir tout en surveillant ses pompes. Il se mêlait à la conversation des chauffeurs, disait son mot, et après quel-

que fine plaisanterie ricanait longuement avec la grâce d'une hyène. Cet homme triste affectait un optimisme généralement faux et aussi déprimant qu'une fièvre de Malte. Les camionneurs mettaient un certain temps pour s'habituer à lui, par la suite, ils le comprenaient dans le décor et parlaient au pompiste sans y attacher de l'importance.

Rodriguez consentait des prix avantageux aux clients fidèles et importants, c'est pourquoi le patron de Pêche se servait chez lui.

Au passage, Pêche refaisait son plein de gas-oil. Il prenait régulièrement ses deux cent cinquante litres, et pendant que la pompe électrique envoyait le gas-oil à plein tuyau, Rodriguez tenait des propos amusants.

— Comment vas-tu ? s'informait Rodriguez, et après un léger temps, il ajoutait : Yau de poêle !

— Et toi ? le à matelas ! répondait Pêche.

Après ces salutations préliminaires, Rodriguez débitait quelque calembour qu'il connaissait depuis peu : « Vous n'avez pas vu Montélimar ? Je n'ai vu monter personne ! » Pêche riait avec une pointe d'admiration et Rodriguez se rengorgeait quelque peu. Pêche pensait qu'il était agréable de converser avec un pompiste aussi gai, il trouvait cela réconfortant après ses randonnées solitaires. En général, ils allaient ensuite boire un vin blanc chez Thérèse, et ils parlaient de rugby et de courses de taureaux avec animation. Puis ils se séparaient, et Pêche allait faire une petite visite à sa femme ou manger avec elle selon l'heure.

C'était la période ou Pêche ne réfléchissait pas et riait facilement aux discours de Rodriguez. Après son départ, le pompiste revenait dans son magasin de verre nanti d'un bureau auprès duquel il s'asseyait. Il reprenait le fil de vieilles idées dont tout le jus était exprimé depuis longtemps et les discutait morosement car il ne pouvait plus rien en tirer. Au naturel, il était morne et décourageant. Il avait la personnalité inquiète des jeunes gens habitués de cercles catholiques, qui se donnent des airs virils, lucides, ironiques et pleins d'assurance, et sont intérieurement bourrelés d'effroyables complexes, se trouvant en perpétuel état de péché mortel pour avoir lorgné une fillette ou lu un livre interdit par le vicaire. A l'apparition d'un camion devant ses pompes, Rodriguez reprenait son allure officielle, sa nonchalance dégagée, et avec les habitués, ses calembours les plus fins : « Vous n'avez pas vu Montélimar ? Je n'ai vu monter personne ! ».

Toutefois, dès leurs débuts, les airs tristes de Pêche préoccupèrent le pompiste ; il en vint à se demander s'il ne se trouvait pas quelque imperfection dans la composition de son propre personnage qui laissât entrevoir le fonds attristant de sa nature. Il choisit à l'intention du camionneur, les calembours les plus rares et les saluts les plus originaux, força ses airs virils et son indifférence détachée, mais en vain. Toute trace d'admiration avait disparu dans les regards de Pêche, il souriait avec contrainte lorsque le pompiste en difficulté avec ses tubes de caoutchouc déclarait spirituellement : « C'est pas commode ! (un temps) car si c'était

commode, il y aurait des tiroirs ! ». Mais Pêche pensait visiblement à autre chose.

En ce temps-là, les doutes les plus graves assaillaient Pêche dès qu'il pensait à sa femme, or, comme il y pensait d'une façon à peu près constante, il endurait de pénibles tourments. Pêche normalement, était un homme confiant, par nature et parce que la méfiance le dégoûtait comme une impolitesse. Cependant, certaines expressions de sa femme, quelques remarques involontaires lui avaient donné à réfléchir. Il gardait ses observations pour lui ainsi que ses doutes car il les jugeait inconvenants, il en avait honte. Lorsque Pêche revoyait sa femme après deux journées de route, il éprouvait l'envie de s'excuser. « Cette pauvre petite mène, se disait-il, une vie sans gaieté. Grâce à mon foutu métier, je passe avec elle une nuit par semaine. Lorsque je l'ai connue, nous allions chaque dimanche danser dans ce bastringue des remparts où il y avait un mandoliniste qui jouait si bien. Nous mangions sur les allées des beignets frits en forme de saucisses, et comme elle savait que j'avais pas beaucoup de sous, elle ne me reprochait jamais de ne pas l'emmener au restaurant. Soit dit en passant, elle aurait pu trouver des types plus reluisants que moi car elle n'est pas moche, mais elle se contentait de moi tout fauché que j'étais. Actuellement, je passe mes dimanches du côté de Saint-Flour ou de Barcelone, et elle ne peut tout de même pas rester cloîtrée dans sa cuisine. J'ai eu tort la dernière fois de lui adresser des reproches parce qu'elle était rentrée à une heure du matin alors que je devais repartir à quatre heures. Elle s'ennuyait, elle a passé sa soirée au cinéma avec une amie, ce n'est pas un crime, et moi, je lui ai gâché sa soirée avec mes réflexions. Elle ne pouvait pas prévoir que je passerais justement cette nuit-là, tout cela est de ma faute. »

Cependant, Pêche savait bien qu'il agissait pour le mieux. Il s'était engagé sur cette longue ligne assez pénible et lui laissant peu de loisirs, en raison du salaire qui était relativement élevé. Ce salaire lui permettait d'offrir quelques douceurs à sa femme. Dans un avenir encore vague, Pêche envisageait aussi de travailler pour son compte avec un camion qui serait sa propriété, et il économisait ses sous patiemment. Pêche pensait qu'alors les choses s'arrangeraient en lui laissant plus de liberté pour s'occuper de sa femme.

Il était assez sage pour ne pas confier ses ennuis à Rodriguez, mais le pompiste avait un flair remarquable et posait d'un air amical des questions insidieuses, parfois gênantes.

— Tu n'emmènes plus ta femme à Perpignan aussi souvent, constatait Rodriguez.

Pêche alléguait des raisons assez vagues et s'empressait d'aller vérifier son attelage. Dans les débuts, sa femme venait assez fréquemment avec lui dans cette ville où elle séjournait chez sa sœur. Puis elle avait espacé ses visites et peu à peu les avait supprimées car le voyage sur le camion la fatiguait beaucoup. Pêche reconnaissait volontiers que les ressorts de

son vingt tonnes manquaient de souplesse, il se souvenait avec à propos de plusieurs collègues qui souffraient de descentes d'estomac après des années de randonnées sur des poids lourds aux secousses brutales. Il faisait de pieux efforts pour trouver les prétextes de sa femme convaincants, et dans l'ensemble, il y réussissait mal.

— Un jour, prédisait le pompiste, tu t'enlèveras avec une Espagnole, ta femme ne se méfie pas assez.

Ces attaques de biais ne donnaient aucun résultat, et Rodriguez intrigué par l'attitude de Pêche ne savait qu'en penser. Il fallut un heureux hasard pour lui donner des idées précises sur ce qui se passait. Un matin, Rodriguez buvait un vin blanc « Au Cœur d'Artichaut », en observant rêveusement ses pompes à travers les vitres du petit café. « Il faudrait, se disait-il, que je fasse placer deux pancartes à une centaine de mètres du poste comme le type d'Esso. Ça alerte l'automobiliste en temps voulu. Différemment, s'il arrive à quatre-vingts à l'heure sur mon poste, ça l'emmerde de freiner, et il s'arrête à la pompe suivante qui est mieux signalée que la mienne ». Il arrivait parfois à Rodriguez d'envisager des mesures susceptibles d'augmenter son chiffre d'affaires, et en général, il s'en tenait à ces idées séduisantes, les mettait au point et ne les réalisait jamais car sa nature était foncièrement indécise. « J'aurais, poursuivit-il, une pisseuse bien roulée, vêtue d'une combinaison blanche et d'une casquette à visière comme dans les films américains, ça pourrait également attirer la clientèle. Mais dans ce cas, il me faudrait payer une employée, et tout compte fait, un poste d'essence n'est pas un boxon ». En lui-même, il répéta à plusieurs reprises qu'un poste d'essence n'était pas un boxon d'un air satisfait, en caressant complaisamment son verre de vin blanc, puis, il examina le vin blanc en cessant de réfléchir, et il s'avisa qu'on parlait à voix basse à côté de lui. En entendant prononcer le nom de Pêche, il devint attentif, tendit l'oreille et put écouter la conversation suivante :

— Pêche file du mauvais coton, disait Thérèse. J'apprendrai un jour qu'il a fait quelque bêtise et ça ne me surprendra pas.

— C'est possible, dit le chauffeur qui discutait la question avec Thérèse, sa femme est une garce qui lui en fait voir de vertes et de pas mûres. A la place de Pêche, je l'aurais plaquée depuis longtemps après lui avoir flanqué la raclée qu'elle mérite.

— Oui, dit Thérèse, mais lui ne fera jamais ça. Il aime cette femme au point d'en perdre la tête, elle se moque de lui comme il lui plaît.

— J'ai remarqué qu'il a collé une photo de sa femme sur le pare-brise de son camion, dans l'angle, du côté du volant. A force de regarder la reproduction de cette peau de hareng, il finira par se casser la gueule dans quelque virage, et peut-être même dans une ligne droite.

— André (celui des citernes) me disait l'autre jour que lorsqu'il le

croisait sur la route, Pêche ne lui disait presque jamais bonjour. Ce n'est pas grossièreté de sa part, c'est simplement qu'il a la tête ailleurs.

— Il n'est pas bon d'avoir la tête ailleurs lorsqu'on est au volant d'un vingt tonnes, dit le chauffeur.

Thérèse soupira. Le camionneur poursuivit :

— Au bar « Le Colibri », on peut la voir chaque soir à l'apéritif. Elle fréquente des types qui sont assez connus au commissariat de la rue Corneille, ce n'est pas la fleur des pois. Si Pêche savait où elle passe ses nuits, ça pourrait faire du bruit.

— Où les passe-t-elle ?

— Où ! Je n'en sais rien. Je veux dire qu'elle ne doit pas dormir seule. Pêche couche chez lui une ou deux fois par semaine, selon les cas, le reste du temps, il est sur la route, elle n'a pas besoin de se gêner.

— Ça finira mal, dit Thérèse.

— C'est possible, dit le camionneur d'un air pensif.

— Donne-moi un paquet de gauloises, dit Rodriguez en se tournant vers Thérèse, et une boîte d'allumettes suédoises, je te paierai ça tout à l'heure. Et comment ça va ? demanda-t-il au camionneur.

— Comme ça peut, dit le camionneur. Tel que tu me vois, je suis de repos, j'en profite pour faire un peu de marche à pied et venir voir Thérèse.

— Et ton camion ?

— On l'opère, dit le chauffeur d'un air dégoûté. A l'heure qu'il est, il a les tripes à l'air. Une bielle qui en a joué un air à travers le carter, et je ne te parle par de la ligne d'arbres...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle a ce qu'elle a, dit le chauffeur sombrement. Je les avais prévenus depuis assez longtemps. Seulement, lorsque tu as à faire avec un patron, tu ne sais pas ce qui est le plus fort chez lui : sa pingrerie ou sa c... !

— Les valets de la réaction ne comprennent rien aux questions mécaniques, dit Rodriguez d'un air fin. Je te donne l'avis d'un modeste artisan.

Le chauffeur lui lança un regard perplexe et n'insista pas.

— C'est bien, conclut Rodriguez, je vais regagner mes entrepôts. Il faudrait pas qu'on me fauche une pompe sans que je m'en aperçoive, ajouta-t-il plaisamment.

— Il est bizarre ce type, dit le chauffeur après le départ du pompiste.

— Bah ! Je crois que c'est un pauvre type...

Cependant, Rodriguez traversait la chaussée avec une nonchalance soigneusement étudiée, mais il avait hâte de se retrouver dans sa cage en verre pour réfléchir aux propos qu'il venait de surprendre. Machinalement, il dévissa le bouchon de réservoir d'une automobile de tourisme qui venait de s'arrêter devant la pompe du super, il introduisit l'embout nickelé de la pompe dans l'embouchure et interrogea le client

du regard. « Mettez-en pour 1 500 francs », dit le client. « Pour 1 500 francs ! », répéta Rodriguez poliment. Il appuya sur la commande de la pompe, et observa pensivement la marche des chiffres sur le cadran du compteur. Il servit encore deux autres clients, et finit par se retrouver seul dans son bureau. Il regarda son chien qui dormait sur le plancher, glissa habilement son pied entre le sol et le ventre de l'animal, et d'un brusque élan le projeta en l'air. Le chien glapit de surprise, retomba sur l'angle d'une caisse et se mit à gémir bruyamment. Rodriguez entr'ouvrit la porte du bureau, fit un signe, et lorsque la bête passa à sa portée, il lui décocha méchamment un violent coup de pied. Il suivit du regard le chien qui s'enfuyait en aboyant plaintivement.

« Cet oiseau-là, se dit-il en refermant la porte, ne m'a jamais honoré de la moindre confidence. (Il pensait à Pêche et se sentait vexé.) A bien réfléchir, il est compréhensible qu'il n'a pas envie de parler. Il retourne ça dans sa tête. Il est presque sûr de son fait, mais sans en être tout à fait sûr, car on n'est jamais sûr de rien. (Il frotta machinalement une tache qui souillait le bas de sa veste bleue, puis il la gratta avec son ongle en réfléchissant.) Ces fillettes, dit-il rêveusement, vous font marcher un homme comme ça leur plaît... Sauf Rodriguez ! Rodriguez est coriace. »

Rodriguez prenait volontiers pour de la fermeté ce qui était chez lui de la résignation. Il avait essuyé quelques déboires avec les femmes, et pour cette raison, il les maintenait à l'écart de sa vie privée. Il fréquentait cependant une fillette tarifée qu'il payait au-dessus du cours normal, non par générosité, mais pour pouvoir se permettre à son égard des insolences de dompteur. Cela lui donnait l'illusion de savoir manier les personnes du sexe.

Le lendemain, au passage de Pêche, Rodriguez eut un maintien triste et digne. Il parla à Pêche avec une grande douceur, et le camionneur qui s'attendait aux plaisanteries habituelles nota vaguement ce changement. L'idée fixe de Pêche devenait de plus en plus pénible à supporter. Pêche au volant de son camion, fixait la route sans la voir, il arrivait que sa vue se brouillât en évoquant par exemple l'époque où sa femme venait avec lui jusqu'à Perpignan, ou encore les projets qu'il avait faits : avoir un camion à lui, et gagner des sous pour elle. Bien qu'il ne possédât aucune preuve formelle de son infortune, il sentait venir la débâcle avec une précision qui ne trompait pas.

— Tu redescends sur Barcelone ? demanda Rodriguez d'un air grave.

— Oui !

— Tu prends ton convoyeur à Perpignan ?

— Comme d'habitude.

— Par le fait, dit rêveusement Rodriguez, tu es toujours seul sur ton camion.

— Par le fait, oui, dit Pêche. Mon Espagnol s'endort après la douane et il pionce en général jusqu'à Barcelone, je ne peux pas dire qu'il me

casse les pieds. A la rigueur, on boit un verre du côté de Figueras, mais c'est rare.

— Toujours seul, dit sentencieusement Rodriguez, c'est un peu dur. Note bien : Je ne parle pas du travail. Toujours seul, ça monte à la tête. Tu regardes la route, et pour te distraire, tu réfléchis. Tu en arrives à avoir des idées extraordinaires. (Il sentit que Pêche l'observait avec soupçon.) Dans les temps, j'ai travaillé pour les frères Poggioli que tu dois connaître. Bordeaux-Marseille. Je roulais seul, et franchement, je finissais par en avoir marre.... Tiens, tu devrais garer ta bagnole un peu plus loin pour dégager les pompes, on irait boire un verre chez Thérèse.

— Oh, j'ai pas soif, dit Pêche.

— Ça ne va pas ?

— Ça va, mais j'ai pas soif.

— Tu me permettras de te parler en copain, dit Rodriguez. Depuis quelque temps, je ne te trouve pas une très bonne mine. Tu dors bien ? Tu manges ?

Il hésita une seconde.

— Je dors peut-être pas comme d'habitude.

— Tu as l'air soucieux.

— Euff ! Qu'est-ce que tu veux dire : soucieux ?

— Ben, c'est-à-dire... Rodriguez prit un air gêné et parut hésiter à prononcer des paroles délicates. Ben voilà, je ne sais pas comment t'expliquer... Comprends que je te parle en ami, ce serait quelqu'un d'autre que toi, je ne dirais rien. Je remarque que tu n'as pas l'air content. Si tu as des ennuis, ma vieille, je te le dis sincèrement : Rodriguez est un ami ! Tu me comprends ! Je te parle entre hommes. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu fais signe, il ne faut pas te gêner. Je peux fermer ma gueule et te donner un coup d'épaule.

Pêche regarda dans le vide d'un air pensif.

— Je te remercie, dit-il enfin. Pour le moment, je ne vois pas, mais à l'occasion...

— Ne te gêne pas ! Alors, on va en siffler un ?

Ils allèrent « Au Cœur d'Artichaut », et Rodriguez commenta un match de rugby qui s'était déroulé le dimanche précédent. Pêche l'écoutait amicalement. Vers midi, ils se séparèrent car le camionneur profitait de son passage dans la ville pour manger chez lui.

A la même heure, la femme de Pêche buvait l'apéritif en compagnie d'un souteneur italien qui répondait au nom de Luisillo. Lorsque le vingt tonnes pénétra dans le quartier, les vitres du bar tremblèrent, quelques jeunes hommes cessèrent de jouer aux cartes et regardèrent l'Italien d'un air indifférent. Luisillo mâchonnait des olives vertes et absorbait de temps à autres une gorgée de pastis. C'était un homme mince et assez grand, coiffé soigneusement, ayant un visage typique de faux-dur.

— Tu vas nous foutre la paix ! Oui ? demanda-t-il à la femme de Pêche.

Elle avait sursauté en entendant le camion et s'était levée. A présent, elle fixait Luisillo d'un air suppliant.

— Assieds-toi, dit-il, mange une olive.

Elle s'assit, regarda vers la rue et posa sa main sur le bras de l'Italien. « Tais-toi », dit-il. Il arrangeait calmement le nœud de sa cravate, il écoutait les reprises brutales du Diesel qui manœuvrait à l'angle de la rue Berlioz. Le camion grondait puissamment et s'alignait avec lenteur en bordure du trottoir. Pêche vérifia sa position, puis se mit à pomper sur le frein à main. Il débraya, engagea la première, accéléra brutalement et coupa le gas-oil. Les vitres du bar cessèrent de trembler, la rue revint au silence, de jeunes enfants avait cessé de jouer pour examiner le camion.

— Luisillo ! dit la femme craintivement.

— Ah ! s'exclama Luisillo, va donc le rejoindre. En voilà un qui peut dire que j'ai pitié de lui !

Elle le baisa hâtivement sur les lèvres, et sortit du bar par l'arrière-salle.

— Ah la la ! fit Luisillo en s'approchant du comptoir.

Il avait eu peur. Au moment où le moteur du camion s'était tu, il avait eu peur qu'elle ne l'implorât pas une nouvelle fois pour partir. Devant les habitués du bar, il tenait à sauver les apparences, mais il préférait ne pas s'expliquer avec Pêche.

— Laisse-donc, dit le patron du bar, ce n'est pas la peine de se chercher des histoires.

— *Porco Dio !* dit Luisillo d'un air dur.

S'il n'avait pas été relégué dans la ville, il aurait mis de la distance entre lui et Pêche, tout en emmenant la femme. Elle l'aidait à vivre, mais il détestait vivre avec la perspective de se faire casser la figure un jour ou l'autre par ce camionneur.

— Si j'étais pas repéré comme je suis ! dit-il au patron.

— Passe la main, dit le patron, mais entre nous tu aurais pu choisir un lot moins difficile. Ce n'est pas les femmes qui manquent, bon Dieu !

Pêche dans sa cuisine mal tenue, mangeait sans appétit un vulgaire pâté dépourvu de saveur. Il prenait le pâté à même la boîte à l'aide de son couteau pliant, l'écrasait sur son pain, et mâchait lentement en observant sa femme. Elle avait un visage hostile, têtu, elle s'affairait en silence en évitant de regarder son mari. « Et voilà, se disait Pêche, elle fait la gueule comme d'habitude, mais qu'est-ce que je lui ai fait, bon Dieu ! »

— Tu ne manges pas avec moi ? dit-il.

— Je n'ai pas faim et d'ailleurs je te retarderais.

« C'est ça, pensa Pêche, elle languit que je m'en aille en somme. On dirait qu'elle ne peut plus me supporter. »

— Tu sais, reprit-il, je ne suis pas à un quart d'heure près...

Elle ne répondit pas, elle fit sauter le rond de la cuisinière, posa un gril au-dessus du feu, et une tranche de bœuf sur le gril.

« C'est comme dans une pension de famille, elle me fait croûter parce que j'apporte des sous, mais le cœur n'y est pas. Le premier couillon venu se mettrait à ma place, elle ferait griller de la viande comme à présent, sans le regarder, en pensant... en pensant à quoi ? Oui ! à quoi, précisément ? »

Elle servit la viande grillée, Pêche d'un air morne commença à manger. Elle demeura une minute près de la table, il était visible qu'elle se contraignait. « Si j'avançais la main, elle ferait un bond, elle doit avoir peur que je la touche. » Cependant, elle lui servit un verre de vin, jeta un coup d'œil sur la table, déplaça l'assiette du fromage, et elle revint vers sa cuisinière pour surveiller le café.

« Si je ne me retenais pas, je partirais. J'aurais mieux fait de manger « Au Cœur d'Artichaut » avec Thérèse, ç'aurait été moins triste. » Il toussa un peu.

— Veux-tu venir passer le dimanche à Perpignan, chez ta sœur, je te ramènerai lundi.

— Non ! Tu sais bien que ton camion me fait mal.

— Il est bourré à bloc, dit Pêche, j'ai vingt-cinq tonnes de camelote, les ressorts sont à plat, et avec la charge je ne roulerai pas vite.

— Non !

« Eh ! que faire ? Si je gueule, ça n'arrangera rien du tout. Si je savais qu'en faisant un peu de pétard.... mais elle est butée, plus butée qu'une mule. Si je gueule, je n'en tirerai rien. »

Il acheva son bifteck par contenance, et prit du fromage. Il affecta de s'occuper uniquement de son fromage, mais au cours de cette opération superficielle, il fit appel à toute son imagination et conçut fébrilement des projets audacieux. « Je ne sais pas ce qu'elle a, je ne sais donc pas qu'est-ce qu'il faut que je lui dise. Je dirai justement ce qu'il ne faudra pas dire, je risque de l'impatienter davantage. Mais si je me contente de la regarder lorsqu'elle m'apportera le café, sans insister... en même temps... elle s'approchera forcément de moi pour me donner le café... en même temps, je mettrai mon bras autour de sa taille d'un air naturel, comme sans le faire exprès, mais je la serrerai un peu contre moi. (A cette idée il cessa de mastiquer, et une bouffée de chaleur lui monta au visage.) C'est malheureux ! Rien qu'en pensant à la serrer contre moi, ça me fait peur. C'est malheureux, il me semble qu'elle n'est plus à moi. J'ai peur de la toucher. Ah ! Je ne reprend pas de fromage, je mangerai mieux ce soir avec Manuel. Je vais boire un verre de vin, ça m'aidera. Je vais encore en boire un demi-verre, ni trop, ni trop peu. Je peux tout de même pas me ganarer, j'ai le camion à mener... Si elle voulait venir à Perpignan, je parlerais, je lui raconterais des choses... »

Il vit que sa femme le regardait pour savoir s'il avait terminé, et il obligea ses yeux et son visage à sourire.

— J'ai fini, quand tu voudras, tu pourras me donner le café.

D'un air benoît, il sortit un paquet de cigarettes de la poche de poitrine de son bleu, il ouvrit son briquet, tripota la mèche et il s'aperçut que ses mains tremblaient. Alors, il mit précipitamment une cigarette à la bouche, appuya brusquement sur la molette du briquet et alluma la cigarette en aspirant longuement, à coups espacés, pour se maîtriser. Cependant, il dut ensuite avaler sa salive, et un bref désespoir le terrassa.

« Ne t'énerve pas ! ne t'énerve pas !... De toute façon, c'est ma femme, j'ai le droit. C'est vrai finalement... ben quoi alors... Non mais enfin, tout de même... Allez, allez !... »

Il toussota, en même temps, il changea un peu sa chaise de place pour prendre une posture plus commode. Elle achevait de filtrer le café, et il la regardait si intensément qu'elle le sentit et se tourna un peu vers lui, aussitôt, il saisit son couteau, essuya soigneusement la lame avec un morceau de pain, le replia, et le mit dans sa poche. Elle alla au buffet, sortit une tasse, une cuiller, prit deux morceaux de sucre qu'elle laissa tomber dans la tasse, et vint déposer le tout sur la table, près de Pêche. Pêche serrait un peu des dents, il entendait son sang bruire et cogner sourdement près de ses tempes. Il avala sa salive une fois de plus, il vit sa femme se diriger vers lui avec une casserole fumante, elle versa le café dans la tasse. Il la vit près de lui comme à travers un brouillard il allongea maladroitement son bras, dit : « Simone ! », et effleura de sa main le corps souple, à hauteur des seins.

Elle eut un tel mouvement de recul, qu'il sursauta, demeura stupide en la regardant. Elle avait dans ses yeux quelque chose comme des larmes et une expression de peur. Elle s'éloigna assez vite. Pêche laissa retomber son bras et se pencha vers sa tasse de café.

Alors Pêche se trouva vraiment très misérable et n'osa plus lever les yeux. Il remuait son café machinalement, avec le manche d'une fourchette, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, car le chagrin et l'humiliation mettaient du vague dans sa tête. Après quelques minutes, il revint à lui, posa la fourchette et but son café. Sa femme s'activait près de l'évier. Pêche se leva et mit sa casquette.

— Bon ! dit-il à haute voix, il est une heure.

Il se donna un air affairé, examina la fenêtre et une vitre qui était démastiquée, il toussa, se dirigea vers la porte et l'entrouvrit. Arrivé là, Pêche affecta de réfléchir, prit son menton entre ses doigts, et dit à l'intention de sa femme :

— Je passerai certainement lundi dans la nuit. De toutes façons, tu n'as pas à te déranger, j'ai la clé. Tu n'as pas de commissions pour ta sœur ?

— Non !

— Bon !... Eh bien alors, à lundi !

— Oui !

« Et je n'ai même pas osé l'embrasser, se dit-il en refermant la porte, il faut que ça n'aille pas. » Il descendit rapidement les escaliers, la gorge serrée, au point que ça lui faisait mal. Sur le palier du premier, il rencontra le cordonnier qui remontait de sa boutique. « On va à la soupe ! » annonça cet homme. « Moi, dit Pêche avec désinvolture, c'est déjà fait, je vais aller bouffer des kilomètres. » « Tu vas voir Franco ? » « Oui, on a fait le régiment ensemble. » « Donne-lui le bonjour ! » conclut le cordonnier. Pêche rit poliment et acheva de descendre les escaliers.

Il y avait encore des enfants qui examinaient les roues du camion et leurs manomètres en discutant avec vivacité. « Monsieur Pêche, demanda un gosse, combien vous faites de vitesse avec ce camion ? ». Pêche prit une mine dégagée. « Avec le relais, je pourrais taper le soixante et dix. » « Fan de garce ! » « Mon papa, il est mécanicien, il sait réparer les camions », dit un jeune homme de sept ou huit ans. « Qui c'est ton papa ? » « Pidutti ! On habite dans la maison de l'épicerie. » « Ah, Pidutti ! dit Pêche en montant dans la cabine, je le connais bien. Ah ! tu es le petit de Pidutti.. Attention, ne restez pas devant, montez sur le trottoir. »

Le camion tressaillit, et se mit à gronder ; au-dessus de la cabine, le tuyau d'échappement libérait vers les toits des maisons des volutes de fumée noire. Dans le bar, Luisillo s'efforça de bâiller négligemment, la femme de Pêche s'immobilisa au milieu de sa cuisine. Pêche passa la première, lâcha le frein à main qui claqua sèchement, et il démarra le camion avec douceur, attentif comme un chauffeur consciencieux et heureux en ménage. Il ne pouvait pas encore penser d'une façon suivie en raison de la confusion de ses sentiments, et la conduite du camion dans les rues de la ville retenait son attention. Il voyait le geste des agents de ville qui lui indiquaient le passage aux carrefours, presque au même instant, il revoyait mentalement le mouvement de sa femme s'écartant de lui, et aussitôt après, il surveillait la marche d'un camion citerne qui allait le croiser. Toutes ces choses se succédaient en lui laissant une impression d'incohérence et d'irréalité.

A la sortie du faubourg, il alluma une cigarette et prit ses dispositions pour parcourir les quatre-vingt-dix kilomètres qui le séparaient de Perpignan. A côté de la pédale de débrayage, dans l'angle de la cabine, il bloqua la cale de bois triangulaire sur laquelle il laissait reposer son pied gauche. Il accrocha sa casquette à la patère fixée au-dessus de lui. Il débrancha l'amplificateur de sons qui bourdonnait à son oreille ; en compensation, il régla la position du rétroviseur pour surveiller la route derrière lui. Il faisait tout cela machinalement, c'étaient des habitudes de métier. Ensuite, il ne lui resta plus qu'à conduire le camion.

Il se trouvait plongé dans une sorte d'hébétude et ne pensait à rien. Or, précisément, il n'avait pas cessé de penser pendant des semaines au même sujet douloureux. Il finit pas se rendre compte de ce nouvel état insolite et reposant, et se dit vaguement que c'était agréable. Tout aussi vaguement, il vit la photographie de sa femme fixée au bas du pare-brise, il vit ensuite dans le vide le visage amical du pompiste Rodriguez, puis des choses diverses : le gosse de Pidutti, le comptoir du « Cœur d'Artichaut », la cage de verre où se tenait habituellement le pompiste, et enfin, il vit un homme qui criait et levait les bras sur le pont de Nissan, un gros camion Villème à benne métallique qui arrivait sur lui ; il eut un extraordinaire réflexe inattendu, pesa sur le volant, frôla des maisons, freina, débraya, se raidit sur la banquette, puis la masse qu'il conduisait s'arrêta juste assez tôt pour ne pas défoncer un mur. Toute cela fut comme un cauchemar.

Dans l'encadrement de la portière, le visage d'un homme d'une cinquantaine d'années apparut, il était blême et regardait Pêche curieusement. Pêche reconnut Mourgues, le chauffeur du Villème; à son tour, il le regarda sans parler.

— Tu ne me voyais pas ? dit Mourgues d'une voix blanche.

— Non, dit Pêche, je ne t'avais pas vu.

— Tu es malade ?

— Non, je ne suis pas malade.

— Tu n'avais pas envie de dormir ?

— Non !... Je ne sais pas.. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Est-ce que ton camion a du mal ?

— Rien ! Mais tu peux te vanter de m'avoir fait peur. J'ai bien cru qu'on était bon. Si tu n'avais pas redressé...

Pêche descendit de sa cabine. Il tremblait un peu, il vit le camion de Mourgues arrêté en bordure de la route, il regarda son propre camion dont le moteur continuait à tourner. Quelques personnes s'étaient rassemblées autour des deux chauffeurs. L'homme du pont expliquait l'événement en faisant des gestes :

— C'est pas croyable ! Il faut l'avoir vu comme je l'ai vu... J'ai dit : Ça y est ! ils y sont. Je me demande comment vous avez fait pour vous éviter. C'est un miracle, on peut dire que c'est un véritable miracle...

— Bon ! conclut Mourgues, ne faisons pas d'histoires. Commençons pas ramener ton camion sur la route, ensuite on ira boire un petit verre. Est-ce que tu pourras reculer avec ta remorque ?

— Je ne sais pas, je vais essayer.

— Pensez ! Deux mastodontes pareils ! Ça pouvait faire une catastrophe terrible, terrible ! Et c'est un miracle qu'il n'ait pas englandé le mur...

— Tirons-nous de par là, dit Mourgues, ils vont ameuter tout le patelin.

Pêche remonta dans sa cabine, manœuvra avec l'aide de Mourgues, et contrairement à ce qu'ils pensaient, ils n'eurent pas besoin de dételer la remorque. Les choses allèrent assez vite, le camion s'aligna convenablement sur sa droite, puis les deux hommes, d'un pas de promeneurs, se dirigèrent vers le café du Bombu.

— Mourgues ! dit Pêche tristement, j'aurais pu te tuer.

— Oui, dit Mourgues. Remarque que toi aussi, tu y serais certainement resté.

Ils s'accoudèrent au comptoir du Bombu, et Pêche commanda deux rhums. Mourgues réfléchissait tout en se regardant dans la glace fixée au mur.

— Là où j'ai eu le plus peur, dit-il, c'est juste avant que tu donnes le coup de volant. J'ai vu ta tête, on aurait dit que tu dormais sur ton camion. Je jurerais que tu dormais.

— Non, dit Pêche, je ne dormais pas, c'était plutôt... (il renonça à fournir une explication raisonnable), enfin, je ne sais pas ce que j'ai eu.

— Oui... enfin, nous sommes entiers, c'est le principal.

— Mon vieux, reprit Pêche, je ne sais pas comment te dire de m'excuser.

— Ne parlons pas de ça. Il y a trente ans que je conduis des camions, je connais la musique ; une fois ou l'autre, chacun fait ses blagues. On en est quitte pour boire un coup ensemble, ce n'est pas grave.

Ils fumèrent une cigarette, puis Mourgues consulta sa montre et jugea qu'il était temps de repartir.

— A quelle heure arrives-tu à Barcelone ?

— Entre la douane, la route, le temps de casser la croûte et tout, je n'y serai pas avant minuit.

— Et moi, je vais à la sablière, et puis je rentre. Tu n'as pas une ligne de tout repos.

— Non !

— Mais s'il t'arrive d'avoir sommeil, n'oublie pas qu'un petit roupillon d'une heure sur la banquette n'a jamais fait de mal à personne. Adieu ! fais bonne route.

— Merci ! Fais bonne route toi aussi, Mourgues !

Les camions démarrèrent à grand fracas. Pêche mania son levier de vitesse pendant quelques centaines de mètres, il reprit ensuite sa marche normale sur la route monotone, entre deux rangées de platanes qui la délimitaient avec précision.

Son hébétude avait tout à fait disparu. Pêche se sentait à présent parfaitement lucide, triste et maître de lui, il conduisait son camion soigneusement. Jusqu'à Narbonne, la conduite du camion le préoccupa suffisamment pour qu'il ne pensât à rien, l'incident du pont de Nissan faisait son effet. Pêche traversa la ville avec prudence, s'engagea sur la route d'Espagne, plate, droite, large, douce et mélancolique. Il n'y avait

aucun effort à faire pour diriger le camion sur une route semblable, et en pareil cas, l'imagination des chauffeurs de poids lourds fonctionnait et prenait aisément de l'ampleur.

Alors, dans la tête du pauvre Pêche, le cafard étira ses pattes, s'éveilla et reprit nonchalamment son trottinement obstiné et machinal. Pêche était plein de remords en pensant à Mourgues. « J'aurais pu tuer cet homme ! J'aurais pu le tuer !... et si je m'étais cassé la gueule en même temps, quel soulagement ! ». C'était la première fois qu'il pensait à la mort comme à une chose relativement enviable. Une enfance assez dure l'avait rendu patient, et comme il jouissait d'une bonne santé, il concevait mal le suicide. Il se mit à imaginer ce qui se passerait s'il se tuait avec son camion, et se dit amèrement que sa femme ne le regretterait pas le moins du monde. D'un autre côté, il se trouverait définitivement débarrassé de ses soucis. On racontait beaucoup de choses sur ce qui pouvait se passer après la mort, mais personne ne paraissait très bien renseigné sur ce point. Quant à lui, il souhaitait ne rien trouver qu'un repos intégral, dépourvu de rêves et de pensées pénibles. « Seulement, dit-il à haute voix, je ne peux pas le faire exprès. Honnêtement, je ne peux pas esquinter mon camion pour le plaisir de me tuer ! » Il aimait beaucoup ce camion obéissant et courageux ; ensemble , ils avaient déjà parcouru cent cinquante mille kilomètres, et le camion ne lui avait jamais causé d'ennuis très sérieux. Jamais il ne pourrait se résigner à l'abîmer volontairement, par respect pour sa mécanique, et d'ailleurs, il ne lui appartenait pas. « Voilà où j'en suis, se dit Pêche, j'en suis à imaginer des combines pour me détruire, moi et mon camion, ça devient lugubre. »

Il regarda l'image de sa femme qui souriait sur le pare-brise. Il l'avait photographiée lui-même, un dimanche d'été, au bord de la mer, deux années plus tôt. De cette époque heureuse et révolue, il ne restait plus que le pauvre témoignage de ce sourire qui s'adressait à lui. Pêche regardant la photographie de sa femme, dit à haute voix : « Elle me rendra fou ! », puis il passa devant un poste d'essence et pensa à Rodriguez, et à une idée déplaisante que ce dernier lui avait en quelque sorte suggérée. A vrai dire, c'était même une idée honteuse, répugnante, mais elle offrait la possibilité de tirer les choses au clair. « C'est dégoûtant si je suis obligé d'en venir là, dit Pêche, et tout de même il faut en sortir. C'est peut-être ça, c'est peut-être que je la laisse seule trop souvent... ou alors quoi ? ».

Il soupira tristement et s'aperçut qu'il atteignait la banlieue de Perpignan. « Le coup de Mourgues n'a servi à rien, je ne remarque même pas où j'en suis de ma route ! ». Au bord du trottoir, le convoyeur Manuel agitait frénétiquement les bras. Le camion s'arrêta doucement devant lui.

— Il n'y a rien à charger ?

— Rien ! *Tou as los papeles ?*

— Oui, j'ai *los papeles*, tu peux monter, Hombre !

Manuel monta dans la cabine, serra la main de Pêche, s'informa de sa santé, et le camion repartit.

— Le patron n'était pas là ?

— Il est reparti il y a vingt minutes pour Béziers, tu as dû le croiser en route.

— Ça se peut.

Ils traversèrent la ville sans parler davantage. Manuel était plutôt taciturne par nature. Cependant, lorsqu'ils eurent atteint la grande route, il se tourna vers Pêche et déclara :

— Chico ! nous faudra prendre *oun* voyageur à Gérone !

— Ah !

— C'est mon cousin Bienvenida... *viendra con nosotros jousqu'à Barcelona*, çà t'ennuie pas ?

— Bien sûr que non, répondit Pêche.

Et ils ne dirent plus rien jusqu'à Céret. Pêche regardait la route sans distinguer les détails du paysage qui la bordait des deux côtés. La route se bornait pour lui à une bande goudronnée comportant des courbes, des lignes droites, des montées et des descentes. Quelques mètres avant les virages, il lâchait l'accélérateur par un réflexe machinal, puis, une fois engagé dans la courbe, il accélérait à nouveau. Le même réflexe inconscient et précis faisait que Pêche exécutait un double débrayage et rétrogradait d'une vitesse dès que le son du moteur changeait d'octave dans une côte.

— Chico ! dit Manuel, nous ramènerons des cigares.

— Comme la dernière fois ?

— *Si !*

Manuel toussa pour s'éclaicir la voix, et chanta en solo un morceau à la mode dans Barcelone. C'était une chanson comique que Maria Vivo interprétait avec beaucoup plus de talent que Manuel : « J'étais aimé par un jeune homme très bien, très fin, d'excellente famille — qui avait pour moi la plus haute considération, les égards dus à une reine, et se traînait à mes genoux pour que je l'épousasse. Et je l'ai négligé pour cet ivrogne, pour cet avorton borgne, — qui m'a raflé toutes mes pesetas, qui n'est même pas venu m'attendre à ma sortie de prison, — qui a brisé mon cœur, mon pauvre cœur sensible, mon pauvre petit cœur si délicat... ».

Manuel chantait faux, il battait la mesure à contretemps avec ses pieds ; en guise de castagnettes, il faisait claquer ses doigts à certains passages qui précisément ne requéraient pas cet accompagnement guilleret ; mais dans la cabine du camion, ces erreurs d'orchestration étaient sans importance. Pêche en écoutant distraitement les paroles de la chanson pensa à sa femme, et s'identifia avec le jeune homme très bien sans savoir pourquoi, puis, il s'efforça d'oublier cette idée saugrenue. Le

camion roulait à présent sur une route de montagne, on atteignait le poste frontière.

Il ne resta pas très longtemps au poste français, mais à la douane espagnole, un gros Mack de vingt tonnes qui venait d'Anvers subissait une fouille quelque peu réglementaire. Pêche vit la scène de loin et arrêta le camion sous les arbres, dans la descente.

Il y avait de l'autre côté de la route, tournée en direction de la France, une très grande Hispano noire au repos. L'intérieur était vaste, et divisé en trois parties par des banquettes à dossier, deux grosses malles reposaient sur la galerie de la voiture. Pêche et Manuel connaissaient bien ce genre de voitures, ils les croisaient parfois sur les routes d'Espagne, elles transportaient des hommes assez pensifs, fumant de longs cigares, et qui allaient combattre des taureaux noirs dans toutes les arènes du sud de l'Europe. Les six passagers de la voiture s'étaient mis en ligne sur le bord du fossé, le sixième un peu à l'écart des autres ; ils tournaient le dos à la route et urinaient avec ensemble. Manuel attendit qu'ils en eussent terminé avec cette opération essentielle, et lorsque les cinq premiers hommes revinrent vers la voiture, il s'exclama amicalement : « Olé ! les braves. » Les toreros regardèrent les chauffeurs et sourirent aimablement. « Suerte » cria Manuel, et ils remercièrent. Le sixième mit de l'ordre dans son vêtement avant de se retourner. C'était un homme jeune et maigre, au visage préoccupé ; de ses yeux tristes, il observa vaguement le camion, puis regarda Pêche. Pêche salua poliment, sans sourire ; le visage du matador se roidit de dignité, il inclina légèrement la tête avant de monter dans l'Hispano où l'attendaient ses hommes. « Chacun a ses ennuis, se dit Pêche, lui c'est les toros, moi c'est autre chose. » Et il soupira.

— C'est Antonio Varal, fit remarquer Manuel.

— Ah, dit Pêche, je ne l'avais pas reconnu.

— Il a failli être tué l'an dernier à Bilbao, il a pris une terrible cornada dans le ventre.

Dans l'Hispano, parmi ses hommes, Varal ne se surveillait pas, et son visage avait la même expression obsédée que celle de Pêche au volant de son camion. Mais Pêche ignorait cette ressemblance, il lui trouvait seulement un air triste.

La grosse automobile partit enfin, Manuel prit « los papeles » et descendit à pied jusqu'à la douane pour avancer les choses. Pêche continua à penser à ses petites affaires tout en regardant ce qui se passait au poste frontière. Les douaniers s'activaient encore autour du Mack, mais le gros de l'opération était terminé et le chauffeur allait remonter dans sa cabine ; enfin, Manuel fit signe qu'on pouvait approcher.

Dans la nuit, entre Gérone et Barcelone, tandis que Manuel s'entretenait avec son cousin Bienvenida. Pêche pensa de nouveau à Rodriguez, à ses offres de service, et à l'idée déplaisante que cela lui avait suggéré.

Cette idée n'était point compliquée, elle consistait à utiliser le pompiste pour obtenir des renseignements assez précis sur la vie que menait sa femme en son absence. D'emblée, cela dégoûtait Pêche au plus haut point, il ne voyait pas très bien Rodriguez mêlé à cette affaire sentimentale. « Il est probable se dit-il pour s'encourager, que je ne lui en parlerai jamais. ». Il y réfléchit encore, et conclut que c'était impossible. Cette conviction étant acquise, Pêche se permit de pousser les choses plus loin avec beaucoup d'objectivité. En faisant appel aux bons offices de Rodriguez, ce dernier, après une enquête habilement menée pourrait lui dire : « Ta femme a un amant ».

Il se pouvait aussi que l'étrange comportement de Simone eût une raison moins graveleuse et plus complexe. Dans le premier cas, (que Pêche envisageait avec angoisse), il n'entrevoyait aucune solution possible, car cette éventualité l'écœurait. Dans le second cas, beaucoup moins circonscrit et surtout beaucoup moins grave à priori, on pouvait découvrir un grand nombre de raisons plus honorables permettant d'éclaicir ces mystères. Pêche songea qu'on trouvait entre un homme et une femme, environ la même différence qu'entre un moteur Diesel et un moteur à essence. Le mâle Diesel tournait lentement, mais régulièrement, avec puissance et efficacité, son fonctionnement rationnel connaissait seulement la panne d'alimentation ou la grosse panne inguérissable qui envoie le cœur du moteur à la ferraille. Il y avait chez la femme toutes les lubies imprévues du moteur à essence : des démarrages foudroyants suivis de cafouillages tout à fait lamentables, et, transposées sur un autre plan, toutes les pannes capricieuses de la bobine chaude, du condensateur atone, du gicleur bouché, des bougies froides, du doigt de Delco grippé, des vis platinés déréglées ; tout cela mystérieux en apparence, mais quant au fond, absolument simple. « Peut-être, commença Pêche, peut-être que ça vient de peu de choses, peut-être que... », mais il fut interrompu par Manuel.

— Chico ! Tu connais la calle Garcia de Paredes ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu connais la calle Garcia de Paredes.

— Non. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que c'est là qu'il est la maison de mon cousin Bienvenida... mais ça ne fait rien, il vaut mieux amener le camion jusqu'à l'entrepôt de Montjuich.

— Hasta Montjuich ! confirma Bienvenida avec un large sourire.

Et il expliqua une histoire de café Flamenco à laquelle Pêche ne comprit pas grand'chose, sinon qu'il s'y trouvait « una niña muy bonita », une très jolie fille avec des seins aussi fermes que les poings du cousin Bienvenida, mais plus gros.

GEORGES BAYLE

(*A suivre.*)

DIX ANS APRÈS

par Adrien Dansette

Le dixième anniversaire de la libération de Paris, bien que célébré avec une certaine pompe, n'a pas soulevé un grand enthousiasme populaire, et les efforts de tel parti politique pour monopoliser l'une des cérémonies commémoratives — celle de la gare Montparnasse — sont passés à peu près inaperçus. L'opinion est aujourd'hui absorbée par d'autres soucis et peut-être est-il devenu possible de rappeler les faits sans irriter des passions contraires.

Des passions contraires... Il existe, en effet, deux versions partisanes de la libération de Paris qui n'ont entre elles rien de commun que leur caractère légendaire. La première est née avec l'événement. A l'appel de la Résistance et à la suite des légions de F.F.I., le peuple de Paris en armes se serait soulevé et aurait écrasé cette invincible Wehrmacht qui luttait depuis quatre ans contre la coalition des plus puissants pays du monde ; lorsque les colonnes de la 2e D. B. franchirent les portes de la capitale, elles n'auraient plus eu qu'à cueillir les fruits d'une victoire déjà acquise. Voilà l'image d'Épinal. Avec des variantes relatives au rôle de la division Leclerc, elle fut aussitôt consacrée par le nouveau personnel gouvernemental. « Paris libéré lui-même » proclamait le général de Gaulle (qui d'ailleurs sans illusion, pourvoyait son entourage de commentaires sarcastiques).

Cette légende devint pour longtemps un thème d'éloquence. Elle fleurit toujours dans les colonnes de *l'Humanité* qui en fait une exploitation

consciencieuse — si l'on peut dire — aux fins que l'on sait, et il arrive qu'on en recueille encore dans les discours officiels comme un écho assourdi.

Pourquoi s'en étonnerait-on alors qu'elle est en quelque sorte authentifiée par d'héroïques inscriptions gravées dans la pierre de nos monuments. J'ai déjà fait allusion à la gare Montparnasse ; je songe à cette plaque qui y perpétue le souvenir de la reddition du général von Choltitz.

On sait comment les faits se sont déroulés. Le 25 août 1944, vers quinze heures et demi, le gouverneur allemand fait prisonnier à l'Hôtel Meurice, fut amené par le colonel Billotte à la Préfecture de police et là, dans la salle de billard du préfet, il signa avec le général Leclerc l'acte de capitulation de la garnison allemande. Le fait ne fut pas précisément clandestin, il y avait dix témoins dans la salle de billard, sans compter les centaines de personnes qui virent Choltitz entrer puis sortir du bâtiment. De là, le vaincu fut transféré au P.C. du général Leclerc, gare Montparnasse, où il signa les ordres de reddition aux divers points d'appui qui tenaient encore. C'était une simple mesure d'exécution. Cependant, les F.F.I. ayant été à la peine, il n'eût pas été illégitime qu'ils fussent également à l'honneur, et leur chef, le colonel Rol, s'indigna de n'avoir point participé à l'acte de capitulation. Cédant aux considérations politiques que lui fit valoir le général Chaban-Delmas, le général Leclerc accepta de faire figurer après coup le colonel Rol sur le document (ce dont le général von Choltitz ne fut même pas informé). On ne comprend pas pourquoi l'événement a été commémoré à la gare Montparnasse. A-t-on voulu faire oublier que la reddition avait réellement eu lieu ailleurs ? A-t-on trouvé que la Préfecture de police rappelait désagréablement, par sa destination, le maintien de l'ordre ? Je ne sais. Toujours est-il que nous nous trouvons en présence d'un faux historique.

Tout excès appelle un excès inverse. Alors que la légende de « Paris libéré lui-même » triomphait sans réserve, en naissait secrètement une autre. Parmi les Français aussi, il y eut des vaincus en 1944. Des vaincus d'espèces fort différentes : valets de l'ennemi, idéologues fourvoyés, patriotes qui, avec une entière bonne foi, crurent bien servir leur pays dans une fidélité sans appel au régime de l'État français. Ils subirent, lors de la libération et après elle, la brutalité de représailles aveugles et les rigueurs d'une justice qui ne fut pas exemplaire dans tous les sens de ce mot. C'est de leur amertume que naquit cette autre légende, aussi éloignée de la vérité que la première. A l'en croire, la prétendue insurrection parisienne ne fut qu'une immense farce, une scandaleuse escroquerie ; il n'y eut pas de combat du peuple parisien mené pour sa libération, seulement une entreprise d'épuration politique et de révolution sociale menée par des profiteurs soucieux de pêcher des prébendes en eau trouble et par des communistes pressés de bolcheviser la France.

Ce thème, d'abord développé dans des brochures ou des périodiques semi-clandestins, acquit droit de cité avec le retour à la vie normale. Un ancien président du conseil municipal, revenu depuis à des appréciations moins fallacieuses, en fit l'objet d'un livre retentissant, et on l'exhume de temps à autre dans des organes où se dépense beaucoup d'énergie et parfois de talent pour garder leur actualité à des querelles qui n'appartiennent plus qu'au passé.

Nous savons déjà, ne serait-ce que par les récits contradictoires des grandes journées de la Révolution et du XIXe siècle, que les mouvements populaires charrient le meilleur et le pire. Ils offrent des armes à toutes les fureurs partisanes et il faut beaucoup de sens critique pour en fixer le déroulement et en discerner la signification. La libération de Paris ne fait pas exception à la règle.

Les résistants de 1944 poursuivaient trois buts différents. Tous étaient d'accord pour déclencher une insurrection contre les Allemands. La plupart se proposaient d'accomplir une révolution politique dirigée contre les hommes de Vichy (il se trouvait pourtant dans les formations militaires de la Résistance, des Français attachés au régime de l'État français et respectueux de la personnalité du maréchal Pétain). Beaucoup d'entre eux concevaient aussi cette révolution politique comme une action préventive contre un retour de la Troisième République. Enfin, une minorité de résistants, dont les communistes constituaient la fraction la plus nombreuse, projetaient d'accomplir une révolution économique et sociale.

Le gouvernement provisoire d'Alger estimait que la « libération nationale » était « inséparable de l'insurrection nationale », ce sont les propres expressions du général de Gaulle. Elles signifiaient d'abord que les Français ne devaient pas recevoir leur libération comme un cadeau de l'aide étrangère ; ensuite qu'une action purement militaire serait insuffisante si elle ne se conjuguait pas avec une action politique destinée à balayer les autorités de Vichy et à empêcher l'administration de la France par les services alliés en installant des hommes du gouvernement provisoire ou des comités locaux de libération. La France libre donnait donc à l'insurrection un but militaire et un but politique.

En fait, l'insurrection eut aussi un caractère social parce que les communistes qui animaient la minorité extrémiste de la Résistance en formaient le groupe le plus homogène et le plus discipliné, et que c'est la loi des entreprises révolutionnaires lorsqu'elles passent à l'action de se laisser entraîner par leur aile marchante.

Le premier succès des extrémistes fut de déclencher prématurément l'insurrection. Les forces françaises de l'intérieur ne devaient intervenir que sur l'ordre de leur chef suprême, le général Kœnig qui les commandait d'Angleterre. Et le général Kœnig devait donner cet ordre assez tard pour que les F.F.I. ne soient pas écrasées par les Allemands, assez tôt pour qu'elles jouent un rôle utile avant l'arrivée des Alliés. Mais l'auto-

rité du général Kœnig n'était que nominale et le Conseil national de la Résistance lança avec le Comité parisien de Libération l'appel à l'insurrection le 19 août, alors que les Américains ne se proposaient pas d'occuper la capitale avant une quinzaine de jours. Le C.N.R. et le C.P.L. y furent entraînés par le climat créé au cours des journées précédentes par les communistes. On ne dirige pas des combattants clandestins comme un régiment. En vérité, l'insurrection se déclenchait toute seule ; il n'était plus possible de l'arrêter.

La naissance de l'insurrection dès le 19 août était-elle une folie ? A Varsovie, la Wehrmacht écrasa la Résistance. Le danger était moindre à Paris, en face de forces allemandes peu importantes. Il existait pourtant : les ordres de destruction reçus par le général von Choltitz en témoignent. Aussi étonnant que cela puisse paraître au premier abord, Staline a été jusqu'à condamner le principe même de l'insurrection lorsqu'il a écrit : « Dans sa marche vers l'ouest, l'armée rouge en se rapprochant des villes, n'appelait jamais les habitants à l'insurrection. C'est un trop grand risque aussi bien pour la population que pour les villes elles-mêmes. » Sans doute Staline n'était-il pas mû uniquement par des vues humanitaires ; il était hostile aux insurrections parce qu'elles risquaient, si elles étaient dirigées par des adversaires des communistes, d'entraver l'action ultérieure des fonctionnaires soviétiques. Mais la situation était inverse en France puisqu'il s'agissait pour les communistes sinon d'installer la révolution, du moins de prendre certains leviers de commande avant l'arrivée des armées alliées et du général de Gaulle, afin d'avoir de fortes positions dans le futur gouvernement.

Quels qu'en aient été les motifs, le déclenchement prématuré de l'insurrection comportait des risques redoutables. Et pourtant, puisqu'ils ne se sont pas réalisés, il est difficile d'en faire grief à ceux qui en prirent la responsabilité. Le destin fut avec eux, et avec Paris, sous la figure d'un général allemand ; aussi désagréable qu'il puisse être à notre sensibilité, le fait est là.

L'efficacité de l'insurrection ainsi déclenchée fut, du point de vue militaire, très faible. Les F.F.I. disposaient à Paris de 20 000 hommes possédant moins de 2 000 fusils, armement qui quadrupla au cours de l'insurrection grâce aux prises effectuées sur l'ennemi. Face à elles, Choltitz avait sous ses ordres des troupes disparates d'importance un peu moindre, comportant de nombreux services sans grande valeur combative, dont une partie était disposée au sud de la capitale en vue de s'opposer à l'avance des armées alliées. A Paris, ses troupes étaient concentrées dans un certain nombre de points d'appui que les insurgés étaient incapables d'attaquer et, sans chercher à réprimer l'insurrection, il se contenta de faire circuler des patrouilles de chars dans divers quartiers de la ville.

Du samedi 19 août au jeudi 24, les F.F.I., parfois avec beaucoup de

courage, voire d'héroïsme, attaquèrent ces patrouilles, brûlèrent quelques chars, anéantirent des convois en retraite, débarrassèrent Paris des détachements isolés qui y étaient dispersés. Ainsi les opérations de nettoyage furent-elles épargnées le vendredi 25 à la 2e D.B. qui peut s'en prendre immédiatement aux points d'appui.

On sait comment fut décidée cette intervention de la division Leclerc. Le plan américain consistait à déborder la capitale sans l'attaquer afin de n'avoir pas à livrer de combats de rue ni à assurer un ravitaillement qui eût enlevé de nombreux camions à leur destination militaire. Il fallut, à partir de l'insurrection, de multiples démarches des Français bientôt appuyés par les Anglais, pour décider le général Eisenhower à lancer la 2e D.B. lorsqu'il se rendit compte qu'elle remporterait un succès facile. Le raid de Leclerc, qui avait gagné en Normandie, qui allait conquérir dans les Vosges et en Alsace, des titres autrement glorieux à notre reconnaissance, ne fut dans la marche des armées alliées à travers la France qu'un incident sans importance stratégique.

Bref, la libération de Paris commencée par les F.F.I. qui n'avaient pas les moyens de la mener à terme, fut poursuivie et achevée par la 2e D.B., mais le mérite véritable en revient presque entièrement aux armées anglo-américaines sans lesquelles il n'eût pas été question de l'entreprendre. Ce n'est pas sans quelque ridicule qu'on a trop souvent jeté le voile sur cette évidence.

Si l'intérêt militaire de l'insurrection fut médiocre, elle n'en eut pas moins des conséquences matérielles considérables. Paris était à la veille de la famine ; les provisions personnelles s'épuisaient, les réserves de farine ne pouvaient plus fournir que vingt-quatre à quarante-huit heures de pain. En précipitant au moins de quelques jours, probablement de plus d'une semaine, la délivrance de la capitale, l'insurrection lui épargna beaucoup de souffrances et de nombreuses vies humaines. Et aussi peut-être d'inappréciables destructions, car Choltitz aurait-il pu continuer à se soustraire à l'exécution d'ordres réitérés ? N'aurait-il pas été remplacé par un général plus docile ?

Mais, dira-t-on, l'insurrection a elle-même provoqué bien des souffrances et coûté de nombreuses vies humaines (leur importance numérique est très difficile à apprécier ; avançons avec prudence le chiffre de trois mille, moins d'un tiers appartenant aux F.F.I.). Pour apprécier l'utilité de ces souffrances et de ces morts, il convient surtout de se référer aux trois buts que s'étaient assignés les diverses catégories de résistants : une insurrection nationale, une révolution politique, une révolution sociale.

On a vu les résultats divers de l'insurrection nationale. Nous n'avons pas rappelé le plus important qui fut d'ordre moral. La libération de Paris eut un retentissement inouï : elle apparut comme le signe visible de la résurrection française. Il était nécessaire et il fut profitable au

pays qu'elle ne fût pas seulement le résultat de la victoire alliée mais aussi l'œuvre du peuple de Paris dont les F.F.I. exprimèrent les sentiments quasi-unanimes en passant de la lutte clandestine au combat de rues. Il est entendu que les armes manquaient, que les combattants véritables furent peu nombreux, que les barricades s'édifiaient pour la plupart là où les Allemands n'avaient jamais passé, là où ils ne passeraient jamais. Qu'importe ! la sincérité, la générosité, la joie d'un Paris déjà en fête de la liberté bientôt retrouvée, offraient un spectacle émouvant et magnifique, et il faut plaindre ceux qui n'ont pas vibré à son spectacle et compris sa haute portée spirituelle.

La révolution politique ne se heurta à aucun obstacle. Quoi qu'on puisse penser de l'idéologie du régime de l'État français, il était fatal que l'attitude attentiste de son gouvernement l'entraînât dans la défaite allemande et il faudrait ignorer les circonstances de l'époque et les traditions parisiennes pour imaginer une insurrection nationale contre les Allemands qui aurait été exempte de visées politiques contre Vichy.

Les mêmes remarques s'appliquent, au moins dans une certaine mesure, à la révolution sociale dont rêvaient une minorité de résistants. Il n'est pas contestable que l'insurrection fut aussi une tentative extrémiste pour se saisir de gages en vue d'un bouleversement intégral. Ce serait oublier notre histoire que de s'en montrer surpris. Qu'elle ait pris avec le communisme une forme étrangère, la tradition révolutionnaire n'en est pas moins une des constantes de notre passé. Les réactions populaires d'août 1944 exprimèrent les deux aspects classiques du sentiment national : le patriotisme charnel, défenseur de la terre et des morts, dressé contre la servitude ennemie ; le patriotisme idéologique nourri d'une conception humanitaire de la France, fertile en aspirations généreuses contre toutes les oppressions. Quelles que fussent les arrière-pensées de certains de leurs chefs, on peut dire que les insurgés de la libération pouvaient tous se réclamer de l'un ou de l'autre. Les agents du duc d'Orléans et l'or anglais qui peut-être travaillait derrière eux, n'enlèvent pas au 14 juillet 1789 le caractère symbolique que nous lui avons justement gardé et que nous ne pourrions pas lui enlever sans le dénaturer. Il en est de même des journées d'août 1944. Journées de libération nationale, elles s'inscrivent aussi dans la lignée jalonnée par les millésimes de 1830, 1848, 1871.

N'en soyons pas dupes, n'en ignorons pas les apports mêlés, les dessous parfois douteux, les épisodes discutables et l'exploitation scandaleuse qu'on en fit par la suite. Mais ne témoignons pas de l'esprit partisan que nous reprochons aux propagateurs des légendes. Telles qu'elles furent, ces journées appartiennent à notre patrimoine national. En les rejetant, c'est un peu de la France que nous renierions.

ADRIEN DANSETTE

LA HAUTE RIVIÈRE

par André Dhotel

Ils ne s'étaient pas perdus de vue puisqu'ils vivaient encore tous les trois à Fercourt et que Fercourt est une petite ville sans quartiers compliqués, simplement prolongée par deux faubourgs (l'un se perd dans la plaine, l'autre suit approximativement le cours de la rivière). Mais il y avait eu entre eux une véritable rupture, si l'on songe que dans leur première enfance ils jouaient ensemble, se roulaient et se battaient sur le trottoir de la place Frédégonde, entre le Familistère et le chapelier. Parfois aussi ils se retrouvaient dans les arrière-cours, Émilie Sandet, Gaétan Jaude, Jérôme Balgat. Ils cueillaient aux buissons poussiéreux des baies nullement alimentaires avec lesquelles ils se procuraient d'atroces et enivrants maux de cœur. Ils regardaient comme en rêve les prunes qui se perdaient au fond du ciel, sur des arbres extraordinairement élevés et inaccessibles. On allait aussi pêcher en fraude au bord des graviers et du haut du pont. Une seule ligne pour les trois. Maintenant chacun avait une position sociale personnelle. Il fallait jouer son rôle et vraiment c'était sans effort qu'ils tenaient leurs distances, ne trouvant guère de mots pour se parler quand ils se rencontraient, comme on finit par rencontrer tous les habitants de Fercourt en deux semaines ou en un mois, selon la chance.

Émilie, après le divorce de ses parents qui avaient quitté le pays, habitait chez sa tante, une demoiselle affublée du surnom bizarre de Maman Minor, et dont le monde supputait la fortune cachée sous des apparences sordides, comme il advient très souvent. La demoiselle avait acheté à sa nièce une vieille torpédo magnifique avec laquelle Émilie faisait en grande parade le tour du patelin le matin et le soir, en atten-

dant de trouver un mari. Gaétan Jaude, après ses études, était revenu à Fercourt pour fonder un petit laboratoire de produits pharmaceutiques. C'était le seul laboratoire de la région, et Jaude passait pour un guérisseur, quoiqu'il se refusât à toutes consultations. Quant à Jérôme Balgat il ne lui était jamais arrivé de sortir de la petite ville où il exerçait les fonctions de clerc chez maître Lassus, avoué plaidant. Il représentait la pure honnêteté provinciale, sûre de l'avenir comme du passé. Il était écrit qu'il succéderait à maître Lassus dont il rachèterait l'étude. Il se bâtirait une maison de douze pièces sur la butte dominant la rivière, dans un bois que ses parents possédaient entre la rivière et le faubourg. Jaude et mademoiselle Sandet passaient pour avoir des positions plus excentriques, sujettes à des changements soudains et brillants, sous réserve que Jaude était une sorte de savant, et la fille une sauvageonne peut-être perfide et intéressée.

Émilie séduisait la jeunesse par l'élégance de ses robes. Ses yeux étaient verts, ses lèvres à peine fardées. Il lui prenait souvent la fantaisie de faire dans sa voiture démodée une longue course au Luxembourg ou en Lorraine. Cette voiture semblait à ce moment-là le symbole d'une destinée ambiguë. Certaines prétendaient qu'Émilie finirait par épouser Jérôme, d'autres qu'elle souhaitait attirer l'attention du chef de laboratoire Gaétan Jaude. Mais en vérité ni l'un ni l'autre de ces jeunes hommes ne se mettait en frais pour Émilie.

Il était absolument certain en tout cas que Jérôme se plaisait à demeurer dans sa chère solitude de clerc d'avoué. Jérôme croyait que la régularité même de sa vie devait lui attirer les meilleures récompenses parmi lesquelles il n'était pas impossible que lui échût le corps merveilleux d'Émilie Sandet. Il oubliait parfaitement de faire le moindre projet. A vingt-cinq ans, il est agréable de vivre sans réfléchir pendant des semaines et des mois. Gaétan avait aussi vingt-cinq ans à cette époque. Émilie un peu plus jeune. La seule réflexion étonnante que Jérôme se fit un jour c'était qu'il désirait, lui qui n'avait jamais bougé, faire un voyage jusqu'à la Haute Rivière.

On désigne ainsi à Fercourt un lieu mal déterminé, situé très loin en amont, et où l'on parvient par un vaste détour à travers les collines de l'Est. Jérôme pour sa part songeait qu'il aimerait suivre la rivière jusqu'à ce site dont personne à vrai dire ne pouvait lui donner la description. Presque tous les soirs après son travail, il prenait le sentier qui longe la rivière. Il s'étonnait chaque fois du changement brusque des paysages que traversait le sentier. D'abord sur le talus les hauts roseaux mêlés aux bardanes, puis la prairie basse. Au-delà s'élevait une falaise abrupte où la rivière coulait dans une gorge, après quoi s'étendaient des oseraies et des bois. Jamais il n'allait assez loin pour perdre de vue la cheminée de la sucrerie. Il lui semblait que rien ne changerait à aucun moment dans sa vie. Il espérait un événement imperceptible qui lui donnerait une joie immense sans rien changer. Mais aucun fait

ne devait le surprendre au cours de ses promenades. L'événement se produisit dans la rue entre l'étude de maître Lassus et le pont.

Comme Jérôme l'apprit une heure plus tard, Émilie se rendait chez maître Lassus. Bien entendu elle ne pouvait faire autrement que d'utiliser sa voiture pour franchir les huit cents mètres qui séparent de l'étude la maison de sa tante. Jérôme venait de quitter l'étude. Il lui fallait rendre visite à un client perclus de rhumatismes. Il vit venir la torpédo à grande vitesse par-dessus le dos d'âne du pont et s'arrêter brusquement. Il se dirigea vers la voiture. Émilie s'arrêtait pour lui. Grande affaire ! Émilie sautait de son siège et disait :

— J'ai un pneu à plat. Jérôme, tu vas m'aider.

Jérôme chercha le cric et le disposa, tandis qu'Émilie considérait la rue déserte. Comme le cric s'assurait mal sur les pavés, elle daigna néanmoins le maintenir tandis que Jérôme fouillait sous la banquette pour trouver la manivelle qui desserre les écrous.

— Tu aurais dû desserrer les écrous avant de monter le cric, dit Émilie.

— Ça ira quand même, prétendit Jérôme.

Cela n'alla pas du tout. Le cric bascula et se coinça. Émilie resta accroupie derrière la voiture pour considérer les effets de l'incident. Jérôme revint à la boîte à outils, où il se décida à prendre un démonte-pneus, qui servirait de levier. Il regarda autour de lui, songeant peut-être à demander l'aide d'un passant. La rue demeurait tout à fait vide. Seul Jonathan, le vieux mendiant, était adossé à la balustrade du pont. Mais personne ne songe à se compromettre avec Jonathan. Émilie poursuivait sa méditation en contemplant le cric tordu. « Il faut agir », pensait Jérôme. Il trafiqua pendant dix minutes avec son démonte-pneus, tapa sur le cric. Enfin le dommage fut réparé, la roue changée.

— Salut, dit simplement Émilie.

— Je regrette, dit Jérôme.

La torpédo fonça pour franchir les deux cents pas qui la séparaient de la maison Lassus. Jérôme passa le pont. Il eut l'idée de faire un saut jusqu'à sa chambre dans la maison de ses parents. Il s'assit devant sa table. Que venait-il faire en ce lieu, à une heure inaccoutumée ? Il ouvrit le sous-main, et parmi des papiers divers retrouva une ancienne photo d'Émilie, en petite fille de quatorze ans, belle comme le jour. Il déchira la photo et la jeta dans la corbeille. Puis il redescendit l'escalier en hâte. Mais, au lieu de se rendre chez M. Véraste, le client aux rhumatismes, il prit une ruelle qui menait aux arrière-cours et courut presque jusqu'à ce talus de la rivière encombré de bardanes et de roseaux.

— Je n'aurais pas dû, murmura-t-il.

Jérôme ne savait pas s'il parlait de son erreur dans le changement de roues, ou bien du fait qu'il avait déchiré cette photo.

— Émilie m'a énervé, conclut-il.

De ce lieu on voyait le pont désert où Jonathan demeurait adossé à la balustrade. Jérôme haussa les épaules. Il se rendit chez son client non sans faire un détour par le faubourg de l'est qui suit la rivière.

— Je n'aurai pas perdu beaucoup de temps, se dit-il en tirant la sonnette de M. Véraste. Expédions l'affaire.

Il revint à l'étude, parfaitement dispos, et prêt à voir la vie sous son jour habituel. Émilie n'avait aucune importance du moment qu'elle ne reconnaissait pas les capacités et la rectitude d'un clerc d'avoué. Maître Lassus fit appeler aussitôt Jérôme dans son bureau.

— Tout s'est passé normalement. M. Véraste a suivi nos conseils et il ne voit pas d'objection.

— Je sais, dit maître Lassus. Je viens de lui téléphoner. Vous êtes arrivé chez lui un peu en retard.

Jérôme ne savait que répondre.

— Avez-vous l'habitude de faire des farces ? reprit maître Lassus.

— Je ne saisis pas, dit Jérôme.

— Vous n'êtes pas allé directement chez M. Véraste ?

— J'ai aidé mademoiselle Sandet à changer la roue de sa voiture.

— Ensuite ?

— J'ai fait un saut à la maison. Je ne vois pas...

— Eh bien ! il arrive simplement que mademoiselle Sandet a été victime d'un vol.

Émilie avait réussi à persuader sa tante de lui remettre un important lot d'actions au porteur, afin de les vendre et de placer le capital dans une entreprise qui rapporterait de meilleurs bénéfices et que maître Lassus lui conseillait. Émilie avait glissé le long portefeuille qui contenait les valeurs dans la poche de cuir d'une portière. Elle ne pensait pas courir le moindre risque en venant chez maître Lassus. Seul, M. Jérôme Balgat, disait-elle, avait eu l'occasion de prendre le portefeuille. On pouvait penser qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Elle avait prié maître Lassus d'y mettre fin.

— Ce n'est pas sérieux, en effet, dit Jérôme. Comment aurais-je songé ? Je ne connaissais même pas l'existence de ce portefeuille.

— Vous avez passé beaucoup de temps à chercher un outil sous la banquette tandis que mademoiselle Sandet examinait le cric que vous aviez coincé.

— Jamais, commença Jérôme...

— Je vous ai expliqué les circonstances qui vous accusent, dit maître Lassus. En outre, vous n'êtes pas allé directement chez M. Véraste, comme pour mieux confirmer les soupçons.

Jérôme ne parvenait pas à comprendre qu'on mît en doute sa probité à laquelle maître Lassus avait toujours été le premier à rendre hommage !

— Mademoiselle Sandet a peut-être laissé le portefeuille chez sa tante.

— Non pas. Sa tante et la femme de ménage ont vu mademoiselle

Sandet glisser le portefeuille dans la poche de l'auto. Mademoiselle Sandet les a amenées ici même dans sa voiture, tout à l'heure.

— J'aurais préféré qu'elles restent jusqu'à mon retour.

— Qu'auriez-vous fait de plus ? disait maître Lassus. Il s'agit de réparer un tort, non pas de discuter. Vous savez bien, au reste, que vous ne pouvez négocier ces titres et que le chantage est dangereux.

Jérôme songea à Jonathan. Ce vieux roublard avait bien pu s'avancer jusqu'à la voiture tandis qu'on s'escrimait pour relever le cric. Jérôme n'avait aucun désir de rejeter les soupçons sur Jonathan, et il ne mentionna pas sa présence sur le pont puisque d'ailleurs elle avait échappé à Émilie.

— Je n'ai pas à me défendre, conclut Jérôme. Les suppositions de mademoiselle Sandet feraient hausser les épaules à tous les gens de Fercourt. Je ne croyais pas qu'une bonne camarade...

— Vous ne croyiez pas ? dit maître Lassus. Si vous aviez été aussi longtemps que moi dans les affaires, vous prendriez cet incident au sérieux, comme je m'efforce de vous y engager.

Tout fut dit ce jour-là. Il n'y eut pas de démarche officielle, aucune enquête. Mais des rumeurs circulèrent. Jérôme fit de vaines tentatives pour avoir un entretien avec Émilie. Deux fois il sonna à la porte de maman Minor. On ne lui ouvrit pas. Mais mademoiselle Sandet alla trouver le père de Jérôme, qui fut consterné. Jérôme apprit que son arrière-grand-père avait été au bagne, et que la famille Balgat, en raison même de la rigidité assez récente de ses mœurs, se trouvait en butte à bien des médisances, dès que la plus mince occasion s'en présentait.

— Il ne me resterait qu'à payer, dit le père Balgat. Mais la somme est considérable. Pour un retraité des postes, c'est à peu près impossible.

— Je suis innocent, disait Jérôme.

— Maître Lassus n'en croit rien. Si tu as fait une sottise, il faut la réparer.

— Mais qu'y puis-je, n'ayant rien fait ?

— Le malheur est venu dans la maison, conclut le père Balgat.

— C'est trop bête, répétait Jérôme.

Il semblait maintenant bien tard pour mettre en cause Jonathan. Jérôme réussit à parler avec Jonathan, un soir, dans le faubourg. Mais il n'y avait rien à tirer de cet individu. Les menaces de Jérôme n'eurent aucun effet. Si l'homme avait volé le portefeuille, il l'avait certainement bien caché et il refusait en tout cas de comprendre l'impossibilité qu'il y aurait pour lui à se défaire des actions. Une malignité obstinée qui laissa Jérôme en proie à bien des doutes.

— Je te les rachèterai, disait Jérôme.

— Je ne m'appelle pas Jonathan, radotait le vieil homme à barbiche, mais Raymond Brix. J'ai un frère qui est riche et qui habite en amont. Roger Brix est un homme d'honneur.

Ce mendiant bricoleur prétendait mieux que personne à la considération des gens, et en vérité jamais on n'avait eu la moindre faute à lui reprocher.

Au bout de deux semaines, maître Lassus fit comprendre à son clerc qu'il préférerait se passer de ses services :

— On vous juge mal. Je n'y puis rien. Je vous avais prévenu que c'étai sérieux, mais je n'imaginais pas que les gens d'ici se monteraient à un tel point contre vous. Deux clients importants qui n'entendent rien aux affaires sans doute, me répètent que votre présence jette le discrédit sur mon étude. Ces gens sont prêts à faire un scandale justifié ou non. En vérité, vous jouez un drôle de jeu avec Émilie Sandet.

Jérôme rencontra Jaude, un jour, sur la place.

— Mon vieux, il ne te reste d'autre ressource que de filer, lui dit Jaude. Je peux te trouver un emploi de comptable dans une pharmacie. Émilie est une terrible fille.

Que voulait-il laisser entendre ? En tout cas, il arriva qu'Émilie et Jaude se montrèrent soudain très bien ensemble. Jaude promenait Émilie dans sa voiture neuve. Ils allaient au cinéma, dans les cafés. Ils se marieront bientôt, dirent les gens.

On se trompait. Émilie tint la dragée haute à Gaétan qui était de plus en plus épris et ne réussissait même pas à emmener la jeune fille dans une promenade sur les sentiers des environs, ni à lui persuader de faire quelque randonnée en voiture. Émilie exigeait que leurs entrevues restent publiques. Un mois plus tard on assista à la soudaine déchéance de Jaude. Il s'était mis à boire. Il se rendait à Verdun où il jouait au poker. Il avait peut-être aussi donné des bijoux d'un grand prix à Émilie, car on la vit un soir parée d'un collier de perles au bal du Commerce. Étaient-ce des fausses perles ?

De tels sauvages événements surviennent soudain à Fercourt tous les dix ans, et l'on voit d'un jour à l'autre des familles ruinées, des hommes voués au mépris. On rappela l'aventure d'un jeune homme qui avait de grands dons pour la littérature et qui était maintenant charretier dans une ferme. Et bien d'autres histoires. La réputation de Jérôme n'en fut pas affermie. Émilie, Gaétan et Jérôme furent considérés tous les trois comme des personnages vaguement complices. On avait affaire (disait-on à cette époque relativement récente) à une jeunesse qui ne se souciait ni du bien ni du mal, et mettait son orgueil à brusquer la vie ou à monter des plaisanteries dangereuses malgré des airs d'innocence — comme pour chercher une issue dans quelque lumière inédite.

Maître Lassus, après avoir longtemps hésité, congédia Jérôme qui demeura quelques jours enfermé dans sa maison, espérant que l'opinion s'apaiserait. Pour que tout s'arrange, il aurait fallu retrouver le portefeuille. La conduite d'Émilie et de Gaétan ne surprenait pas Jérôme. Il

se disait qu'on était voué au mal pour un temps indéterminé. Il ne trouva pas d'autre emploi à Fercourt. Il forma des projets extrêmes. Il lui fallait, par exemple, découvrir dans une grande ville lointaine un homme d'affaires véreux et se plier à ses ordres. Ou bien s'engager comme manœuvre pour des travaux campagnards, au fond de quelque solitude. Cette dernière solution lui semblait préférable. L'isolement de la famille Balgat restait absolu.

Jérôme rencontra enfin Émilie, un soir, devant l'hôtel de ville. Ils se trouvèrent face à face sans s'être concertés. Elle lui dit soudain : « Jérôme, je suis forcée de croire que c'est toi qui a pris le portefeuille. Mais je voudrais tant avoir confiance en toi. Rends-nous ces titres et je t'épouserai. »

Une ruse ? Une astuce de gamine elle-même gênée par les circonstances ? N'aurait-elle pu épouser Jaude qui avait eu une situation remarquable ? N'avait-elle pas lieu d'être satisfaite des bontés de sa tante ? L'incident du portefeuille déclenchait sans doute ces forces mauvaises. Si seulement cet aïeul de Jérôme était resté tranquille au lieu d'aller au bagne. Mais on aurait bien en vain rabâché mille suppositions, et d'abord la plus belle : si par exemple Émilie l'avait aimé lui, Jérôme, d'un pur amour.

— Tu me dégoûtes, dit-il à Émilie. Je ne resterai pas longtemps à Fercourt.

D'un moment à l'autre on s'attendait à ce que la tante porte plainte, après avoir cherché quelque solution amiable. Elle relançait le père Balgat qui, en désespoir de cause, lui avait versé une petite somme.

Jérôme décida de faire sa valise et de prendre le train pour la ville voisine où l'on construisait des maisons et où régnait une activité nouvelle autour d'une grosse affaire d'engrais. Avant de quitter le pays, il fit une promenade le long de la rivière. Comme il parvenait dans les osiers, il aperçut un homme qui le précédait, et il reconnut Jonathan. Le personnage qui marchait d'abord sans hâte comme pour aller au bout du monde, disparut soudain dans le creux d'une fondrière. Jérôme, tout à fait surpris et choqué par cette façon de disparaître, se glissa entre les orties pour observer Jonathan. Il le vit fouiller parmi les petits monceaux de décombres, ressorts de sommier, vieux seaux, que les habitants de quelque village venaient déposer en ce lieu. Jonathan mettait de côté avec soin toute une collection de débris. Enfin, il extirpa une boîte de fer qu'il ouvrit. Dans la boîte se trouvait un long portefeuille en cuir qui ne pouvait être que le portefeuille d'Émilie. Jérôme se précipita sur le mendiant.

Le petit homme à barbiche glissait le portefeuille dans sa poche avec un sang-froid remarquable. Il jeta un regard si doux sur Jérôme que celui-ci s'arrêta dans son élan.

— Si tu me prends ce portefeuille, dit Jonathan, je cours aussitôt

chez maître Lassus. Je dirai que je t'ai vu le cacher dans les décombres. Si tu me dénonces, on ne te croira pas forcément.

— Allons ensemble à la gendarmerie, dit Jérôme.

— Un bien mauvais lieu, soupira Jonathan. Tu n'en sortiras guère plus blanc que moi.

— Il faut pourtant rendre ce portefeuille, dit Jérôme. Confie-le-moi. Je le porterai à mademoiselle Sandet.

— Une chose trop précieuse, observait Jonathan. Je le garde. Va-t-en au diable !

Jérôme pouvait rosser le vieillard et s'emparer par la force du portefeuille. Il trouva cependant que ce serait une conduite vulgaire et sans beauté. La plus élémentaire courtoisie... Jonathan dut comprendre les hésitations du jeune homme :

— Je te donne ma bénédiction, dit-il. Retourne à Fercourt, et si tu veux, reviens me trouver chez Roger Brix, mon frère, au hameau de Chantepoix, près de Marseuil sur la rivière. Tu trouveras à qui parler.

Jérôme était ahuri par le comportement et par les paroles du vieillard. Les yeux de cet homme avaient une limpidité enfantine, et Jérôme savait qu'il agissait par pure malice.

— Je t'ai expliqué, l'autre jour, que mon frère est riche, reprit Jonathan. Il est aussi très malade. Je me rends chez lui pour l'aider.

— Tu n'as pas besoin de ce portefeuille, s'entêtait Jérôme.

— Personne n'en a vraiment besoin, disait Jonathan.

A ce moment, Jérôme s'étonna grandement de la facilité avec laquelle le vieillard s'exprimait. Cela le mit hors de lui.

— Tu mens. Si tu as un frère, il ne peut pas être riche, sans quoi... Faisons un marché. Combien veux-tu de ce portefeuille ? Je te paierai une somme tous les mois.

— Une somme tous les mois, murmurait Jonathan. Tu me ferais des rentes en quelque sorte. Je n'ai pas besoin de rentes.

— Damné sorcier, dit Jérôme.

Il se mit à jurer et Jonathan remonta lentement sur le haut de la fondrière. Jérôme, sans faire un mouvement, le regarda s'éloigner au milieu des osiers. Il lui semblait que l'homme possédait une sorte de pouvoir magique et même qu'il était capable de faire disparaître par enchantement l'objet du vol ou de produire mille maléfices. Son incapacité à agir prouvait déjà que Jonathan exerçait sur lui une étrange domination.

Jérôme revint à Fercourt. Le soir même, il prenait un rucksack, et il s'engageait dans le sentier le long de la rivière pour se rendre à Marseuil. Que Jonathan ait ou non menti à propos de Roger Brix, Jérôme était décidé à s'attacher à lui et à le harceler jusqu'à ce que le portefeuille lui fût rendu. Bien sûr, il était préférable de laisser la police en dehors du débat.

Jérôme marcha une partie de la nuit, bien qu'il avançât avec difficulté sur un chemin encombré de ronces et qui se perdait souvent dans des

bosquets inextricables. Mais il ne pouvait trouver de repos avant d'avoir rejoint Jonathan. Où le conduirait cette aventure ?

Dans la matinée du jour suivant il aperçut l'homme assis sur un gravier au bord de la rivière et qui grignotait un morceau de pain. Cette fois, Jérôme résolut de culbuter le vieillard et de le fouiller.

— Salut, dit Jonathan. Je parie que tu as oublié de prendre des provisions. Je vais te donner du pain et du fromage.

Cela coupa court à toute violence. Un quart d'heure plus tard, ils cheminaient ensemble. Jonathan parlait de son frère et Jérôme se taisait désespérément.

— Garde-toi de la cupidité, disait Jonathan avec un culot phénoménal. Il ne faut pas même jeter les yeux sur le bien d'autrui.

Ils arrivèrent à Chantepoix. C'était un hameau bâti sur un tertre à cent pas de la rivière qui, en ce lieu, coulait paisiblement.

— Est-ce ici la Haute Rivière ? demanda Jérôme.

— La Haute Rivière est un peu plus loin, derrière la colline que tu vois à l'est, expliqua Jonathan. Mais nous arrivons chez mon frère.

Si Roger Brix passait pour riche aux yeux de Jonathan c'est que celui-ci était plongé dans un abîme de pauvreté. Sans doute aussi Roger Brix réussissait-il à faire des économies. En tout cas, ses propriétés avaient un aspect misérable. Une baraque en bois, un jardin comblé de ferraille, un verger immense et immensément sale borné au nord par des cabanes à lapins, une arrière-cour avec une fosse autour de laquelle s'alignaient des sabots de chevaux.

— Mon frère est marchand de ferraille, équarrisseur à l'occasion, expliquait Jonathan. Il élève des lapins, des cochons d'Inde et des souris blanches.

— Les choses redeviennent normales, dit Jérôme. Je vais parler à ton frère. J'espère qu'il te forcera à restituer un objet compromettant.

— Tu vas lui parler bien sûr, dit Jonathan.

La porte de la maison était ouverte. Le frère gisait sur son lit dans la grande cuisine en désordre.

— Toi et moi nous avons eu bien tort de ne pas nous marier, dit Roger Brix à Jonathan, après qu'ils se furent serré la main. Nous vivons en égoïstes. Nous trimons sans comprendre le monde et le ménage ne se fait pas. Qu'es-tu devenu depuis si longtemps ?

Jonathan expliquait qu'il avait surtout vécu de bricolages. Roger Brix se plaignit ensuite des rhumatismes qui lui brisaient la nuque. Cet homme se trouvait péniblement honoré de la même maladie que M. Véraste. Il finit par remarquer Jérôme qui était resté un peu à l'écart.

— Tu as amené un camarade, dit-il à son frère. Tu as bien fait. Le garçon qui m'aidait s'est cassé la jambe et tu ne viendrais pas à bout de la besogne. Vous remettrez en route ma petite scierie.

Roger Brix possédait aussi un hangar où il débitait des planches et des rondins, selon la demande.

— Bonjour monsieur, dit Jérôme. Mais pardonnez-moi, je suis venu pour tout autre chose.

— Dieu que je souffre ! s'écriait Roger Brix. Qu'on me fiche la paix. Donnez-moi à boire et débrouillez-vous avec l'ouvrage.

Jérôme tenta vainement de s'expliquer.

— Que je souffre ! répétait Roger Brix. Cette vieille garce de Louise n'est pas venue aujourd'hui.

Puis il se mit à ronfler. Louise c'était une femme de ménage sans doute.

— Nous allons d'abord faire chauffer du café, dit Jonathan.

Jérôme se trouvait perdu parmi ces humbles événements. Il aida Jonathan à casser du petit bois, et on alluma le feu de la cuisinière. Il ne tarda pas néanmoins à déclarer qu'il n'avait nullement l'intention de travailler dans cette baraque :

— Jonathan rends-moi ce portefeuille, sans quoi j'entamerai des poursuites contre ton frère aussi bien que contre toi-même.

La gravité de ces paroles n'émut pas Jonathan. Il déclara qu'il avait déjà pris soin de cacher l'objet du litige, et que pour le moment il s'agissait de prêter assistance à un homme malade, peut-être mourant.

— J'aurais dû t'étrangler hier, dit Jérôme.

— Fallait m'étrangler, murmurait Jonathan. Pas ma faute si ton grand-père a été au bagne et si t'as rencontré une petite chipie.

— Je n'ai pas l'intention de travailler dans cette baraque, insistait Jérôme.

Mais il n'y pouvait rien. Il ne pouvait retourner à Fercourt, se faire entretenir par une famille qui le tolérait mal. Où trouverait-il assez vite du travail ?

— En attendant, murmura-t-il enfin. Et je dénicherai ton portefeuille un beau soir.

— C'est ça, en attendant, approuvait Jonathan.

Jérôme fit donc la besogne ce jour-là et les jours suivants. Il apprit à scier des planches, à soigner les lapins et les cobayes, et bien d'autres choses, selon les directives du frère, et grâce aux conseils de Jonathan, qui malgré sa vie oisive, semblait posséder l'expérience de mille travaux.

— Un mendiant, un équarrisseur, répétait Jérôme. Et moi...

— Toi tu as de l'éducation, c'est entendu, disait Jonathan.

Par bonheur, pour dépecer les chevaux morts, on eut recours à un homme de Marseuil. Cela empestait néanmoins le taudis. Pas un lieu dans cette propriété qui ne fût taudis. Les pommes vertes qui grossissaient sur les arbres du verger semblaient elles-mêmes salies dès la fleur. Quant au grenier, où Jérôme dormait sur un matelas, c'étaient des montagnes d'objets et d'oripeaux.

Jérôme continua la besogne, qu'il avait acceptée dans des circonstances bien bizarres, mais avec l'espoir de récupérer le portefeuille. Le salaire que prétendait lui allouer Roger Brix était dérisoire. Il fallut pendant la première semaine rattraper la besogne en retard, fabriquer quelques

caisses pour un client, monter les baraques, et enfin se mettre à la confection de paniers, car on s'occupait encore de vannerie dans cette usine (on n'arrive pas à tout dire). Jérôme profitait de quelques loisirs pour faire des recherches, tandis que ce vieux sorcier de Jonathan ricanait.

Un monde à explorer. L'angle du verger abritait cette ferraille innombrable. Jérôme fouilla avec une baguette maints bidons d'essence, et toutes sortes de récipients. L'objet pouvait avoir été glissé aussi bien dans un moyeu ou entre deux tôles, et Jonathan pouvait le changer de place à son gré. Néanmoins Jérôme s'obstina. Après avoir examiné de fond en comble la ferraille, il scruta les parois de l'atelier, les meubles de la maison, le grenier. Il eut assez vite le sentiment qu'il approchait, parce qu'il lui venait une certaine intelligence des cachettes possibles et des conceptions personnelles de Jonathan. Un jour il découvrit un fragment imprimé qui était certainement celui d'une des actions contenues dans le portefeuille. Il le mit sous le nez de Jonathan qui cessa de rire et le regarda avec ses yeux limpides et sans remords :

— Je ne nie rien, dit Jonathan, mais tu ne peux pas prouver.

Roger Brix, sur sa couchette, fermait le yeux et gémissait.

Cela aurait pu durer indéfiniment, mais d'autres événements devaient se produire. Au début du mois de juillet Jérôme prit la peine de visiter le pays environnant et de considérer les transformations qui s'y firent. Chantepoix était un hameau agréable dont les maisons se dispersaient sur une butte revêtue de prés verdoyants. On distinguait les étincellements de la rivière entre les arbres. Mais le village de Marseuil, bâti au flanc des hauteurs presque abruptes jouissait d'une vue très étendue sur une vallée coupée de promontoires dont le vent et la lumière exaltaient la grandeur. Jérôme ne fut pas très étonné de voir arriver soudain une petite foule de touristes qui se logèrent dans les deux grandes auberges de Marseuil, se livrèrent à la pêche, et promenèrent sur les sentiers leurs vêtements multicolores et leurs costumes de bain. Une joie nouvelle était dans l'air. Des jeunes filles chantaient. « Qu'est-ce que je fais ici ? » se demandait Jérôme en considérant le ciel bleu, un ciel de vérité. Et soudain la vérité éclata, du moins une petite vérité inattendue.

Un jour, vers le milieu de juillet, Jérôme, comme il revenait avec une brouettée de luzerne, crut apercevoir Émilie Sandet sur le chemin de Marseuil. Une forme fugitive, des gestes familiers, qui animaient la robe fleurie, et cette précision hallucinante des beaux souvenirs. Mais c'était impossible et il n'y pensa plus. Chaque soir, Jérôme sortait sur la prairie après avoir pris son café avec Jonathan, toujours insupportable et paisible. Il s'asseyait au bord du pré pour fumer une cigarette et il regardait la rivière qui brillait entre les saules, écoutant les voix du hameau et celles de Marseuil. Un soir il vit une jeune fille qui montait la pente du pré et il reconnut Émilie. Il n'avait pas fait un mouvement. Émilie vint se planter devant lui :

— Bonjour Jérôme, dit-elle.

Puis aussitôt avec colère :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que tu fais chez Roger Brix ?

Jérôme aurait préféré garder le silence, mais il ne fut pas maître de ses paroles. Il répondit d'une voix sourde :

— Il faut bien que je loge quelque part puisqu'on m'a fait comprendre qu'il n'y avait à Fercourt aucune ressource pour moi. Tu as dû te débrouiller sérieusement pour réussir à faire croire aux gens que j'étais un salaud. Mais je retrouverai ton portefeuille un de ces jours, quand je devrais tuer Jonathan.

Elle ne paraissait pas saisir exactement ce qu'on lui disait, ou même elle ne s'en souciait pas. Elle dit :

— Je te demande ce que tu fais ici, Jérôme, parce que je t'aime.

C'était tout d'un coup la vérité. Jérôme en fut persuadé comme si une lumière avait soudain inondé la prairie. Elle l'aimait. Cela était arrivé malgré les circonstances douteuses et malgré tout. Il répondit comme s'il devait suivre aussitôt l'enchaînement naturel des faits :

— Les choses étaient possibles quand je travaillais chez maître Lassus. J'aurais pu bâtir une maison dans le petit bois à Fercourt.

Puis, malgré l'évidence, il lui déclara qu'elle mentait. Émilie portait autour du cou une petite chaîne d'or :

— Et ce bijou, qui te l'a donné ? C'est Jaude bien sûr.

— C'est Jaude, avoua-t-elle. Mais, je t'aime, Jérôme.

— Je n'en crois rien, dit Jérôme.

Il se leva et rentra dans la maison, sans entendre la jeune fille qui lui demandait encore de l'écouter.

Émilie était venue à Marseuil avec sa tante. Elles avaient pris pension à l'*Auberge du Sauvage*. Sans doute la vieille demoiselle était satisfaite d'amener sa nièce dans ce séjour de vacances plutôt que sur quelque plage lointaine et dispendieuse. La tante devait d'ailleurs regagner Fercourt, et laisser Émilie dans la compagnie d'une famille liée depuis longtemps avec les Sandet. Comment Émilie avait appris la présence du jeune homme à Chantepoix, c'était difficile à savoir. Il est possible que Jonathan ait parlé de Jérôme au laitier qui parcourt toute la région ou à quelque autre personne. Jérôme éprouvait beaucoup d'ennui de ce qu'Émilie fût témoin de son état misérable. Il chercha encore avec rage la cachette du vieux afin de rendre son bien à Émilie.

La jeune fille ne manquait pas une occasion de rencontrer Jérôme. Elle le surprenait quand il allait faire la provision de luzerne, et même elle se décida à pénétrer dans la cour de Roger Brix sans se soucier de la présence de Jonathan.

Jérôme ne la laissait pas parler. Il lui répétait que, n'ayant pas une situation convenable, il ne pouvait songer à se marier, et que d'ailleurs il n'éprouvait pour elle aucune inclination. Émilie restait indifférente à ses façons brusques. Elle ne semblait désirer rien d'autre que de se trouver près de lui. Il pouvait croire que c'était une ruse pour recouvrer tôt

ou tard les valeurs dérobées. Émilie, par sa conduite avec Jaude, avait bien prouvé qu'elle songeait d'abord à l'argent. En outre elle se savait bien compromise aux yeux des habitants de Fercourt et si l'on admettait qu'elle désirait épouser Jérôme, c'était au pis-aller pour se ménager un mari niais et complaisant. Certes, rien de beau, et Jérôme le lui montra bien.

— Trop tard pour l'amour, ma fille. Il me reste simplement à te prouver que tu t'es trompée au sujet du vol.

— A quoi bon prouver quelque chose, puisque je t'aime ? disait Émilie.

Cette lumière de vérité quand elle disait qu'elle l'aimait ! La lumière fuyait aussitôt.

— Je finirai par avoir raison de cette crapule de Jonathan, assurait Jérôme.

— A quoi ça nous avancera ?

— Tu rentreras en possession de ce que tu as perdu, voilà tout, concluait Jérôme.

Elle restait immobile, silencieuse, très belle sans doute. Il la regardait à la dérobée. Elle parla un jour à Jonathan.

— Pourquoi vous a-t-il suivi jusque chez votre frère ? lui demanda-t-elle. Pourquoi a-t-il voulu travailler ici ? Pourquoi votre frère a-t-il accepté cela ?

Roger Brix était bien malade, gémissait Jonathan, et Jérôme était un homme de cœur, qui avait pitié du pauvre monde, et d'ailleurs chassé par sa famille et sans emploi.

— C'est vous qui avez volé, disait la jeune fille. Si je vous envoyais les gendarmes ?

— C'est moi ou bien ce n'est pas moi. Ou bien nous sommes complices Jérôme et moi, puisque nous vivons comme de vieux amis.

— Vieille ganache, murmurait Émilie.

Jonathan se montrait de plus en plus goguenard. Jérôme ne se privait pas de l'injurier. Émilie elle-même se mit de la partie. Certains soirs, quand elle pouvait échapper à ses amis de l'auberge, elle venait sur le banc devant la maison pour parler avec Jérôme, et Jonathan les rejoignait. On entendait les plaintes de Roger Brix tout au fond de la cuisine. On entendait les derniers cris des hirondelles, le bruit des rames d'un bateau attardé. On voyait le ciel s'enflammer et qui enflammait toute la vallée. Et puis on ne disait que des sottises, on oubliait tout le reste pour ces sottises.

— Nous allons découvrir ton truc, Jonathan, et tu iras en prison, disait Jérôme.

— Pourquoi vous obstinez-vous ? disait Émilie.

— Je ne vous empêche pas de vous marier, disait Jonathan.

Le résultat c'est qu'on avait le désir d'écraser Jonathan, sans oser faire le moindre geste. Émilie ne parla plus d'amour. Ce propre à rien de Jonathan était venu tout souiller. Puisqu'on tolère des propre à rien, il

faut compter avec eux un jour ou l'autre à moins de se montrer brutal. Ni Jérôme ni Émilie n'avaient de moyens d'action. Sur ces entrefaites Gaétan Jaude arriva à Marseuil.

Il avait cédé son laboratoire à des conditions désastreuses, n'ayant pas cessé de boire ni de jouer. Néanmoins il trouva le moyen, comme on l'apprit, d'emprunter quelques sommes pour des recherches qu'il prétendait poursuivre, s'inventant auprès des bailleurs de fonds je ne sais quel illustre associé, laissant entendre qu'il devait bientôt faire un bon mariage. On trouve à Fercourt (comme partout) des gens qui se laissent éblouir. Chacun d'ailleurs ne vantait-il pas la science de Jaude, toutes réserves faites sur sa conduite ? N'était-il pas aussi très vraisemblable et même nécessaire qu'il épousât une fille bien pourvue comme Émilie Sandet ?

Jaude avait rendu visite à la tante. Elle l'encouragea. Elle restait tout à fait désorientée par la conduite d'Émilie, et par les ennuis que lui avait causés la disparation de ce portefeuille qui vraiment contenait une petite fortune.

— Et nous ne saurons jamais rien, monsieur Jaude, lui avait-elle dit. Nous ne pourrons jamais rien faire. Si seulement vous étiez aussi sérieux dans la vie que dans votre science, vous arrangeriez toutes choses, certainement.

Elle ne promit rien, la vieille demoiselle. Jaude se fit fort de rétablir la situation et de dissiper les mystères pourvu qu'on ne lui défendît pas absolument d'espérer un bon mariage. Gaétan aimait Émilie, et il concevait en toute franchise le succès de son amour par les moyens généreux de la finance. Dès qu'il fut à Marseuil il eut la satisfaction de constater qu'Émilie et Jérôme s'entêtaient et s'usaient dans les mesquineries.

— Je vais trancher l'affaire, décida Jaude. Ces deux enfants m'en seront toujours reconnaissants : Jérôme, si je prouve son honnêteté, Émilie, si je lui donne le regain d'une fortune dont elle désespère. Émilie est à moi !

Jaude s'installa à Marseuil, comme s'il ignorait la présence d'Émilie et de Jérôme. Il descendit à l'*Hôtel de l'Ours*, amenant sur son taxi une malle, un canoë et un attirail de pêcheur qui comportait, parmi d'autres ustensiles, une sorte d'arbalète pour harponner les brochets. Tout aussitôt il se livra modestement aux plaisirs de l'été, mettant toute sa confiance dans son attirail et ses costumes pour capter l'admiration du monde. Trois jours après son arrivée il feignit de découvrir Émilie, et ils allèrent ensemble voir Jérôme, comme si Jaude considérait que Jérôme se trouvait par sa valeur au-dessus de toutes les situations qu'il pouvait occuper.

La présence de Jaude, bien loin de jeter le trouble, fut aussi réconfortante pour Jérôme que pour Émilie. Ils ne tardèrent pas à lui confier leurs ennuis. Jaude admit très bien qu'Émilie eût songé à épouser Jérôme et que Jérôme s'y fût refusé. Il leur démontra que la pureté de leurs cœurs les aveuglait. Peu à peu Jérôme vit Émilie attendre avec confiance les conseils de Jaude et puisqu'il avait renoncé à la jeune fille, il consen-

tait tacitement à ce que Jaude trouve une solution décisive et file avec Émilie.

— Nous aurons un entretien sérieux Jonathan et moi, décida Jaude. L'astuce du bonhomme ne fera pas long feu. Il suffit de lui faire comprendre où se trouvent ses intérêts. Il aura voulu marchander simplement.

Un jour Jaude prit donc à part Jonathan, et le pria de venir à l'*Hôtel de l'Ours* pour vider une bouteille. Jonathan s'excusa : il ne buvait jamais. Cependant il accompagna Jaude, et vida plusieurs verres sans sourciller. Lorsque Jaude le crut à point, il lui expliqua comment il concevait l'affaire.

— Je vous remets dès demain une somme que je fixe moi-même, une forte somme. Je vais compter les billets devant vous. Moyennant quoi vous me rendez le portefeuille en présence de monsieur Balgat et de mademoiselle Sandet.

Jonathan le regarda compter les billets.

— Vous êtes un homme d'affaires, dit Jonathan.

— Je n'ajouterai pas un billet, décida Jaude. C'est à prendre ou à laisser. Êtes-vous d'accord ?

Jonathan regardait son verre.

— Vous êtes un homme d'affaires, répondit-il. Je n'ai jamais rien compris aux affaires.

— Vous allez comprendre, poursuivit Jaude. Une plainte a été déposée par la tante de mademoiselle Sandet. On peut faire retirer cette plainte. Des gens de Marseuil ont aussi jasé sur votre compte. On peut les empêcher de jaser et arrêter l'enquête.

— Pourquoi arrêter une enquête ? dit Jonathan. Il y a assez de trafic en ce monde. Il ne faut jamais empêcher de découvrir un coupable.

— Mais c'est vous le voleur, dit Jaude.

— C'est moi ou bien un autre. Laissez donc aller les choses, dit Jonathan.

Jaude ne pouvait supporter les doux regards de Jonathan. Il se sentit soulevé par l'indignation, bien qu'il se fût juré de rester calme et pondéré. Il s'écria :

— Si demain à dix heures vous n'êtes pas venu me trouver, vous verrez les gendarmes avant midi, voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Jaude appela le garçon et se leva, laissant Jonathan seul à la table du café. Le lendemain matin Jaude attendit vainement l'homme, et à midi Jonathan, qui paraissait jouir de toute l'immense paix du ciel, remontait de la rivière avec deux beaux poissons qu'il fit cuire soigneusement sur la braise. Dans la soirée Jaude entrait chez Roger Brix.

— Vous n'avez pas vu les gendarmes ? dit-il à Roger Brix. Votre frère est poursuivi.

— De mon frère rien ne m'étonne, gémit Roger enfoncé dans ses couvertures. Rien ne m'étonne, non vraiment.

Il poussa ensuite quelques cris sourds que lui arrachait la douleur puis il se mit à ronfler. Jonathan tisonnait le feu.

— Vous avez entendu, dit Jaude. Je sais qu'ils ont déjà interrogé deux témoins à Marseuil.

— La police fait ce qu'elle veut, dit Jonathan.

— Vous serez probablement arrêté, dit Jaude.

— Vous êtes bien bon de me prévenir, dit Jonathan.

Bref rien à faire avec ce vieux à barbiche. Jamais il n'avouerait. Jaude changea ses batteries le lendemain :

— Vous me donnez les actions, je vous donne l'argent. Ni Jérôme ni Émilie ne le sauront jamais.

— Je n'entends rien aux affaires, répondait Jonathan.

Cette fois il se mit à ricaner, et Jaude éprouva, comme Jérôme, qu'on ne pouvait supporter cette moquerie satanique.

— Assez d'histoires, dit Jaude à Émilie et à Jérôme qu'il invita un soir à dîner à l'*Hôtel de l'Ours*. Nous avons été suffisamment étourdis jusqu'à présent. Toi, Émilie, tu n'aurais jamais dû jeter le discrédit sur notre camarade, et toi, Jérôme, tu t'es mal défendu. Toi, Émilie, tu as voulu aussi me faire enrager au lieu de m'épouser ainsi qu'il était convenable, et moi, comme un innocent, j'ai bu et j'ai dissipé ma fortune. Assez de folies !

Ce soir-là, d'un commun accord, ils établirent en termes clairs qu'il était raisonnable qu'Émilie épouse Gaétan : premier point. En second lieu on trouverait à Jérôme une situation digne de lui, dans une grande ville, et il reviendrait avec tous les honneurs à Fercourt où il pourrait choisir parmi les filles les mieux dotées et les plus belles (il n'en manquait pas à Fercourt).

— Donc, à partir de ce moment, nous allons être raisonnables, conclut Gaétan. Pour ma part je trouverai les moyens d'acheter un fonds de pharmacie et d'y adjoindre un laboratoire pour fabriquer des médicaments dont j'ai l'idée.

Ces paroles parurent effacer toutes les difficultés. Restait à déterminer la conduite à tenir à l'égard de Jonathan.

— Nous ne pouvons tolérer qu'un simple d'esprit nous berne, assura Gaétan. Et pour réaliser nos projets il nous faut récupérer à tout prix ces actions, qu'en pensez-vous ?

Pas la moindre hésitation. C'était la clef du problème et rien ne se ferait si l'on ne remettait la main sur un capital qui, avec l'agrément de la tante, serait leur essentiel moyen d'action. Aussi on respirerait un air plus pur. Ils étaient heureux tous les trois de ressentir ce commun élan qu'ils avaient éprouvé dans l'amitié de leur première jeunesse.

— Les vieilles amitiés, il n'y a que cela de vrai, disait Gaétan. Jamais nous n'aurions dû l'oublier. Quant à venir à bout de Jonathan, rien ne sera plus simple. Il suffit d'employer une technique impitoyable et de

laisser tous les sentiments. Nous gardons les sentiments pour notre petite société, c'est dit ?

Ce fut juré. Il était évident que Jonathan s'obstinait parce qu'on cherchait à le flatter sans avoir sur lui d'autre avantage que de vagues allusions à la police. Dès lors qu'il se sentirait directement menacé, il céderait aussitôt. Jaude décida qu'on ne ménagerait rien. Par exemple on le plongerait dans la rivière jusqu'à ce qu'il devienne bleu, ou bien on l'attacherait à une poutre du grenier et on le laisserait sans nourriture pendant quelques jours.

— Nous ne sommes pas responsables, expliqua Jaude. S'il veut se conduire en honnête homme, il évitera tous ces désagréments, et même nous le récompenserons. Nous ne le prendrons pas en traître.

Après le dîner ils redescendirent ensemble vers la rivière. Aux alentours on entendait dans la nuit les paroles et les chansons des touristes. Ils prirent un sentier solitaire. Émilie tenait la main de Jérôme. Gaétan n'y voyait aucun mal puisqu'ils étaient tous bons amis et qu'Émilie se donnerait à lui bientôt. Machinalement Émilie dit encore à Jérôme qu'elle l'aimait. Et il lui répondit, selon les conventions qu'on avait faites : « Ça ne va pas : Jaude est un bon parti. Je dois avant tout refaire ma situation ». Gaétan s'était arrêté pour allumer sa pipe. « Je t'aime ». répétait Émilie. Ce fut la dernière fois. Un magnifique souvenir de vérité. La rivière reflétait les étoiles. Ils se séparèrent après avoir constaté que la rivière reflétait les étoiles.

Dès le lendemain Jonathan fut appréhendé par Jaude et par Jérôme qui l'entraînèrent dans l'atelier.

— Je peux enfin, lui dit Jaude, te faire une piqûre qui te procurera des élancements plus atroces que ceux que supporte ton frère.

Jonathan comprit que Jaude ne plaisantait pas. Il examina avec la plus grande attention le visage de Jaude et celui de Jérôme. Puis il leva les bras dans un geste d'impuissance.

— Alors, dit Jaude.

— Je vous aime bien tous les deux parce que j'aime la jeunesse, dit Jonathan. Mais je suis désolé.

— Qu'est-ce qui t'empêche..., commença Jérôme.

— Ce que vous demandez est impossible, dit Jonathan.

— Cela deviendra moins impossible après une bonne piqûre, observa Jaude.

— Ça ne changera rien, mes enfants, assura l'autre. J'ai oublié l'endroit où j'ai caché ce maudit portefeuille. Je voudrais bien que vous le retrouviez. Je vous demanderais un petit bénéfice. Ah ! si vous pouviez remettre la main dessus !

Jérôme et Gaétan scrutaient le visage du vieil homme à barbiche. Toujours la même inexorable douceur, ces regards limpides sans arrière-pensée, et qui semblaient voir au-delà des circonstances présentes. C'était bien possible que ces regards n'aient pas su retenir certains souvenirs.

— Je l'ai changé de place si souvent, vous comprenez, disait Jonathan. Monsieur Balgat m'a tant tourmenté. J'aurais dû lui donner sans tarder ce qu'il voulait. Pourquoi me suis-je entêté ?

Il était dit qu'on n'aurait jamais raison de Jonathan. Jérôme et Gaétan furent si surpris qu'ils restèrent dans l'atelier tandis que Jonathan sortait et s'éloignait. Alors ils entendirent encore Jonathan ricaner.

Leur sang ne fit qu'un tour. Ils se précipitèrent sur Jonathan :

— Tu te fous de nous, crièrent-ils ensemble.

— Un simple tic, expliqua Jonathan avec gentillesse. Je veux bien chercher avec vous. Je vais vous montrer tout de suite où je l'avais mis.

Il les conduisit dans la cuisine, et il décrocha la glace qui était près de la fenêtre.

— Je l'avais glissé entre la glace et le carton. Puis Jérôme est venu tâter les planches de la paroi. Alors je pensais qu'il allait le découvrir. Pourquoi ne lui ai-je pas donné, au lieu de m'entêter ?

Ce fut un refrain qu'il débita chaque fois qu'il leur révélait une nouvelle cachette, entre deux ardoises sous le toit, au creux d'une solive, dans la poche même d'un vieux veston dont on avait affublé l'épouvantail au milieu du verger. Alors ils questionnèrent Jonathan, s'efforcèrent de lui faire révéler quelle était la dernière cachette. Mais il ne parvenait même pas à se souvenir de l'ordre des cachettes. Il affirmait puis se rétractait. Enfin il se mettait à ricaner et Jérôme et Gaétan éprouvaient le désir de l'égorger purement et simplement.

Pendant des jours on le questionna, on chercha, on se mit en frais pour apprivoiser la mémoire de Jonathan. Émilie elle-même vint le sermonner sur un ton gracieux.

— Peut-être si vous aviez autant d'amitié pour moi que j'en ai pour vous, disait Jonathan, je serais éclairé par une lumière et je me souviendrais.

Mais après avoir dit cela il ricanait. On se rendait compte que si les dix ares de terrain que possédait Roger Brix présentaient des possibilités infinies pour cacher un portefeuille, la cervelle du vieux Jonathan était un lieu encore plus fertile en artifices. Inutile de quêter le moindre secours auprès de Roger Brix qui ne savait que gémir et se préoccuper du train-train de sa maison. On en vint véritablement à croire qu'on tuerait Jonathan un beau jour. Jérôme évita d'aller avec lui au bord de la rivière, par crainte de céder au geste si facile de le pousser dans l'eau. Émilie semblait désespérée. Jaude décida enfin :

— C'est un imposteur. Il a toujours l'air de nous défier. N'y faisons plus attention. Un de ces soirs, nous lui brûlerons la plante des pieds : c'est sans danger et c'est un moindre mal. Vous verrez qu'il avouera.

On hésitait, néanmoins. Un matin, Gaétan vint avec Émilie chercher Jérôme. Ils avaient projeté une partie de pêche pour se changer les idées. Un temps magnifique. Comme ils allaient s'éloigner, le vieux les appela et il accourut, brandissant un papier :

— Celui-là je l'ai retrouvé sous une planche. Prenez-le, vous me ferez plaisir. Mais pour les autres, hélas !...

Ils examinèrent ce papier qui était une belle et bonne action des mines splendidement paraphée. Bien loin d'éprouver quelque satisfaction et de se livrer à l'espoir, ils furent absolument révoltés. « Comment ce papier aurait-il glissé d'un portefeuille à fermeture éclair ? » s'écriait Émilie. — « Je l'aurai manié maladroitement, disait Jonathan. Je suis si maladroit. » On était sur le point de croire cette allégation invraisemblable, rien que pour concéder à Jonathan une dernière pensée pitoyable et amicale. Il était un peu devenu leur ami dans ces débats. Et puis le temps était beau, le ciel d'un bleu profond. Mais aussitôt l'homme se mit encore à ricaner.

Jaude lança par terre les cannes à pêche qu'il portait sur l'épaule, Jérôme envoya promener le sac et le filet. Ils se jetèrent sur Jonathan et l'entraînèrent dans le verger. Émilie les suivit. Tandis que Jaude maintenait Jonathan, Jérôme courut vers le fournil et revint aussitôt avec une longue corde. On attacha Jonathan à un pommier. Il se laissait faire en souriant. Jérôme et Jaude serraient les dents tandis qu'ils fixaient leurs nœuds. Puis ils allèrent dans l'atelier. Émilie les suivit encore, mais elle s'arrêta devant la porte de l'atelier.

Que cherchaient-ils au milieu de ce fouillis de caisses et d'outils disparates ? Sans doute quelque instrument propre à faire frémir Jonathan sous la menace d'une bastonnade ou d'un supplice. Vraiment, ils ne le savaient plus, ne voulant pas s'avouer que de toute façon ils renonceraient à malmener leur vieil adversaire. Ils ne pouvaient parler tellement la colère les étouffait. Jérôme donnait des coups de pieds dans les caisses, Jaude balançait aux quatre coins de la baraque tout l'outillage qu'il trouva sur l'établi. Après quoi, ils ressortirent les mains vides. Émilie se tenait toujours immobile devant la porte de l'atelier. Ils firent quelques pas. Soudain, Jérôme s'écriait :

— Où est Jonathan ?

L'homme avait disparu. Pas la moindre trace de corde.

— Tu l'avais mal attaché, dit Jaude.

— J'avais soigné les nœuds, affirmait Jérôme.

— C'est toi qui l'as détaché, dit Jaude à Émilie.

Ils regardèrent Émilie. C'était impossible qu'elle eût fait cela. Ils remarquèrent que les yeux d'Émilie s'éclairaient d'un étonnement prodigieux.

— Allons, dis-nous ce que tu as vu, s'écria Jérôme.

Rien que cette lumière d'étonnement. Émilie haussa les épaules.

— A moins que Roger Brix s'en soit mêlé, observa Jaude.

Ils coururent à la cuisine. Roger Brix dormait. Même si l'homme n'avait pas été à demi paralysé, il n'aurait pu délivrer son frère et revenir en si peu de temps. Où était passé Jonathan ?

Jaude monta au grenier, visita la chambre attenant à la cuisine, puis

le fournil. Il se rendit ensuite au tas de ferraille, comme si l'homme avait pu se glisser sans faire de bruit sous les monceaux de débris. Émilie et Jérôme étaient demeurés au milieu du verger. Ils virent Jaude se diriger vers la porte donnant sur le pré. Aussitôt, il tombait sur un gosse ahuri qu'il accabla de questions :

— M'sieur Jonathan, disait le gamin, il est parti du côté de Chantepoix. Oui, il traînait une grande corde. Il va ramasser du bois. Une grande corde. Non, elle était pas coupée.

Jaude se retourna vers Émilie et Jérôme. Il leur cria :

— Je n'ai pas dit mon dernier mot pour le portefeuille. Quant à cette histoire de corde, je veux en avoir le cœur net, même si je dois le suivre au bout du monde.

Les derniers mots : « au bout du monde » résonnaient encore à leurs oreilles que Jaude avait déjà filé. Ils le virent se hâter du côté de Chantepoix. Ils pensaient que rien n'expliquerait jamais comment Jonathan s'était délivré de ses liens avec une telle rapidité. Ils se regardèrent. Jérôme parla enfin :

— Il faut voir ce que fait Jaude, et ce qu'est devenu Jonathan.

Ils s'en allèrent donc sur le sentier qui contourne Chantepoix. Ils interrogèrent un autre gamin. Oui, Jonathan avait suivi la rivière vers l'amont, et Jaude était parti du même côté.

La matinée n'était pas très avancée. Émilie et Jérôme continuèrent leur chemin sans se hâter.

Une heure plus tard ils arrivèrent au village de Breuil qui s'élève au centre d'une petite plaine large de deux kilomètres. Plus loin que Breuil une colline s'élève en pente douce vers le plateau. La rivière suit alors des courbes compliquées entre des contreforts qui se resserrent étroitement. Émilie et Jérôme s'informèrent auprès des gens de Breuil. Un pêcheur avait aperçu en effet un vieil homme à barbiche, qui s'était dirigé vers le haut de la colline. Un autre homme était passé peu de temps après et avait aussi demandé quelques renseignements au pêcheur. Émilie et Jérôme gravirent la colline le long d'un chemin bordé de pommiers.

Sur la hauteur, ils découvrirent des prés coupés de landes pleines d'épines. Ils traversèrent un long pré où paissaient quelques vaches, entrèrent dans un immense taillis après quoi ils débouchèrent sur un vaste terrain herbeux qui redescendait aussitôt vers la rivière.

Ils furent étonnés par l'aspect très curieux du cours d'eau en ce lieu. La rivière formait une longue et large étendue bleue, sans profondeur : On voyait les graviers qui étaient sous l'eau, et aucune plante ne voilait les graviers. Mais surtout on était ébloui par cette surface d'un bleu uni et limpide, qui rayonnait de lumière. Plus loin, quelques maisons dispersées. Ils se dirigèrent vers les maisons. Quelqu'un leur apprit que ce lieu se nommait la Haute Rivière. Ils revinrent vers le bord de l'eau.

— Je t'ai *toujours* aimé, dit Émilie.

Jamais encore elle n'avait fait cet aveu. Jérôme cherchait les paroles qu'il devait dire. Il ne voulait pas lui répondre n'importe quoi. Ils se tenaient les mains. Il finit par dire :

— Je vais m'engager dans la région comme ouvrier, comme charretier, par exemple. J'ai passé autrefois mes vacances chez un fermier et je conduisais tous les jours les chevaux. J'apprendrai la culture. Dans deux ou trois ans, j'arriverai à diriger des ouvriers. Je me bâtirai une maison et je louerai quelques terres. Plus tard, nous aurons peut-être une ferme. Pour le présent, il faut nous séparer. Nous nous reverrons comme je te le dis. On veillera à ce que la vieille Louise reprenne son service auprès de Roger Brix.

Émilie le regardait avec émerveillement et il ne pouvait détourner les yeux de ses yeux. Ils avaient tout à fait oublié Jaude et Jonathan, comme si ces deux-là étaient partis pour un long voyage et qu'il ne fallait pas attendre d'eux la moindre nouvelle avant longtemps. Il me reste à vous assurer de ce qui advint.

Tout se passa comme Jérôme l'avait dit. Il travailla sans relâche. Émilie et Jérôme furent, après de longues années, installés dans une maison qu'animaient leurs jeunes enfants. Quand on se tourne vers le passé, et qu'on se souvient des désordres et des miracles de la jeunesse, on a l'impression que la vie recommence toujours, et que rien ne doit être ignoré ici-bas de ce qui a fait nos détresses, nos joies, notre récente et chancelante sagesse. On se dit : « Quels changements ! », et de très loin la jeunesse nous appellera encore.

Quant à Jonathan, personne ne connut son destin. Un mendiant ressemble à tous les mendiants, et en quelque lieu qu'il soit on ne peut le connaître. Il y a des êtres qui ne comptent pas, contre lesquels on ne peut rien, et qui sont capables de tout, comme disait Jaude avec indignation.

Il est possible que Jaude ait rejoint Jonathan. Mais il ne s'est jamais vanté de l'entretien qu'ils ont eu ensemble, si vraiment il a retrouvé ce ricaneur imbattable. Cela vous étonnerait-il que Jaude ait finalement conquis un poste de grave conseiller dans une société savante d'Amérique du Sud ? En tout cas, c'est précisément ce qu'il fut, après avoir cherché fortune par divers moyens et après s'être convaincu qu'il devait, autant qu'il est possible, éviter le commerce des femmes. Lui aussi parle certainement, avec une componction bien jouée, de son passé qu'un événement indicible traversa.

ANDRÉ DHOTEL

LA VIE DES FEMMES AU TEMPS D'HOMÈRE

par Émile Mireaux

C'est avec Homère que la femme et la psychologie féminine ont fait leur entrée dans la littérature, une entrée triomphale.

C'est avec lui qu'elles ont pris place définitivement dans ce monde à la fois imaginaire et éternellement vivant d'entités idéales, typiques ou symboliques, dont les poètes et les écrivains ont peuplé l'imagination des hommes.

Dans la poésie homérique, la femme est au cœur même de l'action héroïque et dramatique. L'épopée guerrière elle-même, *l'Iliade*, toute bruissante du choc des armes et du tumulte des querelles et des brutalités masculines, ne serait pas le chef-d'œuvre incomparable qui nous enchante, si elle n'était illuminée par la beauté radieuse d'Hélène, prototype de la « femme fatale » dont les égarements passionnés n'étouffent jamais la noblesse native, par les figures émouvantes d'Andromaque, l'épouse aimante et éperdue, d'Hécube, la mère tragique. Tout le drame de l'*Odyssée* tourne autour de ces deux pôles : la fraîcheur virginale et la grâce de Nausicaa, la fidélité inquiète, mais inébranlable de Pénélope.

Ces créations du vieux génie font partie intégrante de notre vie spirituelle et de notre sensibilité. Idéalisées ou travesties, elles n'ont cessé d'inspirer nos écrivains et nos poètes, depuis Benoît de Sainte-Maure, l'auteur prolixe du *Roman de Troie*, jusqu'à Jules Lemaître, en passant par Racine et sans oublier Offenbach. Transposée par le rationalisme de Gœthe, Hélène est devenue la personnification de « l'éternel féminin ».

Dans les imaginations chrétiennes de nos poètes, ces héroïnes d'Homère n'ont de rivales que celles de la Bible, nées après elles d'ailleurs. Mais combien elles sont plus humainement complexes que les Ruth, les Esther, les Judith, servantes exclusives et trop dociles de la destinée divine d'Israël !

Cette révélation soudaine des originalités de l'âme féminine, à l'aube de l'hellénisme, pose un problème.

Sans doute est-elle d'abord, comme toutes les innovations dans l'ordre spirituel, le fait du génie créateur. Mais on peut aussi penser qu'elle n'a

pu éclore et s'imposer avec cette force souveraine que dans une certaine atmosphère sociale, dans un climat moral approprié.

Traitant ici même, il y a quelques mois, du problème d'Homère, nous avons essayé de montrer comment la naissance de la poésie homérique n'est sans doute qu'une des manifestations de la révolution qui a bouleversé les structures traditionnelles de la société hellénique aux VIIIe et VIIe siècles avant Jésus-Christ.

Pourquoi l'entrée en scène des femmes dans l'épopée homérique ne serait-elle pas, elle aussi, une de ces manifestations ?

Penchons-nous donc sur ses textes vénérables et cherchons à y découvrir ce qu'a pu être l'existence et la place des femmes dans la Grèce historique naissante, aux temps d'Homère. Peut-être y trouverons-nous le secret de l'éblouissante destinée littéraire de l'âme féminine et de ses complexités.

La femme d'Homère à la maison.

Suivons d'abord la femme homérique dans sa maison. Le gynécée où la femme mènerait une vie de demi-recluse n'est ni un vocable, ni une conception d'Homère. Quant à Hésiode, il serait plutôt tenté de reprocher à la gent féminine sa trop grande liberté d'allures.

Les femmes d'Homère circulent librement. Hélène, alertée par Iris, quitte vivement sa demeure et monte au milieu des vieillards sur le mur de la ville pour assister au duel de ses deux époux. Andromaque, entendant dire que l'armée troyenne recule, se précipite comme une folle aux nouvelles jusqu'aux portes Scées, entraînant la nourrice et le petit Astyanax. Lorsque Hector tombe sous les coups d'Achille, sa mère, Hécube, est sur le rempart entourée des dames troyennes à qui elle donne le signal des lamentations. Arété, nous est-il dit, circule librement dans sa ville, saluée par tous comme une déesse. Les jeunes filles elles-mêmes en font autant. Nausicaa s'en va seule avec les servantes laver le linge du palais loin de la ville. Notons seulement que les dames de qualité sont, dans leurs sorties, normalement accompagnées de suivantes.

Elles ignorent en tout cas certainement les règles de conduite qui s'inscriront plus tard dans un traité de civilité féminine d'inspiration pythagoricienne et qui n'admettent que trois motifs de sortie pour une femme honnête : la participation à une fête, les emplettes, les obligations religieuses.

Assez libre à l'extérieur, l'existence des femmes à la maison reste cependant soumise à certaines restrictions. Il faut voir là sans doute la survivance très atténuée de très anciens interdits de caractère magique ou religieux.

Les appartements des femmes sont séparés de ceux des hommes. La chambre nuptiale est celle de l'époux, où il convie l'épouse, mais aussi, le cas échéant, quelque concubine. Dans le manoir d'Ulysse, la chambre

nuptiale est au rez-de-chaussée. Le *thalamos* de Pénélope est situé sur la terrasse qui recouvre le mégaron, la salle d'honneur, avec laquelle elle communique par un escalier. Les chambres des garçons qui quittent à sept ans les appartements des femmes sont construites autour de la cour. Celles des filles sont situées à l'intérieur de la maison, près de l'appartement maternel. Chez les riches, les portes en sont gardées la nuit par des chambrières. Les femmes n'ont pas accès à la salle de bains qui est au rez-de-chaussée, dans le quartier des servantes, et qui est garnie de cuves de pierre. En se baignant dans le même bain que les femmes, l'homme s'expose, paraît-il, à des inconvénients temporaires, mais douloureux. Il existe pour les femmes des cuves de bains portatives en métal dont elles se servent dans leur appartement. Ménélas reçut en présent deux cuves d'argent semblables de son hôte Polybe, pendant son séjour à Thèbes d'Égypte. Les chambres des femmes possèdent un foyer que l'on allume même dans la belle saison, le soir, pour avoir un peu de lumière. La meilleure défense contre le froid, pendant l'hiver, pour les femmes qui restent à la maison, n'est d'ailleurs pas le feu, mais un bonne onction d'huile bien grasse.

Les femmes habitent donc à l'écart. Elles prennent aussi leurs repas séparément dans leurs chambres. Elles ne participent ni aux repas des hommes, ni aux banquets d'invités dans le mégaron. Au ve siècle encore, Hérodote nous affirme qu'à Milet les femmes ne prenaient jamais leurs repas avec leurs maris, et s'interdisaient même de crier leur nom pour les appeler. L'explication légendaire que l'on donnait alors de ces deux coutumes était que les premiers colons ioniens qui avaient fondé la cité avaient tué les parents de leurs femmes cariennes. En fait, la première règle paraît bien avoir été générale à l'époque homérique. On ne trouve pas trace dans les poèmes de la seconde interdiction.

Mais, encore une fois, les femmes ne mènent nullement une vie de recluses. Lorsque les hommes ont fini de manger et de banqueter, elles viennent se joindre à eux. Bien mieux, elles président la réunion et dirigent la conversation. Ainsi fait Arété qui assiste le soir au conseil des doges de Phéacie, et préside le lendemain l'assemblée qui écoute le récit d'Ulysse. Ainsi fait encore Hélène de Sparte, qui se présente dans le mégaron lorsque Télémaque et Pisistrate ont fini leur repas, s'installe sur sa chaise longue, presse son mari de questions sur les visiteurs, et se met bientôt, en parfaite femme du monde, à évoquer ceux de ses souvenirs qui sont tout à l'honneur du père de Télémaque.

Les dames reçoivent et font des visites. L'*Iliade* nous fait assister à l'une d'elles, lorsque, au dix-huitième chant, Thétis se rend chez Héphaïstos pour lui demander de fabriquer d'extrême urgence de nouvelles armes pour son fils. Tableau de genre plein de saveur. Sans doute s'agit-il en l'espèce de divinités. Mais la vie du monde divin dans Homère n'est que la transposition de celle des hommes.

Thétis se présente donc sur le seuil de la demeure du dieu forgeron,

qui travaille dans son atelier. Charis l'aperçoit et se précipite au-devant d'elle. Suivant le cérémonial de toute réception, elle lui prend la main et l'interpelle en énumérant ses noms et qualités : « Quelle affaire t'amène, noble amie ? Tu ne viens pas nous voir souvent. Entre donc, que je t'offre ce qu'on doit à ses hôtes. » Après quoi, elle la conduit par la main jusqu'à un trône clouté d'argent, place un tabouret sous ses pieds et appelle enfin son mari : «Héphaïstos, viens vite ; Thétis a quelque chose à te demander. » Ainsi se recevait-on entre femmes sur l'Olympe et dans les manoirs seigneuriaux.

Toutes ces héroïnes de l'épopée, et même les reines, sont des femmes d'intérieur. Toutes filent, tissent et brodent elles-mêmes. Lorsqu'elles sont à la tête d'une nombreuse maisonnée, elles dirigent le travail des servantes, avec l'aide d'une ou deux intendantes, président à la fabrication et à l'entretien des vêtements de toute la famille, hommes et femmes, veillent au bon accueil des hôtes et s'occupent elles-mêmes qu'il leur soit dressé un lit confortable dans le vestibule. Un domaine toutefois leur échappe, au moins en partie, c'est celui de la cuisine. La préparation des viandes, des rôtis surtout, est affaire d'hommes et les gens de la meilleure classe ne dédaignent pas d'y mettre la main. Au personnel féminin revient seulement le traitement et la fabrication des farines, des pains, des galettes et des bouillies, dont fait grande consommation au moins le personnel domestique. Peut-être aussi, mais c'est moins sûr, la cuisson des légumes, c'est-à-dire essentiellement des pois chiches, des fèves et des lentilles, ressource alimentaire importante pour la classe paysanne, moyenne et petite, avec le fromage et les figues sèches.

Le train de la vie féminine est naturellement fort divers du sommet aux échelons inférieurs de la vie sociale. Hésiode aurait pu nous laisser un tableau coloré de la vie des paysannes d'Ascra. Mais il a la gent féminine en aversion et il préfère n'en pas parler, sauf pour dénoncer sa coquetterie, sa gourmandise et la légèreté de ses mœurs. Il convient toutefois que rien ne vaut mieux qu'une bonne épouse ; mais quelle rare aubaine qui ne peut être mieux comparée qu'à un heureux coup de main ! Grâce à Homère, nous pouvons nous faire une idée moins sommaire de l'existence des femmes de l'aristocratie.

Nous savons notamment par lui que leur toilette est affaire importante et minutieuse, conduite d'ailleurs avec discrétion et pudeur dans l'intimité des appartements féminins.

Ainsi, lorsque Héré veut se parer avant de rendre visite sur la cime du mont Ida à Zeus qu'elle entend séduire, elle s'isole dans sa chambre que défend une clef à secret.

Avec de l'ambroisie d'abord, de son corps désirable
Elle lave toute souillure ; après quoi elle l'oint d'une huile
Divinement suave, au parfum fait pour elle.
Quand elle la secoue dans le palais de Zeus au seuil de bronze,
Sa senteur se répand sur terre et dans le ciel.

Cette onction achevée sur son corps magnifique, et ses cheveux
Peignés avec ses mains, elle tresse ses nattes éclatantes
Belles divinement qui pendent de sa tête d'immortelle.
Elle revêt alors un éanos divin que pour elle Athéné
A ouvré et lustré, y ajoutant force parures.
Des fibules dorées l'agrafent sur sa gorge.
Sa ceinture à sa taille est ornée de cent franges.
A ses oreilles bien percées elle met des pendants
Pareils à une mûre, à trois châtons, pleins de grâce et d'éclat.
Puis la déesse enveloppe sa tête avec un voile
Superbe, neuf et blanc ainsi que le soleil.
A ses pieds éclatants elle noue de belles sandales.

Nous lisons là la description idéalisée de la toilette d'une grande dame. L'épouse de Zeus, cependant, confiante sans doute dans ses charmes naturels, n'abuse pas des artifices de la parure. Ses seuls bijoux sont, avec des fibules d'or, des pendants d'oreilles. La réserve de joyaux d'une personne de qualité est généralement mieux garnie, ainsi qu'il ressort des cadeaux que les prétendants font à Pénélope, au dix-huitième chant de l'*Odyssée*. On y voit énumérés, à côté d'un grand *péplos* brodé garni de douze ardillons en or montés sur boucles, un collier d'ambre monté sur or tout pareil à celui que des trafiquants phéniciens avaient présenté à Syros à la mère d'Eumée encore enfant, des pendants d'oreilles identiques à ceux d'Héré, un tour de cou fait de pièces ouvragées.

Si les bijoux sont discrets, le vêtement de la déesse est, en revanche, d'une qualité exceptionnelle. L'*éanos* est, en effet, une robe riche, ample et longue, abondamment drapée et plissée, réservée aux dames ou filles de condition élevée. Hélène, sur les murs d'Ilion, porte un éanos et aussi les trois filles du roi Céléos dans l'hymne à Déméter. L'éanos est un vêtement d'apparat, de fête ou de cérémonie.

L'habillement quotidien est plus simple. Il comporte une tunique droite, le *chiton*, plus ou moins longue suivant l'âge et la condition, vêtement commun, d'ailleurs, aux hommes et aux femmes. Cette tunique est parfois doublée, parfois remplacée par une robe plus ample, le *péplos*, terme encore vague qui sert parfois à désigner une simple pièce d'une étoffe souple et brodée à tous usages, même à usage d'ameublement. On jette sur les épaules une autre pièce d'étoffe également ample, mais plus fine : c'est le *pharos*, que l'on drape autour de la taille en la serrant avec une ceinture et qui sert de manteau. La tête est enveloppée d'un voile. Aux pieds sont attachées des sandales, simples semelles de cuir maintenues par des courroies nouées autour de la cheville et plus ou moins artistement travaillées.

Dans la Grèce homérique, la toilette est faite, semble-t-il au premier abord, plus pour voiler que pour souligner les lignes du corps féminin. L'élégance naît moins de la coupe que de la richesse, de la souplesse, de la légèreté des étoffes de laine ou de lin. Mais c'est peut-être méconnaître les ressources de la coquetterie féminine. Hésiode met en garde son frère

contre les femmes qui portent des vêtements qui dénoncent leur croupe de manière trop sculpturale, à son gré tout au moins.

La femme dans la famille.

Le contemporain d'Homère ou d'Hésiode peut avoir une ou plusieurs concubines, femmes achetées ou captives de guerre. Il n'a qu'une épouse, la femme avec qui il a contracté mariage, lequel n'a rien d'un achat, contrairement à ce qui a pu être écrit, qui s'accompagne seulement d'un échange cérémonieux de présents.

Celle-ci n'est pas, comme il est encore répété, la propriété, la chose de son mari. Celui-ci est son maître ; il peut la punir, la répudier, si elle compromet gravement les intérêts de sa maison, la tuer même en cas d'adultère, ce qu'il se garde d'ailleurs de faire pour éviter la vengeance obligatoire de sa belle-famille. L'épouse néanmoins garde des droits vagues mais incontestables. Elle reste surtout sous la protection de sa famille paternelle. Périandre, pour avoir tué sa femme Mélissa, entre en conflit armé avec son beau-frère Proclès, tyran d'Épidaure.

Un mariage, surtout entre grandes familles, a tous les caractères d'un véritable traité, conclu suivant un cérémonial rigoureux. Il confère à l'épouse légitime une place à part dans la maison ou le manoir de l'époux, une dignité éminente qu'Athéné définit excellement en dépeignant à Ulysse la situation d'Arété aux côtés d'Alcinoos.

Arété, dont Alcinoos a fait son épouse,
Est honorée par lui comme aucune autre sur la terre
Parmi les femmes qui ont un foyer sous la loi d'un mari.
Elle a depuis longtemps le cœur et la vénération
De ses enfants aimés, d'Alcinoos lui-même,
Du peuple aussi, qui voit en elle une déesse,
Et la salue d'un mot quand elle va par la cité.
Car elle est pleine de raison et de noblesse
Et ses bonnes pensées apaisent les querelles, même entre hommes.

Arété est l'idéal de la femme de grand seigneur ; elle a d'ailleurs un époux parfait. Pénélope a moins d'autorité et d'indépendance ; elle se laisse parfois rabrouer par son fils Télémaque qui sait lui rappeler que, majeur, il remplace le maître ; elle écoute sans sourciller la confidence des aventures amoureuses d'Ulysse, que celui-ci lui fait d'ailleurs le soir même de leur reconnaissance, sans la moindre gêne.

Ces infidélités, il est vrai, faisaient partie de la politique familiale ; car il n'était pas sage d'avoir plusieurs fils légitimes si l'on voulait éviter la division du patrimoine ; il valait mieux avoir des bâtards qui n'avaient pas vocation au partage des terres, mais qui pouvaient remplacer l'héritier légitime, au cas où celui-ci viendrait à disparaître.

Elles pouvaient même être nécessaires lorsque l'épouse était incapable

de donner à son maître un héritier mâle. Ainsi Hélène, la divine Hélène, elle-même, à qui les dieux avaient refusé toute autre descendance après la naissance de sa fille Hermione, dut accepter, dès avant sa fugue sensationnelle, que Ménélas demandât un fils à une esclave, ce « fort Mégapenthès » au mariage de qui Hélène préside en personne au début du quatrième chant de *l'Odyssée*.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que toutes les épouses acceptassent de bon gré les incartades amoureuses du seigneur. Anticlée, par exemple, la mère d'Ulysse, paraît avoir été une forte femme, capable de tenir solidement en mains les rênes de l'autorité. Laerte, son mari, aimait beaucoup la toute jeune et appétissante Euryclée, qui joue dans *l'Odyssée* le rôle de la vieille intendante dévouée. Comme celle-ci était de bonne famille libre, il l'avait payée un bon prix, vingt bœufs. Il ne coucha cependant jamais avec elle. Il redoutait, nous dit Homère, les scènes de son épouse.

Les choses ne se passaient pas toujours aussi bien. Témoin l'aventure de Phénix, qui nous est racontée au neuvième chant de *l'Iliade*. Amyntor, son père, chérissait une jeune esclave et pour elle négligeait son épouse, la mère de Phénix. Celle-ci supplia son fils de séduire la favorite. Le jeune Phénix obéit, et réussit. Fureur du père qui le maudit, invoquant contre lui les Érinyes, Hadès et Perséphone. Le jeune homme se demanda un moment s'il ne tuerait pas son père ; finalement, il décida de s'enfuir et de quitter sa patrie. Il se réfugia auprès de Pélée qui lui confia l'éducation du jeune Achille.

Ces révoltes de l'épouse soutenue par ses fils ne devaient pas être rares. Il y avait une autre catégorie de drames, ceux qui étaient provoqués par un conflit entre la maîtresse de maison, devenue veuve mais restée jalouse de son autorité, et son fils, désormais son maître. C'est l'histoire de Méléagre en guerre contre les Courètes. Sa mère, Althée, était une Courète. Ses frères ayant été tués dans la guerre, Althée maudit Méléagre et demanda, elle aussi, sa mort à Hadès et à Perséphone. Contre son fils, dans le manoir de qui elle continuait d'ailleurs à habiter, elle prenait ainsi parti pour sa famille d'origine.

Pour comprendre cette histoire légendaire, mais tout à fait significative, il ne faut d'abord pas oublier que cette famille d'origine est la garante du respect dû à l'épouse et à la mère de famille, et, le cas échéant, de son autorité. Il convient de se reporter aux propos tenus par Ulysse à Pénélope au moment de son départ pour la guerre de Troie, et pour le cas où il ne reviendrait pas. Il lui confie le patrimoine et ses propres parents. « Lorsque tu verras la barbe de ton fils, alors marie-toi comme il te conviendra, en quittant la maison. » L'épouse veuve, mère d'un enfant mineur est ainsi assimilée, à certains égards, à la fille épiclère chargée de transmettre le patrimoine familial au prochain héritier mâle. Mais pendant toute la minorité elle est souveraine de ce patrimoine. Les circonstances et la coutume l'ont ainsi placée au premier plan. Il est parfois bien dur ensuite d'abdiquer.

La position éminente de l'épouse d'un chef de famille peut enfin se trouver paradoxalement renforcée, même à l'égard de son seigneur et maître, par l'existence d'un privilège de l'aîné et en raison même de la situation inégale, parfois précaire, des cadets. Ceux-ci, faute de pouvoir créer un foyer, continuent souvent à vivre dans la maison paternelle. Promiscuité trop propre aux intrigues et aux défaillances. Hésiode les dénonce avec horreur. C'est donc qu'elles n'étaient pas une rareté. A Sparte, où l'indivisibilité absolue du patrimoine resta longtemps la règle, la coutume finit même par s'établir dans nombre de cas que la femme de l'aîné fût en même temps celle de tous ses frères. Cette polyandrie de fait la transformait automatiquement en maîtresse du patrimoine et en véritable chef de famille, d'autant mieux que les hommes n'avaient pas le droit de posséder des métaux précieux. Ainsi le meilleur de la richesse de Sparte devait passer progressivement dans des mains féminines.

Mariage, fiançailles, naissance.

C'est grâce à un ensemble assez complexe de cérémonies minutieusement réglées que s'acquiert cette qualité d' « épouse légitime » (*couridiè alochos*) qui, au foyer, donne à sa titulaire une situation hors de pair.

D'après Hésiode, le mariage doit s'effectuer, pour les hommes, autour de la trentaine. La femme, pour se marier, doit être pubère depuis quatre ans. L'âge du mariage arrive donc pour elle vers la seizième année.

Lorsqu'un père a décidé de marier sa fille, il le fait savoir publiquement et invite les prétendants possibles à faire acte de candidature. Ceux-ci se présentent chez le futur beau-père qui les héberge, les reçoit comme ses hôtes et fait bombance avec eux. Naturellement, les prétendants ne sont pas venus les mains vides ; ils ont apporté des victuailles pour le maître de maison et des cadeaux personnels pour la future fiancée : vêtements, voiles, bijoux. L'ampleur de ces cadeaux et des festivités qui les accompagnent varie, bien entendu, avec la condition sociale des intéressés.

Ces réjouissances préliminaires chez le père de la jeune fille ne sont pas seulement un moyen de faire connaissance, ou des manifestations de courtoisie. Elles sont aussi l'occasion d'une véritable compétition entre prétendants : on pérore, on chante, on danse, on se défie, on se mesure dans des jeux ou des épreuves de force et d'adresse.

Bien qu'elle se passe dans des conditions évidemment exceptionnelles, et en dépit de son caractère mythique, la réunion des prétendants à la main de Pénélope, dans le manoir d'Ulysse, ne s'écarte pas, on le voit, substantiellement de ce cérémonial.

Nous en trouvons en tout cas un exemple fastueux évoqué et décrit par Hérodote, avec complaisance, peut-être même avec quelques embellissements. L'événement se place quelque trois quarts de siècle après la

période qui nous occupe, au début du VIe siècle. Mais il ne fait évidemment que continuer et reproduire de très anciennes traditions.

Clisthène, tyran de Sicyone, ayant remporté à Olympie la victoire à la course des quadriges, fit proclamer par un héraut que tous les jeunes gens qui se jugeraient dignes d'épouser sa fille, Agaristé, seraient reçus à sa cour six jours plus tard. Hérodote dénombre treize prétendants, la fleur de la jeunesse hellénique. Clisthène les garda près de lui pendant toute une année. Pour eux, il fit préparer une arène pour la lutte et pour la course. Il les questionna, les observa « surtout à table », mit à l'épreuve leur vaillance, leur caractère, leurs mœurs, leur éducation, leur offrant au demeurant une hospitalité magnifique. Au bout d'un an, il hésitait encore entre deux nobles Athéniens, Mégaclès et Hippoclide, avec une préférence pour le dernier.

Vint le jour du choix de l'élu. Clisthène sacrifia une hécatombe et offrit un magnifique festin aux prétendants et aux Sicyoniens. Après boire, une discussion s'engage sur la danse et sur la musique. Hippoclide, centre de la curiosité générale, se met à danser au son de la flûte. Enhardi, il monte sur une table, prend des poses diverses, imitant successivement les attitudes des Spartiates, puis celles des Athéniens, finalement faisant le « pont », la tête appuyée sur la table, il se met à gesticuler avec les jambes : « Tu viens, en dansant, de manquer ton mariage » lui crie Clisthène indigné. « Hippoclide s'en moque », lui répond avec hauteur le prétendant évincé.

Clisthène ayant alors réclamé le silence fait un petit discours pour remercier les prétendants, regretter qu'il soit obligé de faire un choix, annoncer que les candidats écartés recevront chacun un talent d'argent et proclamer finalement qu'il accorde sa fille à l'Athénien Mégaclès. Celui-ci devait être le père de Clisthène l'Athénien, le réformateur démocrate, et l'arrière-grand-père de Périclès.

Mais revenons aux temps homériques.

Lorsque le père de la fiancée a choisi son futur gendre, celui-ci offre alors des présents à son futur beau-père. Ce sont les *hedna*. Le beau-père réplique en donnant une dot à sa fille au moment du mariage. Ce sont les « douceurs », les *meilia*, qu'il faudra restituer en cas de répudiation.

La cérémonie proprement dite du mariage consistait essentiellement dans le transfert solennel de l'épousée de la demeure de son père dans celle de son mari. Ce transfert était précédé d'un banquet joyeux qui porte un nom spécial dans le vocabulaire homérique (*eilapinè*) ; il était offert par le père de la mariée. Le soir venu on procédait au transfert, lequel avait lieu en char, au moins dans les familles riches, à la lumière des torches et avec le concours d'un cortège à la mesure de la condition des familles.

Un dernier rite reste à accomplir, la consommation du mariage dans la chambre nuptiale de l'époux. Nous l'évoquons avec un sourire. Ce

fut longtemps affaire grave et non exempte de périls, au moins pour le mari.

C'est une croyance commune à toutes les populations primitives ou qui participent à une conception mystique de l'univers qu'un interdit de nature divine ou démoniaque pèse à l'origine sur tout être nouveau, sur toute chose neuve. Cet interdit ne peut être levé que par un sacrifice qui fait d'abord sa part à la divinité. D'où les sacrifices de fondation, celui du premier-né, si répandus sur les bords de la Méditerranée antique ; d'où l'offrande des prémices ; d'où encore, entre autres, la croyance que le premier être qui pénètre dans une maison neuve, une ville nouvellement fondée est voué au démon ou à la divinité, c'est-à-dire à la mort. Ainsi Rémus qui franchit le premier l'enceinte de Rome est aussitôt mis à mort par Romulus ; ainsi, récemment encore, dans certains cantons de l'Allemagne du Sud prenait-on soin de faire d'abord franchir par un coq, un chat ou un chien le seuil de toute maison neuve pour détourner sur lui la malédiction. Nos cérémonies officielles d'inauguration ne sont que la survivance de ces rites millénaires.

La virginité de la femme est naturellement, elle aussi, frappée d'un tel interdit et son inaugurateur s'expose, en conséquence, à des représailles redoutables. Dans le roman de *Tobie*, celle de Sara est défendue par Asmodée, un démon particulièrement jaloux et méchant, qui a fait mourir ses sept premiers maris aussitôt qu'ils étaient venus auprès d'elle. Un des procédés pour lever cet interdit, couramment employé dans le monde oriental, consiste pour la femme à consacrer sa virginité à la divinité grâce à un acte unique de prostitution sacrée dont le profit matériel va au trésor du temple. Il y en avait d'autres, car on peut penser que l'ingéniosité des esprits s'est tôt appliquée à la solution d'un problème aussi fréquent et aussi pressant.

Trouvons-nous trace de préoccupations analogues dans le monde de la Grèce primitive ? Les indices sont, à la vérité, assez minces, mais ils ne sont pas tout à fait inexistants.

A Athènes, par exemple, encore à l'époque classique, de jeunes officiantes étaient désignées pour le service temporaire d'Artémis de Brauron. Ce service était effectué « pour le rachat de leur virginité et pour prévenir les représailles de la déesse ». Ces jeunes officiantes n'étaient plus alors que les déléguées de leur génération qu'elles représentaient, et pour laquelle elle procédaient à une sorte de rachat symbolique et collectif. Il est hautement vraisemblable que, dans des temps plus anciens, cette obligation de rachat avait été générale et rigoureuse, avant de devenir le prétexte d'une simple charge honorifique, réservée aux filles des meilleures familles.

Dans la luxuriante floraison des légendes helléniques, peut-être faut-il, d'autre part, accorder à cet égard une certaine attention à la légende de Protésilas.

Protésilas est ce héros thessalien qui, lors du débarquement des

Achéens dans la plaine de Troie, posa le premier le pied sur le rivage en dépit d'un oracle menaçant pour celui qui accomplirait cet acte, et fut aussitôt tué. Protésilas au nom révélateur, puisqu'on peut l'interpréter comme celui du « premier », de « l'inaugurateur », subit donc le sort réservé à celui qui ouvre la voie en violant un interdit.

Il n'est pas toutefois seulement le héros de cette aventure guerrière. Il est aussi le protagoniste d'une curieuse légende d'ordre matrimonial probablement identique en son principe à la précédente, mais malheureusement contaminée par elle. On peut essayer de l'en dégager.

Protésilas donc était parti pour Troie dès le lendemain de ses noces. En son absence (après sa mort, dit la légende), son épouse Laodamie avait fabriqué une image en cire de son mari, et l'étreignait passionnément dans sa chambre, lorsqu'elle fut surprise par son père qui fit jeter la statue au feu. Cependant son époux ressuscité était venu la retrouver mais pour peu de temps et Laodamie l'avait finalement suivi dans la mort. L'histoire, reprise par Euripide dans une tragédie perdue, était devenue ainsi celle de la veuve inconsolable qui finit par rejoindre l'aimé dans l'Hadès. Peut-être sous les oripeaux romanesques, est-il possible de retrouver l'histoire primitive et significative, celle de l'époux qui disparaît dès le lendemain de la nuit de noces pour échapper aux conséquences de la violation de l'interdit, plus précisément de « l'inauguration » d'une vierge ; après quoi il est sacrifié en effigie et meurt ainsi symboliquement ; il revient enfin, tout aussi symboliquement ressuscité, reprendre sa place auprès de l'épouse, la divinité ayant été satisfaite rituellement par un sacrifice de substitution.

Ce n'est sans doute là qu'une hypothèse indémontrable. Mais elle acquiert une certaine vraisemblance lorsqu'on la confronte avec le rituel de la nuit de noces spartiate. Celui-ci présente toutes les caractéristiques d'une comédie machinée pour déjouer les périls que comporte la consommation du mariage et duper la divinité jalouse. Voici les précisions que nous trouvons dans Plutarque à ce sujet.

La matrone qui jouait en la circonstance le rôle de maîtresse des cérémonies rasait la tête de l'épousée qui avait été transférée dans la maison du mari. Elle l'habillait en homme, l'installait sur un matelas en guise de lit et la laissait dans l'obscurité. L'époux qui avait, comme d'habitude, pris son repas à la table commune, arrivait alors en cachette, dénouait la ceinture de l'épouse et la transportait sur un autre lit. Ayant accompli son office, il se retirait bientôt décemment pour aller dormir, comme d'habitude, avec ses compagnons de tente. Il continuait le même manège assez longtemps. Beaucoup avaient même, paraît-il, un enfant alors qu'ils n'avaient encore fréquenté leur femme que la nuit à la dérobée.

Les auteurs anciens de l'époque classique considéraient naturellement cette façon de faire comme une conséquence de la discipline militaire rigoureuse des Spartiates. Interprétation très insuffisante, bien évidem-

ment. Car elle n'explique notamment ni le déguisement masculin de l'épousée, ni son transfert clandestin dans l'obscurité d'un lit à un autre avant la consommation du mariage. Nous y verrons, pour notre part, bien plutôt de très anciennes survivances des ruses rituelles destinées à tromper la vigilance des puissances jalouses gardiennes de la virginité et à soustraire le ravisseur aux conséquences de son acte. On ne s'étonnera pas de retrouver ces survivances à Sparte, dans la cité la plus conservatrice de la Grèce.

Si l'on se rallie à notre interprétation et à celle que nous avons esquissée de la légende de Protésilas, « l'inaugurateur », on admettra avec nous que la consommation du mariage dans la Grèce primitive n'était pas toujours, pour le mari, et en théorie tout au moins, une affaire de tout repos.

Le premier, le principal devoir de l'épouse consiste à assurer la perpétuité de la famille en lui donnant des enfants légitimes, des fils de préférence.

L'entrée d'un enfant dans une famille n'est pas non plus chose simple. Elle s'accompagne d'un certain nombre de gestes rituels destinés à assurer devant témoins son incorporation dans l'ordre familial et son accession au culte domestique.

La venue au monde, d'abord, doit s'effectuer dans les formes traditionnelles. Nous les connaissons grâce à l'hymne à Apollon Délien qui nous fait assister à la naissance d'Apollon. Lèto à Délos a été prise par les douleurs de l'enfantement. Les déesses qui l'entourent, prêtes à l'assister, ne peuvent rien sans l'intervention d'Ilithye, qui préside aux accouchements. On l'envoie donc chercher par Iris. Elle arrive en cachette [1]. La libération a lieu et les assistantes saluent l'arrivée du nouveau-né par des ululements rituels. Leurs mains lavées, elles s'en emparent et le baignent aussitôt ; rite de purification, car l'enfantement est une souillure dont la mère — au moins quand il s'agit d'une mortelle — devra, à son tour, être débarrassée par un sacrifice aux dieux souterrains. L'enfant lavé est enveloppé de linge blanc et neuf, entouré de bandelettes, et couché dans un berceau en forme de van, comme le grain fraîchement récolté.

Notons en passant que, d'après Hésiode, certains jours du mois sont plus particulièrement favorables aux naissances : le sixième, le dixième, le seizième et le dix-neuvième pour les garçons ; le quatorzième et le dix-neuvième pour les filles.

Le nouveau-né est ensuite présenté au père qui peut le rejeter, notamment pour vice de conformation, car certaines infirmités rendent l'homme impropre à l'exercice du culte familial. A Sparte, il est aussi présenté aux Anciens de la tribu qui ont le même droit. L'enfant repoussé

1. Auprès des mortelles, le rôle d'Ilithye était sans doute tenu par une matrone initiée.

est exposé dans un endroit sauvage, c'est-à-dire voué aux dieux. On peut se demander si ce rite de l'exposition devenu facultatif, et probablement rare, n'est pas un ultime vestige d'un ancien sacrifice des premiers-nés.

L'enfant agréé n'était pas cependant encore entré dans la famille. Son incorporation était effectuée à Athènes, à l'époque classique, grâce à la cérémonie des *Amphidromia* qui avait lieu généralement le cinquième jour après la naissance. Le père portait l'enfant en courant autour de l'autel domestique, en présence des parents et alliés qui apportaient des cadeaux. Nous ne trouvons aucune mention de cette cérémonie dans les textes homériques. Ce qui ne signifie pas qu'elle n'avait pas lieu.

Le dixième jour, enfin, nouvelle fête, nouveaux cadeaux, nouveau banquet. Ce jour-là, on donnait son nom à l'enfant. De cette cérémonie, nous trouvons mention dans *l'Odyssée*. Autolycos, beau-père de Laerte, était venu à Ithaque à l'occasion de la naissance de son petit-fils. Sa fille Anticlée, après le banquet, plaça l'enfant sur ses genoux et lui demanda de lui donner son nom. C'est ainsi que le fils de Laerte reçut le nom d'Ulysse et fit son entrée officielle et définitive dans sa famille et dans la cité ; avec la promesse de cadeaux magnifiques de son grand-père devenu son parrain.

Vie religieuse et mystères féminins.

Les femmes participent naturellement à la vie religieuse et aux cultes de la famille et de la cité. Dans nombre de sanctuaires, et d'abord ceux des divinités féminines, elles occupent même des postes éminents, celui, par exemple, de la Grande Prêtresse d'Héra à Argos, ou celui de la prêtresse éponyme à Éleusis ; à Ilion, la prêtresse d'Athéné est la jolie Théano, la femme d'Anténor. Elles ont leur place jusque dans les cultes des dieux masculins ; ainsi la Pythie à Delphes, ou la femme du roi à Athènes dont on célébrait tous les ans l'union avec Dionysos lors de la fête des Anthestéries. Des collèges de femmes participent enfin en maintes occasions au service de la divinité, comme celui des *Melissai* à Éphèse dans le temple d'Artémis, ou celui des Arrhéphores à Athènes qui, claustrées pendant quatre ans, travaillent deux à deux, vêtues de robes blanches, à la confection et la broderie du péplos destiné à habiller l'antique effigie d'Athéna, ou encore celui des hiérodoules d'Aphrodite à Corinthe dont l'industrie particulière contribue grandement à la richesse du sanctuaire.

Cette participation aux cultes de la communauté ne mérite aucun commentaire. Les femmes, en l'occurrence, se trouvent confondues avec le reste de la population et assimilées à celle-ci. En raison de leur sexe, elles figurent à des places particulières, elles remplissent certaines tâches ou certaines fonctions déterminées, mais leur collaboration, au total, ne se distingue pas de celle que peuvent apporter les autres membres du groupe social intéressé au rite ou à la cérémonie.

Les études récentes sur la religion hellénique, sur ses formes et institutions primitives, conduisent cependant à se demander s'il n'a pas existé dans la Grèce archaïque des cérémonies spéciales aux femmes, auxquelles elles participaient seules en tant que telles, cérémonies à certains égards secrètes, c'est-à-dire conduites à l'écart de tout public masculin, même quand elles avaient lieu en plein air, et d'un exclusivisme si rigoureux que toute curiosité exposait son auteur à une chasse féroce qui pouvait se terminer par la mort et la lacération de l'indiscret.

L'hypothèse a donc été formulée — et à notre avis avec beaucoup de vraisemblance — que dans la Grèce primitive il a existé à côté de la « société des hommes » une société parallèle des femmes, où l'on progressait, comme dans la première, d'initiation en initiation. Ces initiations étaient liées, à l'origine, aux cultes des grandes divinités féminines : Héra, Artémis, Athéna, Déméter, héritières plus ou moins directes elles-mêmes de la Grande Déesse du monde égéen, déesse de l'arbre et de la végétation, Dame des fauves et de la nature sauvage. Elles devaient être accaparées progressivement et assimilées par le culte de Dionysos.

Elles s'accompagnaient de danses frénétiques et rythmées par la flûte, qui mettaient bientôt les danseuses en état de transe et d'extase, bouche ouverte, nuque fléchie, tout le corps tendu et rejeté en arrière, dans les attitudes qui évoquent celles des crises classiques d'hystérie. Elles comportaient des courses éperdues en cortège, à la lueur de torches, à travers les zones boisées et montueuses. Les initiées des catégories les plus anciennes portaient sans doute, à cette occasion, au moins dans le culte de Dionysos, la « nébride », la peau de faon, de l'animal sacrifié pour elles au cours d'une initiation antérieure, sacrifice qui s'accompagnait généralement d'une lacération. Il est vraisemblable enfin que certaines de ces initiations, notamment celle qui avait lieu à l'époque de la puberté, exigeaient un temps de retraite parfois assez prolongé, pendant lequel les futures initiées étaient soumises à des épreuves, s'isolaient et se cachaient par groupes dans la nature sauvage. En d'autres cas, par exemple à l'occasion de l'initiation préparatoire au mariage, la retraite pouvait prendre la forme d'un temps de service consacré à une divinité. Ce qui n'excluait nullement, bien entendu, les danses rituelles. Ainsi à Athènes les jeunes filles mises au service d'Artémis avant leur mariage devaient avoir « fait l'ourse », c'est-à-dire dansé une danse de l'ourse en l'honneur d'Artémis de Brauron.

Nous pouvons donc imaginer le déroulement de mystères féminins, dès l'époque homérique et dès avant la grande vogue du culte de Dionysos. Celui-ci fera la fortune des vocables « ménade » et « thyïade » qui désignent les participantes à ces « orgies » féminines. Déjà cependant le terme de « ménade » se trouve dans *l'Iliade* où Andromaque pressentant la mort d'Hector se précipite « pareille à une ménade ». On le retrouve un peu plus tard dans l'hymne à Déméter dont la rédaction se place vers la fin du VIIe siècle : « Elle bondit, y lisons-nous au vers 386,

telle une ménade qui dévale une montagne couverte de forêts. » L'allusion aux courses nocturnes par les monts boisés, épisodes caractéristiques des mystères féminins est, ici, on ne peut plus précise.

Ne nous laissons pas égarer par le silence d'Homère et d'Hésiode, silence peut-être révérentiel et très explicable, en vérité, puisqu'il s'agit de cérémonies secrètes, d'où les hommes étaient rigoureusement exclus, et qu'il était sage d'ignorer pour ne pas attirer sur soi la vengeance des confréries féminines et aussi, ce qui est tout un, les représailles redoutables de la divinité offensée.

Admettons donc que les femmes de la société homérique, jeunes filles et femmes faites, de loin en loin, tous les deux ou quatre ans probablement, suivant le rythme adopté pour les grandes fêtes périodiques de l'hellénisme, à des dates rituelles, se libéraient brutalement et simultanément des contraintes de la vie familiale et sociale pour s'abandonner aux frénésies d'une véritable folie religieuse collective, ou, si l'on préfère, aux emprises de la possession divine.

Si nous l'oubliions, nous omettrions probablement un côté essentiel de leur vie psychologique profonde.

Les servantes d'Aphrodite.

Par scrupule d'exactitude, il nous faut bien dire enfin au moins quelques mots de cette fraction de la population qui se livrait à ce commerce très personnel que certains misogynes ont appelé irrévérencieusement la plus ancienne profession féminine.

Ce commerce était, on le sait, couramment pratiqué dans l'enceinte des sanctuaires d'Aphrodite. Les servantes, les hiérodoules du temple de la déesse à Corinthe étaient déjà très anciennement réputées. Dans la seconde moitié du VIIe siècle, les tyrans de la dynastie des Cypsélides prétendirent même leur assurer un monopole légal. L'histoire ne dit pas qu'ils aient réussi à faire disparaître le marché clandestin.

En dehors de ce commerce réglementé, existait-il ailleurs un commerce libre ? A priori, c'est assez vraisemblable. En tout cas, un texte d'Hésiode nous permet de le supposer. Il parle, en effet, sans indulgence à la vérité, de ces femmes qui s'habillent de manière à mettre leur croupe en valeur, qui font perdre le sens aux hommes par leurs propos flatteurs, qui, dit-il, n'en veulent, en fait, qu'à leur grange, car les rémunérations de services se faisaient alors en nature, et qu'il compare finalement aux voleurs.

Certes, la condition de la femme homérique, telle que nous venons de la décrire à grands traits, reste encore façonnée, pour une part, par de très anciennes disciplines traditionnelles qui nous font remonter parfois jusqu'à des structures sociales rigides et primitives.

Il s'en faut cependant, et de beaucoup, que cette condition soit celle d'une mineure, d'une recluse, cloîtrée dans une demi-servitude. La femme d'Homère est déjà une personne. Et c'est à ce titre qu'elle prend place dans l'œuvre littéraire, qu'elle y fait figure d'héroïne.

D'héroïne aristocratique, il est vrai. Et cette restriction nous conduit à nous demander à nouveau, comme nous le faisions au début de cet article, si cette promotion de la femme ne serait sans lien avec la révolution politique et sociale qui, aux temps homériques, aux VIIIe et VIIe siècles, a assuré le triomphe sur les vieilles royautés terriennes et féodales des grandes familles aristocratiques lancées à la conquête de la richesse sur les voies nouvelles et libres de l'expansion maritime et coloniale.

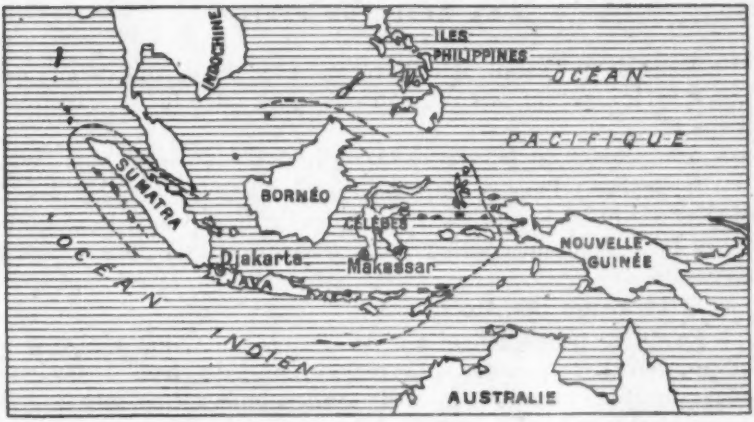
Comment ne pas constater, en effet, que, au cours des siècles postérieurs, c'est seulement dans les cités aristocratiques, à Sparte notamment, que la femme grecque conservera cette autonomie personnelle, cette liberté d'allures au moins relative qui sont celles de la femme dans l'œuvre d'Homère ? Indépendance de vie et de pensée que consacrera — et avec quel éclat ! — l'apparition dans les centres où seront conservées précisément les traditions de l'aristocratie, des vocations littéraires féminines, des grandes poétesses dont la gloire n'est pas encore éteinte, de Sappho à Lesbos, de Corinne et de Myrto en Béotie, de l'Argienne Télésilla, de Praxilla la Sicyonienne.

L'avènement de la démocratie marquera au contraire, au moins pour un temps, une régression dans la condition de la femme. Dans l'Athènes du Ve siècle, dans l'Athènes de Périclès, le gynécée sera son royaume mais aussi, dans une certaine mesure, sa prison. C'est seulement aux grandes hétaïres, à une Aspasie, qu'il sera réservé de jouer un rôle social, artistique, et même politique.

Déchéance d'ailleurs provisoire et qui n'ira pas sans provoquer de remarquables réactions. La question féminine sera posée par les philosophes, par Socrate d'abord, et surtout par Platon. A Athènes même, il se formera un parti féministe dont Aristophane mettra en scène les revendications extrêmes sur le mode comique dans *l'Assemblée des Femmes*. La femme gardera en tout cas dans l'œuvre littéraire une place éminente : l'Électre des *Choéphores* d'Eschyle, l'*Antigone* de Sophocle, l'*Alceste* d'Euripide en portent le témoignage inoubliable.

Il serait injuste d'oublier que cette place, c'est Homère le premier qui la lui a conquise.

ÉMILE MIREAUX,
de l'Institut.



PROMENADE A MANILLE

par Agnès Chabrier

Le jour se lève à peine quand nous franchissons la passe large de vingt kilomètres en laissant sur la gauche l'île du Corregidor. *La Marseillaise* prend à son bord le pilote et les fonctionnaires philippins chargés du contrôle des passeports et des bagages. A grand renfort de haut-parleurs, de gongs et de sonneries, les passagers sont requis de se présenter immédiatement dans le jardin d'hiver des premières classes pour les formalités d'arrivée.

Il est six heures. Avant d'obéir à cette convocation impérieuse, je vais d'abord, du balcon de ma cabine, contempler la terre encore éloignée. Apercevrai-je au loin, près de Cébu, la petite île de Mactan où Magellan fut tué au combat, le 27 avril 1521 ? La baie de Manille est grise, le ciel est bas et gris, la côte est grise. Il pleut. On m'a vanté les couleurs des Philippines, les couchers de soleil semblables à l'éclat d'une allée de flamboyants et de jacarandas dans l'azur tropical, les aubes délicates, la torpeur des midis blancs. A l'abri de la mer de Chine, sur ces eaux soudain calmées, pas une couleur. Des bateaux bombardés, torpillés, sabordés montrent leur triste carcasse mangée par la rouille. La baie, l'une des plus imposantes du monde, derrière Manille, s'arrondit dans un cercle presque parfait que bordent des montagnes volcaniques. Sous une pluie constante, je ne les apercevrai guère.

Je monte sur le pont. En tenue pittoresque, arrachés au sommeil, les passagers font la queue. Parmi eux, quelques religieuses espagnoles et une Chinoise.

Un Français qui habite Manille répond avec bonne volonté aux questions que lui posent ses compatriotes ignorants. Je lui montre les épaves :

— Américaines ou japonaises ?...

— Japonaises... Dans la seule journée du 13 novembre 1944, les Nippons ont perdu ici le croiseur *Kiso* et quatre destroyers : le 25 novembre, ce fut le tour du croiseur lourd *Nati*. Ils ont été tous coulés par l'aéronavale...

— Et les pertes des Américains ?...

— En 1942, trois canonnières des fleuves de Chine réfugiées aux Philippines ont été coulées au Corregidor, ainsi que trois dragueurs de mines. En 1941, un autre dragueur avait subi le même sort à Cavite.

Le nom de Cavite me rappelle une autre bataille maritime, celle qui opposa, en 1898, pendant la guerre hispano-américaine, l'escadre du Pacifique de l'amiral Dewey à la flotte espagnole et qui décida du sort des Philippines. Dans la nuit du 30 avril, l'escadre américaine, partie de Hong-Kong, arriva devant l'entrée de la baie de Manille. Elle comprenait six navires ; plusieurs transports chargés d'obus et de charbon l'accompagnaient. Avec une audace que les événements justifièrent, l'amiral Dewey — alors, commodore — décida de forcer le passage avant le lever du jour. Ainsi fut fait. Il réussit cette manœuvre d'autant plus aisément que pas une torpille, pas une mine sous-marine ne défendaient la passe et que le premier coup de canon fut tiré de l'île du Corregidor lorsque le dernier navire américain était déjà hors de portée. A cinq heures du matin, l'escadre déployée devant Cavite ouvrit le feu sur les bateaux espagnols. L'inégalité des forces en présence ne laissait que peu de doute sur l'issue du combat. A huit heures, le vaisseau amiral *Reina Christina* et le *Castella* — entièrement en bois !... — flambaient. Avant midi, les navires espagnols, dont deux seulement avaient un pont cuirassé, réduits au silence, se sabordaient. Faute de troupes de débarquement, Dewey, cependant, ne put occuper Manille, ce 1er mai 1898.

Il m'a fallu répondre à beaucoup de questions écrites et recopier mes réponses en trois exemplaires avec photos à l'appui, pour obtenir au Consulat des États-Unis mon visa pour Manille. Les Philippins me paraissent examiner les passeports qui leur sont présentés avec moins de zèle que d'indolence. Nous n'avançons pas. Le contrôle financier est assez sévère : pour obtenir des pesos, nous devons donner des dollars. Aucune autre monnaie n'est acceptée. La raison d'être du dollar, pour les gens d'ici, c'est d'abord de soutenir le peso philippin.

En attendant de franchir les portes du jardin d'hiver, je profite des éclaircissements que notre compagnon qui demeure à Manille veut bien nous donner.

— Combien d'îles dans l'archipel des Philippines ?... demande l'un.

Les réponses pleuvent.

— 1 200...

— 3 500...

— 7 000, dit le Français manillais.

Un article, lu avant le départ, me proposait un autre chiffre. En fait, l'archipel comprend bien sept mille quatre-vingts îles coralliennes mais surtout volcaniques, dont la plus importante est celle de Luzon — cent mille kilomètres carrés ; capitale : Manille et celle de Mindanao, quatre-vingt-dix mille kilomètres carrés. Ces noms me reportent aussitôt quelques années en arrière, au temps où ils revenaient sans cesse dans les communiqués de la guerre du Pacifique.

— Les Philippines sont-elles riches ?...

— Très riches. Le sol, fertile, produit aussi bien de la canne à sucre que du coprah ou du tabac ; du sous-sol on extrait de l'or, de l'argent, du fer, du charbon. Pourtant, la famine menace déjà quelques îles...

Il n'est pas encore sept heures du matin et sous cette pluie maussade, la moiteur de l'air est éprouvante.

— Les Américains ?... dit une voix.

Notre guide bénévole s'indigne :

— Non, non, les Américains de 1898 à 1946 se sont attachés au développement économique du pays : routes, lignes de navigation, culture du sucre, du coprah, du chanvre...

— Et vous dites que la famine menace certaines îles ?...

Il fait chaud : satisfait d'une attention que nous avions négligé de lui accorder jusque-là, le Français de Manille, à cette heure matinale, après une nuit écourtée, souhaiterait peut-être y échapper :

— A quoi bon vous parler de tous les contrastes de Manille ?... Vous les verrez bien vous-même. Ils sautent aux yeux. La sage administration américaine n'a fait que développer à un point inquiétant l'indolence des indigènes. Un exemple : vous m'avez demandé tout à l'heure le nombre d'îles que comprend l'archipel. Je vous ai répondu sept mille... Cela suppose beaucoup d'eau autour de ces îles, Pacifique d'un côté, mer de Chine de l'autre. Beaucoup d'eau et beaucoup de poisson... Eh bien ! pourriez-vous deviner quel est le produit qui vient en tête sur la liste des importations en provenance des États-Unis ?... Les conserves de poisson...

— Peut-être, dis-je, tout bas, peut-être sont-ils friands d'autres espèces de poisson... Et le commerce ?...

— Entre les mains des Chinois, et, ici plus qu'ailleurs encore, ce n'est que justice...

La voix est sèche. Plus pratique, un passager essaie de faire dévier la conversation. Il n'a que quelques heures à passer à terre :

— Que nous conseillez-vous de visiter à Manille ?...

— Pas grand'chose, si le temps est pluvieux. Les contrastes de la ville, cette perpétuelle opposition entre l'influence espagnole et l'influence

américaine, vous intéresseront. Mais la beauté de l'endroit, la Ciudad derrière ses remparts, ce que les Manillais appellent « Intra-Muros », la vieille cité espagnole, avec ses couvents et ses églises, n'est plus que ruines. Acculés à la défaite, les Japonais l'ont bombardée...

Enfin, je franchis les portes du jardin d'hiver. Dans tout l'éclat de leurs chemises hawaiiennes, plus bizarres encore de coloris que de dessins, les fonctionnaires du service d'immigration et les douaniers philippins m'attendent. Mon visa est en règle. On ne soulève aucune difficulté. Un tampon à l'américaine : « Philippine Immigration Service. Admitted in Manila. » Je change des dollars. Une jeune Philippine est chargée de l'opération. Elle parle un anglais excellent :

— S'il vous reste des pesos quand vous repartirez, nous les échangerons contre des dollars. Gardez cette feuille de déclaration.

Enfin, je peux regagner ma cabine. Le bateau a accosté. Du balcon, je domine le *pier* des Messageries Maritimes. Il pleut. Deux ou trois familles philippines sont venues attendre des passagers. Les filles, vêtues de robes en coton rose à volants, abritées sous un parapluie, agitent la main et parlent espagnol avec vivacité, mais les hommes retiennent toute notre attention : à cette heure matinale, par ce pluvieux dimanche de décembre, ils portent d'extraordinaires chemises d'organdi brodé. Les manches amples, le tissu transparent laissent voir les muscles ou les sous-vêtements. Ces chemises philippines s'appellent « Barong Tagalog » ; elles sont taillées dans l'organdi « piña », fibre d'ananas tissée ou dans le « jusi », tissu encore plus fin qui serait une fibre de noix de coco. Si les hommes peuvent porter cette chemise aux réceptions les plus officielles, les femmes, elles, n'ont pas renoncé à la « mistiza », robe philippine, très décolletée, découvrant les épaules. On y ajoute des manches en « piña » raide et brodé. Jusqu'en 1945, on portait, pointant vers la taille, une sorte de fichu Marie-Antoinette. Les dames de quarante ans sont restées fidèles à cette mode seyante.

Au moment de quitter *la Marseillaise*, je reçois le conseil de me méfier des voleurs. C'est un conseil qu'on m'a donné dans tous les pays du monde, qu'on murmure sans nul doute aux Américains, avant qu'ils débarquent à Paris.

A peine ai-je quitté la passerelle que des individus, l'air mystérieux, s'approchent de moi. A voix basse, ils me demandent si je désire changer des dollars. Le taux qu'ils offrent est légèrement supérieur au change officiel. Déjà, je suis harcelée par les « Taxi, madame... Un peso... Un peso, seulement... » J'ai résolu de montrer beaucoup de fermeté mais la pluie ne cesse pas. Je me résigne :

— Je veux aller à la messe « Intra-Muros »...

— A San Augustine, dit le chauffeur...

— Après la messe, je désire faire le tour complet de la ville... Montrez-moi tout ce qu'il y a à voir... Combien ?...

— Un peso... Un peso, seulement...

Qui m'avait dit que ce pays était l'un des plus chers du monde ?... Ou j'ai mal calculé la valeur du peso qui doit être de 175 francs, ou il n'y a vraiment rien à voir. Le chauffeur s'empare de ma valise et me précède au-delà des grilles de la douane. Un soldat, l'arme sur l'épaule, debout au seuil de sa guérite, me demande mon passeport et me fait un large sourire. Je lui réponds. L'intérieur de la guérite, hélas ! plein d'épluchures de fruits, de bouts de cigares, d'écorces et de détritus moins facilement reconnaissables n'est qu'une vaste poubelle. Les odeurs qui en émanent confirment la comparaison.

Autre surprise : le chauffeur n'est pas le chauffeur. Il a ouvert la portière d'une Dodge et il m'attend le plus poliment du monde, tandis que son comparse, au volant, tourne la clef de contact. Deux guides pour visiter toute une ville et cela me coûterait un peso ?... Je renonce à comprendre.

***

Du bateau, Manille, sur la rivière Pazig, m'était apparue comme une cité moderne, américanisée et blanche. Dépassé le port, nous roulons avec lenteur, entre des terrains vagues. Sur la gauche, s'élève encore une muraille ancienne, reste de la vieille ville, fortifiée à la Vauban, que les bombardements japonais ont rasée. Devant la voiture, au-delà du terrain vague, de grands bâtiments blancs, style Washington. Des palmiers, des bananiers et ces herbes étranges qui naissent des ruines mettent sur les pans de murs, les portails effondrés, les voûtes ouvertes et les débris de coupoles, d'insolites bouquets. De trop fréquents tremblements de terre avaient commencé, longtemps avant la guerre, l'œuvre de destruction. J'ai lu que l'ensemble de la *ciudad*, sous le ciel tropical, avait une grandeur sévère et triste. Même en ruines, c'est encore ce que Manille a de plus grand.

Nous entrons Intra Muros. L'église de San Augustine est la seule qui soit restée debout et à peu près intacte. Bâtie dans le style colonial que l'on retrouve aussi bien au Mexique qu'au Pérou, richement décorée, elle attire beaucoup de fidèles. Je reste debout au fond de l'église. Les femmes, la tête couverte d'une mantille, agitent un éventail. Un Dominicain prêche pendant tout le temps que dure la messe. Il s'interrompt à regret un instant, pendant l'élévation, fait une rapide génuflexion du côté de l'autel et recommence aussitôt son sermon. Je regrette de ne pas savoir l'espagnol. Deux mots reviennent toujours sur ses lèvres : « *Absolumente prohibido.* » L'assistance écoute, en s'éventant. Est-ce pour marquer sa réprobation qu'elle laisse les jeunes gens, chargés de la quête, tendre vainement au bout de longs bâtons les aumônières de velours rouge ?... Pas un peso n'y tombera. Que dis-je ?... Pas un cent. Jamais quête ne fut plus rapide. Personne ne pourra me donner l'explication de cette réserve collective.

Le prêtre s'est tu à la fin de la messe. La foule des fidèles s'écoule.

Si les visages, ni jaunes, ni blancs, ni noirs, portent les traces de nombreux croisements de races, les attitudes sont espagnoles. Les premiers habitants des Philippines furent les « Negritos » qui vivaient dans la jungle. Ensuite les Malais arrivèrent entre 1000 et 500 avant Jésus-Christ. Les îles dépendirent de successifs empires hindous-malais d'Indochine, de Java, de Bornéo et devinrent colonie de la Chine au temps de la dynastie Ming, tandis que le nord de Luzon fut colonie japonaise. Enfin, Magellan, Portugais au service de l'Espagne, débarqua à Cébu en 1521 et appela d'abord l'archipel : Iles de San Lazaro. Villalobos, qui arriva à Mindanao le 2 février 1543 et qui fut le premier Espagnol à explorer cette île, imposa le nom de Filipinas, en l'honneur du prince héritier, don Felipe, le futur Philippe II. A l'époque où le conquistador Michel Légaspi — le grand et sage, le patient et indulgent Légaspi — arriva à Manille, c'était une place fortifiée qu'occupait le chef musulman, Rajah Soliman. D'autres rajahs de Bornéo — musulmans eux aussi — occupèrent le pays sans parvenir à y implanter leur religion.

De 1521 jusqu'en 1898, les Philippines furent occupées par les Espagnols. Michel Légaspi y instaura le catholicisme qui, en vingt ans, gagna tout le pays. Chaque village — ou *barrio* — était, en fait, administré par le curé aidé d'une minorité de gens capables. L'instruction se développa. Les Espagnols n'essayèrent pas d'imposer leur langue, mais chacun voulut savoir lire et écrire les caractères romains — et le plus fort est qu'on y parvint. L'université de San Tomas, la plus vieille université d'Extrême-Orient, fut créée en 1611. Le christianisme aida au développement du pays qui, pendant les trois siècles de l'occupation espagnole, passa d'un million à quinze millions d'habitants.

Un fait est remarquable : l'archipel des Philippines est presque entièrement christianisé et la population en grande majorité catholique.

Ces femmes qui sortent de l'église, le missel dans une main, conduisant un enfant de l'autre, sont très attachées à leur religion. Les églises ouvertes depuis l'aube, fermées très tard le soir les accueillent à toutes les heures de la journée. Elles entrent pour brûler un cierge, se prosterner et prier et comme elles ne se mêlent pas à la vie politique et peu aux cocktails, réceptions favorites de leurs maris, étant soumises à la tradition espagnole, elles ne sortent que rarement seules et le plus souvent pour aller à l'église ou au cinéma. Les salles de cinéma à Manille, immenses et climatisées, s'ouvrent à huit heures du matin. Les nouveaux films américains atteignent les Philippines longtemps avant que nous les connaissions en Europe.

Mais voici un premier contraste : ces femmes à la peau dorée, aux pommettes larges et aux yeux brûlants sous la mantille, peuvent être d'excellentes femmes d'affaires. De leur bureau, elles assurent, bien plus que leurs maris, la prospérité de la firme dont elles s'occupent. Elles doivent au catholicisme, au sein de la famille, une place très enviable

et aux Américains, la liberté de se mêler au commerce et d'y montrer tous leurs dons.

Détail presque inconcevable en Extrême-Orient, aussi bien qu'en Orient : dans bien des ménages, le mari remet sa paie à son épouse. Les jeunes filles de l'après-guerre vont à l'Université et accèdent aux professions masculines. Elles sont avocates, médecins, journalistes. Pourront-elles, en puissance d'époux, dans ce pays où la tradition espagnole est si vivace, continuer à exercer ces métiers qui exigent une complète indépendance refusée, aujourd'hui encore, aussi bien aux femmes d'Espagne qu'à leurs sœurs des anciennes colonies du Nouveau Monde ? Je me pose la question.

Les fidèles qui ont assisté à la messe se hâtent vers les voitures américaines arrêtées au milieu des ruines sur les terrains vagues. Je n'aurais jamais retrouvé la Dodge si l'aide-chauffeur ne s'était porté à ma rencontre avant de se précipiter pour m'ouvrir la portière. Il pleut et la chaleur se fait plus lourde.

— Toujours un peso ?...

Je m'amuse à lui poser cette question. En fait, en bonne touriste, je suis battue et résignée. Il me rassure, il me confirme sans vergogne que je payerai seulement un peso.

Je dois acheter des timbres.

— Vous verrez la grande poste, madame...

La voix est fière. Nous voilà repartis. Dans l'enceinte de la *ciudad* ruinée, entre les arbres et les plantes qui ont spontanément poussé, des « squatters » ont construit de misérables cabanes en feuilles de bananiers ou en palmes de cocotiers, des baraques en bidons d'essence, des gourbis faits de vieilles voitures. Des Manillais y poursuivent leur indolente existence. Les monuments publics, tout neufs, sont imposants. Aucun chantier ne travaille pour remédier à la misère de cette zone. D'un côté, des taudis dans les ruines ou dans les marécages ; de l'autre, sur les hauteurs de Manille, des villas dans le style « hacienda » cher à Hollywood avec tous les avantages du confort le plus moderne et de la climatisation. La ville qui obéit tantôt aux habitudes espagnoles, tantôt à l'influence américaine, s'est étendue sans plan ni direction. Certaines rues sont chinoises. Rien n'est philippin. Rien, hélas ! dans Manille, n'est beau.

***

Nous quittons Intra-Muros. Un large boulevard pourvu de sens giratoires compliqués nous oblige à faire un long détour pour atteindre les escaliers de la grande poste. Pour envoyer une carte postale en France, il en coûte près de deux cents francs.

Et nous repartons le long de Dewey Boulevard, rectiligne, bien tracé. Des voitures américaines, les plus puissantes, les plus récentes, se suivent en si grand nombre que l'on ne comprend plus : Les Manillais vivent-ils dans leur Cadillac ?... Ces glorieux équipages les ramènent-ils

dans leurs taudis ?... Des agents de police enfourchant de puissantes motocyclettes, à l'instar de la police américaine, guettent l'automobiliste en faute et l'on se croirait sur Hollywood ou sur Sunset Boulevard, si ne surgissaient tout à coup de bizarres véhicules, des jeeps tirées des surplus américains, peintes de vives couleurs, décorées de guirlandes et transformées en autobus « pour dix personnes ». Un trajet de quinze kilomètres en « Jeepney » ne coûte que dix cents de peso, soit cinq cents en monnaie américaine. Il y a mieux encore : de petits chevaux philippins ravissants et nerveux enlèvent au trot des voitures légères aussi décorées que les « Jeepneys ».

Le chauffeur me conduit d'abord dans les deux grandes rues commerçantes : Escolta et Marinas, et s'étonne beaucoup que je ne veuille rien acheter. C'est dimanche, mais la plupart des boutiques sont ouvertes. On peut tout se procurer ici ; les étalages encombrés de camelote ne me tentent pas. A Manille, huit journaux sur neuf paraissent en anglais. On sort de l'église, d'un sermon prononcé en espagnol pour se hâter de lire un journal d'inspiration et de langue américaines. Partout de grands panneaux et d'énormes photographies. Ils recommandent encore aux Philippins de voter pour Ramon Magsaysay qui a été élu président de la République à une immense majorité, le 10 novembre 1953.

⁂

Jusqu'en 1907, ce fut « la Commission des Philippines » composée de trois Philippins et de cinq Américains qui administra l'archipel. De 1907 à 1916, une « Assemblée philippine », avec membres élus pour deux ans, donnait le pouvoir exécutif à un Gouverneur Général. En 1934, sur la voie de l'Indépendance, le gouvernement du « Commonwealth des Philippines » représentait déjà un pouvoir presque autonome. Enfin, en 1946-1947, les États-Unis accordèrent l'indépendance totale, en se réservant le droit d'établir vingt et une bases dans l'archipel. En partie copiée sur celle de l'Amérique, la constitution prévoyait un Président élu par le peuple pour quatre ans, un vice-président, une chambre de cent vingt représentants et un sénat. Comme aux États-Unis, deux grands partis commandent la vie politique des Philippines : le parti nationaliste et le parti libéral.

Ramon Magsaysay, chef du parti nationaliste, qui fut d'ailleurs de 1950 jusqu'à février 1953 secrétaire à la défense dans le gouvernement du libéral Quirino (qu'il devait battre aux élections), détruisit l'insurrection Huk dont les chefs étaient formés à Moscou. Il trouva pour désarmer ces communistes militants le moyen le plus simple : il leur acheta leurs armes et les paya comptant. On raconte qu'il donna à un commandant Huk trois mille dollars pour s'acheter une voiture et que, reconnaissant, le commandant lui donna le conseil de faire suivre une marchande de fruits qui livrait sa marchan-

dise dans vingt-deux endroits différents de Manille. Ainsi le *polit-buro* Huk tomba entre les mains de Magsaysay. Il distribua trois mille appareils photographiques à l'armée en disant : « Vous dites que vous avez tué cinq Huks... Je veux voir les photos des cinq morts... » Ceux qui pouvaient montrer dix cadavres montaient en grade. Mais si un Huk se rendait, Magsaysay (qui avait été pendant l'occupation japonaise le chef de douze mille guérillas) lui accordait aussitôt douze hectares de terre, un buffle et une maisonnette éclairée à l'électricité. « Pourquoi te bats-tu ? lui disait-il. Pour avoir une terre qui t'appartienne... Je te la donne. Cessez de vous battre... Magsaysay tient toujours parole. »

L'histoire, toute belle qu'elle soit, me laisse perplexe. Si la corruption peut gagner aussi aisément de farouches membres du parti, que dire des autres ?... Trop de Philippins font de la politique. Les flots de dollars que les États-Unis déversent dans ce pays — en même temps que des vagues d'experts dans chaque ministère — sont un pactole qu'il est tentant de détourner au profit de quelques-uns. Si une considérable partie de la richesse des Philippines est entre les mains des Chinois, le moyen de leur faire rendre gorge, par de savants impôts, par l'obligation de dons volontaires et de contributions spontanées, peut être découvert sans excessive subtilité. Les Américains s'indignent et pour lutter contre la concussion dépensent sans compter dans leur ancien protectorat plus de dollars encore.

Mon chauffeur et son compagnon ne m'ont pas dit un mot depuis la poste. Je frappe sur l'épaule de celui que je considère comme un guide et qui garde un si remarquable silence :

— Les Huks ?...

Il fait un geste vague :

— Là-bas... Partis...

Il me désigne le côté de la montagne. Enfin, il daigne se retourner vers moi :

— Il y a quelques mois, dans Manille même, tuer, voler. Tout prendre aux voyageurs... L'armée, lutter contre eux, maintenant, victoire...

Et, avec nonchalance, il allume un petit cigare et me tourne le dos.

Sous prétexte d'imposer un gouvernement communiste, les Huks, sorte de Viets, mirent à feu et à sang la province de Luzon. Munis d'armes japonaises et américaines, ils faisaient régner la terreur jusqu'au cœur de Manille. Dans ce curieux pays où prospèrent toutes les sociétés secrètes et quelques singulières religions, les Huks ne furent peut-être pas des communistes très orthodoxes. Ils n'en étaient pas moins dangereux.

Mon guide s'est nonchalamment accoudé à la portière. La vitre est baissée. Si je supporte mal l'odeur de son cigare, je reçois la pluie en plein visage. J'ai quelque difficulté à apercevoir, à travers ce double écran, les beautés de la ville. La voiture me promène devant les institutions religieuses, collèges et hôpitaux qui portent des noms de saints et des images religieuses au fronton et devant les grilles du palais prési-

dentiel. Tout près de là, sous un pont à dos d'âne, des sampans sont amarrés. De l'autre côté, des ponts métalliques enjambent la rivière Pasig.

Plus loin, nous longeons des rues étroites, très commerçantes, des rues plus chinoises que philippines où se croisent, devant un marché de fruits — raisins vermeils de Californie, pommes rouges d'Oregon, pamplemousses et oranges de Floride — les carromatas exigus et peinturlurés traînés par des chevaux lilliputiens

Femmes et hommes portent volontiers, ici, le chapeau vaste et léger en paille de Manille. Nous retombons dans les quartiers modernes. A quelques mètres de là, au-dessus d'incroyables marécages, un fouillis de bananiers, de palmiers, de bambous semble soulever des cabanes sur pilotis. J'apercevrais au centre de Manille le vert cru d'une rizière que je n'en serais pas autrement surprise.

L'eau sourd ; au beau milieu d'une ruelle que les paillottes dominent, des tas d'immondices atteignent la hauteur d'un homme. De lamentables habitats s'élèvent à deux pas des buildings prétentieux où les garçons d'étage circulent, un revolver dans la poche. Le revolver est très porté à Manille...

Tout à coup, d'une case en feuilles de cocotiers, aussi misérable que les autres, me parviennent les accords d'un piano. La voiture s'arrête. Le piano est bien installé dans la case ; le pianiste, dont le sens du rythme m'émerveille, se laisse aller à d'étonnantes improvisations. Ravie, je l'écoute. Je ne suis pas la seule. Des jeunes filles en robes roses et bleues, fraîches et bien repassées, sortent d'une autre cabane. Les îles Philippines sont le pays de la danse ; elles fournissent d'excellents orchestres de jazz aussi bien à Hong-Kong qu'à Cholon ou à Singapour.

Mon guide intervient :

— Musique symphonique aussi, madame... à Manille... Cinquante musiciens... Direction du maestro Frederico Elizalde...

Pourtant on m'a prévenue qu'à Manille la vie artistique est anémique. La politique et les affaires accaparent les hommes. Et encore s'y consacrent-ils sans fièvre ; le climat éternellement moite ne favorise pas les efforts.

Nous repartons. Aucun compteur pour contrôler où en est mon peso. Je frappe sur l'épaule de mon « guide » :

— Pourquoi ces gens sont-ils si mal logés, si pauvres ?... La guerre ?...

J'ai eu tort de lui suggérer la réponse. Bien sûr, oui, c'est la guerre...

— Mais la terre est riche...

— Riche ?... Si l'on plantait un manche à balai, quinze jours après, il y aurait un arbre...

— Alors, pourquoi ne pas planter le manche à balai ?...

Le Manillais soupire :

— C'est fatigant, madame... Ce n'est pas juste... Nous sommes tous égaux... Les Américains doivent nous aider...

On m'a dit que les Philippins refusaient aujourd'hui de grimper sur les cocotiers et que les exploitations de coprah dépérissaient. Ne pas grimper sur les cocotiers, c'est pour eux un point d'honneur. Pas de coprah, pas de poissons : l'honneur interdit également de récolter le coprah et de jeter des filets : cela est un peu inquiétant pour l'avenir économique du pays.

Désireux de me montrer tout ce que la ville a de plus beau, sous cette pluie fine et cette brume qui empêche les excursions dans la montagne, le chauffeur me conduit visiter l'usine de coca-cola, l'usine à gaz et une fabrique d'ice-cream. A la profonde déception de mes guides, je refuse de quitter la voiture pour admirer l'intérieur de ces trois monuments. Nous revenons au centre, en longeant la baie, par le Dewey Boulevard qui suit le rivage, avenue très large, bordée d'hôtels, de restaurants, d'immeubles à huit étages, de légations et d'ambassades. Je ne trouve rien à admirer. Des voitures de grande marque et du dernier modèle croisent et dépassent mon taxi. Les épaves rouillées déchirent l'eau grise. La *Marseillaise* est encore à quai. Il fait lourd, l'air est irrespirable. Je dois me l'avouer : je serai heureuse de repartir.

Pas de soleil pour moi, ni couchants enflammés, ni douce blancheur des aubes, et sans soleil, la joie des couleurs ne m'est pas proposée. La façade des immeubles, même des plus prétentieux, me paraît une invitation au spleen. On a prodigué en vain sur le béton le vert jaunâtre, le bleu canard, le framboise écrasée ; une lumière brûlante rendrait peut-être acceptable ce qui, sous la pluie, n'est que laideur.

Il pleuvra tout au long de mon séjour. Je ne verrai, ni le dessin des montagnes perdues dans la bruine, ni du haut des terrasses fleuries où les Manillais ont la charmante coutume d'inviter leurs amis à admirer les couchers de soleil, le crépuscule se prendre dans l'eau tranquille de la baie pour en panser les plaies et effacer l'histoire de ces navires coulés dont les cheminées et les tours détruites s'obstinent à paraître encore.

Ma visite à Manille — est-ce un méfait du temps ? — m'a laissé une impression de malaise. Au milieu des sept mille quatre-vingt-cinq îles, j'ai vu une capitale livrée à deux influences opposées. Dans le cœur et l'esprit du Manillais, la lutte entre trois cents ans de tradition espagnole et cinquante ans d'influence américaine est loin d'avoir trouvé sa conclusion. Il appartient peut-être aux Philippins — ces Philippins dont La Pérouse, en 1787, trouvait qu'ils n'étaient d'aucune façon inférieurs aux Européens — de se dégager de ces pressions et de ces souvenirs, de se chercher une âme et de créer une civilisation qui soit vraiment leur œuvre.

Quant à la « course d'un peso », je m'en suis tirée honorablement. Après une faible défense, une discussion sans objet et l'échange de quelques injures dans nos langues respectives, j'ai pu transiger à quatre mille francs...

AGNÈS CHABRIER

L'ÉGLISE
ET
LE REFUS DE FUNÉRAILLES RELIGIEUSES

par le R. P. Eugène Tesson

On sait l'émotion suscitée par la décision de Son Eminence monseigneur le cardinal-archevêque de Paris refusant les obsèques religieuses à Colette. Désirant pouvoir répondre à des questions qui, dès le premier jour d'ailleurs, ont été posées dans de nombreux journaux, nous avons demandé à une éminente personnalité catholique — le Révérend Père Eugène Tesson, professeur à l'Institut Catholique — de bien vouloir exposer à nos lecteurs la doctrine de l'Eglise dans ce domaine (N.D.L.R.).

On sait quelles ont été les réactions suscitées par la décision du cardinal-archevêque de Paris refusant à Colette les obsèques religieuses.

Nous voudrions, dans ces quelques pages, pour replacer l'interdiction du Cardinal dans son véritable contexte, rappeler quelles sont, en la matière, la doctrine et la législation de l'Église.

Mais pour poser correctement le problème, il est absolument nécessaire de ne pas perdre de vue ce qu'est l'Église dont trop de nos contemporains oublient le caractère essentiel et quel est son comportement envers ceux de ses membres qui sont infidèles à l'idéal évangélique.

Elle n'est pas, c'est trop clair, une entreprise de pompes funèbres ou de mariages en musique, mais elle n'est pas non plus l'association de gens qui s'assemblent parce qu'ils ont sur la vie les mêmes conceptions et les mêmes sentiments.

Elle est la communauté de ceux qui croient au Christ sauveur du monde. Croyance qui n'est pas l'effet d'une émotion quelconque ni un mouvement de sensibilité mystique, mais une adhésion de tout l'être, la conviction qu'en dehors du Christ, on ne trouve aux mystères de l'humanité que des réponses incomplètes ou illusoires. Ce qui entraîne entre le non-baptisé et le chrétien une différence totale dans la manière de concevoir la vie. Aussi pour les premiers chrétiens qui reçevaient le baptême à l'âge adulte, ce sacrement ne se comprenait pas sans une rupture complète avec la vie antérieure. C'était une option décisive et qui ne souffrait pas de demi-mesures.

Et c'est bien à cette époque des débuts du christianisme, alors que l'Église devait affirmer son originalité propre dans un monde étranger, qu'il convient de se placer pour comprendre les vraies données de notre problème.

Car cet idéal chrétien comportait de telles exigences que, parmi les nombreuses controverses doctrinales qui ont agité la primitive Église, une des premières et des plus dramatiques a porté sur la situation des chrétiens qui avaient été gravement infidèles aux engagements de leur baptême. Leur faute les excluait de la communauté, leur interdisait l'accès à l'eucharistie, sacrement de l'union au Christ et symbole de l'unité qui rassemblait les chrétiens de toutes les églises. Leur présence aux réunions liturgiques aurait semblé aussi scandaleuse que celle des non-baptisés. Cette discipline n'était alors discutée par personne.

Mais cette exclusion était-elle définitive ? Il fallut de longues discussions pour que l'on s'aperçût que l'Église avait le pouvoir d'absoudre de tout péché, y compris les plus graves, même de l'idolâtrie, de l'homicide, de l'adultère ou de la fornication, et de réintégrer les coupables repentants dans la communauté et de les admettre de nouveau à la messe et à la communion. Toutefois cette absolution n'était accordée qu'après une pénitence publique longue et onéreuse, et, pour certaines fautes spécialement scandaleuses, elle n'était même concédée au pénitent qu'à l'heure de la mort.

Quant à celui qui ne se repentait pas, qui ne demandait pas la pénitence, l'Église refusait désormais de le reconnaître pour l'un des siens. Elle n'avait plus avec lui de relations religieuses.

Nous sommes loin des rigueurs de cette discipline primitive. L'expérience a appris qu'il fallait, dans le christianisme, faire sa place à la faiblesse humaine. Et, dans les derniers siècles, on a, plus d'une fois, critiqué la facilité de l'Église à accorder le pardon. On connaît les sarcasmes et les indignations de Pascal à ce sujet.

Cependant, si la discipline ecclésiastique est plus souple que par le passé, les principes de base n'ont pas changé.

Lorsqu'il atteint un certain degré de gravité le péché sépare du Christ ; il interdit la communion. Et par conséquent il sépare aussi de la communauté chrétienne ; car, rappelons-le encore, la communauté chrétienne c'est avant tout l'assemblée des chrétiens autour de l'autel pour participer au sacrifice du Christ et recevoir son corps. Qui ne peut aller, parce que sa conscience le lui défend, jusqu'à l'acte essentiel, est bien un séparé. Néanmoins, comme cette séparation n'est, souvent, dans l'intention des coupables, que temporaire, l'Église, condescendante à ces oscillations perpétuelles de notre pauvre volonté, n'intervient plus pour interdire aux pécheurs l'assistance à la messe, et aux autres cérémonies religieuses. Et si les excommuniés sont exclus de droit, leur présence est cependant tolérée, en fait, excepté dans quelques cas extrêmement rares.

Cependant, il y a une circonstance où l'Église revient à l'ancienne rigueur. C'est lorsqu'elle estime devoir refuser à un défunt la sépulture ecclésiastique. Le corps ne peut être l'objet d'aucune cérémonie religieuse et si l'Église avait, comme jadis, autorité sur les cimetières où sont enterrés ses fidèles, aucune place ne pourrait lui être accordée dans cet enclos.

Comment justifier cette sévérité et en quels cas doit-on y recourir ?

Nous venons de le souligner, le péché grave constitue une rupture avec la communauté chrétienne et lorsque le péché est largement connu, lorsqu'il se manifeste par une situation prolongée et qui fait scandale, on ne peut nier que la rupture est publiquement affichée. Et si ce pécheur vient à mourir sans avoir donné le moindre signe que sa volonté a changé et qu'il regrette sa faute, l'Église par son refus de funérailles religieuses ne fait pas autre chose que tirer la conclusion d'une situation qui a duré jusqu'au dernier moment, autant qu'il est humainement possible de le savoir. Selon les apparences, le défunt est mort dans une désobéissance affirmée à la loi de Dieu, donc, autant qu'il dépendait de lui, en dehors de la communion chrétienne. En réalité, que s'est-il passé, à la dernière minute, dans le passage de la terre à l'autre monde, entre Dieu et le mourant, nul ici-bas ne peut le savoir ; l'Église n'en préjuge pas. Elle n'entend pas usurper la place de Dieu à qui seul il appartient de porter sur chacun d'entre nous, en toute justice, le jugement définitif ; mais elle agit d'après ce qu'elle peut connaître.

On comprend que le Saint-Siège ait tenu à déterminer avec toute la précision possible, dans le Droit Canon, les cas où cette interdiction doit être portée, car la loi générale c'est bien que tous les catholiques aient droit aux dernières prières de l'Église, tant que la perte de ce droit n'est pas certaine. En vertu des dispositions canoniques sont donc à considérer comme exclus des funérailles religieuses :

1° Ceux qui, de façon notoire, ont renié la foi chrétienne, soit en passant à une autre religion, soit en professant l'athéisme ou le matérialisme. De même encore ceux qui font partie de la franc-maçonnerie et ceux qui en pleine connaissance de cause et librement ont apporté leur adhésion ou leur soutien au parti communiste ;

2° Ceux qui sont morts en duel ou d'une blessure qu'ils y ont reçue ;

3° Ceux qui de propos délibéré se sont donné la mort, à moins qu'ils n'aient agi dans une crise de déséquilibre psychique, selon l'appréciation d'un médecin ;

4° Ceux qui ont donné l'ordre de faire incinérer leur corps ;

5° Ceux qui ont été l'objet d'une sentence personnelle d'interdiction ou d'excommunication ;

6° Enfin ceux que l'on appelle, en Droit Canon, les pécheurs publics et manifestes.

Cette disposition vise ceux qui se rendent coupables de délits particulièrement graves, soit en eux-mêmes, soit en raison du scandale qui en est la conséquence, qu'ils aient été ou non atteints par l'une des déterminations précédentes. Mais le scandale et le dommage que la société reçoit sont forcément relatifs ; ils dépendent des circonstances et des personnes en cause.

Ainsi, jadis, en France, on considérait les acteurs de profession comme pécheurs publics et on leur refusait la sépulture chrétienne, alors que la loi générale de l'Église n'y faisait aucune allusion.

Ainsi, encore, en sens inverse, on est dans notre pays, aujourd'hui, plus indulgent qu'ailleurs pour les chrétiens négligents qui sont restés longtemps sans remplir leurs devoirs religieux et on ne les privera pas, après leur mort, des funérailles religieuses. D'autre part, il faut encore noter que ce qui, dans un village, atteindra rapidement la notoriété publique, passera inaperçu dans une grande ville.

Compte tenu de cette relativité : « On pourra considérer comme pécheurs publics, en France, peut-on lire dans *le Dictionnaire de Théologie*, ceux qui vivent notoirement dans l'état de concubinage, d'adultère, de divorce (lorsqu'il leur est imputable), etc. »

Néanmoins une remarque de première importance ne doit pas être oubliée.

Les dispositions que nous venons de résumer comportent à leur sévérité une clause restrictive. Il suffit, en effet, nous dit le Droit Canon, que le coupable, quelle que soit la catégorie à laquelle il appartient parmi celles que nous venons d'énumérer, ait donné, avant de mourir, quelques signes de repentir (*aliqua poenitentiae signa*) pour qu'il ait par là même recouvré son droit aux obsèques religieuses. « Quelques signes de repentir », on voit que la formule est large et qu'en l'employant l'Église traduit son désir d'être la plus accueillante possible. *Le Dictionnaire de Théologie* déjà cité nous dit que si l'on n'a pas le temps de faire autre chose, un baiser au crucifix constitue une de ces manifestations de conversion regardées comme suffisantes.

Il est malheureusement certain que la famille de Colette n'a pu donner à l'archevêque de Paris l'assurance que la mourante avait manifesté, au dernier moment au moins, un de ces gestes de regret et exprimé sa volonté d'en appeler à la miséricorde du Christ.

Mais il faut souligner qu'en agissant comme elle a fait, en l'occurrence, l'autorité archiépiscopale s'est montrée parfaitement respectueuse de la liberté de conscience de la défunte. Puisque Colette a vécu hors de toute préoccupation religieuse et que rien n'est venu, à ses derniers moments, démentir cette ligne de conduite arrêtée dès longtemps, la loyauté n'imposait-elle pas à l'Église la discrétion la plus totale ? Et s'il est un reproche qu'en cette circonstance, on n'a pu lui adresser, n'est-ce pas d'avoir voulu, au mépris de la vérité, accaparer cette gloire ?

Mais une dernière question a été posée avec émotion par les amis

catholiques de Colette et à laquelle, en terminant, il faut répondre. L'interdiction de funérailles à l'église entraîne-t-elle comme conséquence inévitable la privation de toute prière ?

Il est vrai que ce refus comporte la défense de célébrer pour le disparu tout office funèbre public, aussi bien aux dates d'anniversaire que dans les jours qui suivent le décès. Mais là s'arrêtent, généralement parlant, les interdictions de l'Église. Rien n'empêche donc les fidèles de faire pour le défunt toutes les prières que leur suggère leur affection, et toute liberté est laissée aux prêtres, si ce n'est dans un cas exceptionnel qui n'est pas celui de Colette, de célébrer pour lui la messe, spontanément ou à la demande des parents et des amis, à condition que ce soit de façon privée, sans annonce publique ni solennité.

D'autre part, il ne faut pas oublier que dans toute l'Église, des messes sans nombre sont dites pour les âmes qui, dans l'autre vie, ont encore besoin d'expiation et qu'il appartient à Dieu seul d'en attribuer à qui il veut, les mérites. Et en nous souvenant de la vie et de la mort du Christ, nous ne pouvons douter que la puissance de la miséricorde l'emporte sur celle de la condamnation.

Si la décision de l'archevêque de Paris a ému l'opinion publique, cela prouve une fois de plus qu'en France, l'Église est présente au monde contemporain et que l'on n'en est plus dans les milieux scientifiques et littéraires à l'époque où un enterrement civil était considéré comme une victoire sur l'obscurantisme. Les chrétiens peuvent se réjouir de ce changement. Mais le confusionisme n'est pas moins redoutable que le sectarisme. Qu'on ne demande pas à l'Église d'accepter des accommodements qui lui feraient trahir sa mission ; elle en perdrait du coup sa raison d'être. Et que pourrait-elle alors apporter aux hommes d'aujourd'hui ?

EUGÈNE TESSON

Professeur à l'Institut Catholique.

SAINT-SIMON ET LA FIDÉLITÉ

par François-Régis Bastide

Depuis deux années, je disais à mes amis : *Je travaille Saint-Simon.* Je le disais doucement, sans faire de bruit et puis j'attendais. C'était toujours un *Ah !* admiratif, suivi d'encouragement : *Très, très bien !... Saint-Simon : grand écrivain !* J'appuyais : *n'est-ce pas ?... Le plus grand peut-être*, décidait-on soudain en se débarrassant d'un poids terrible. Mais c'était tout. Dites que vous écrivez sur Stendhal, ou sur Proust, on vous glissera des foules d'idées, d'aperçus personnels et d'expériences uniques de leur lecture. Saint-Simon : *bravo*, et le silence. On sait bien que Stendhal et Proust ont bu à même les *Mémoires* le meilleur de leur style, il serait normal d'y regarder d'un peu plus près ; mais non. Saint-Simon, qui avait un mètre cinquante-cinq, a écrit un peu plus de cinq fois autant que Stendhal et Proust réunis : quarante mille pages d'une écriture menue, dévorée de vitesse, vertigineuse. Il y faut une longue patience... Je voudrais montrer quelle en est la récompense.

Tout de même, pas d'injustice : on rencontre souvent des passionnés de Saint-Simon. On écrit peu sur lui, on le lit sans y toucher, on ne fait rien pour le découvrir à ceux qu'il rebuterait, mais je me souviens maintenant de deux de ses fanatiques. L'un était un citoyen de Trieste « émigré » à Venise, l'autre un jeune écrivain finlandais, rencontrés à un an et quatre mille kilomètres de distance. Nous eûmes de quoi converser une nuit, chaque fois, sur notre duc. Tous deux, chose remarquable, se sentaient des *minoritaires*. Le Triestin, on sait pourquoi (on croit le savoir). Le Finlandais parce qu'il appartient à ce groupe de Suédois-Finlandais qui peu à peu faiblissent sous la poussée de l'élément finnois en Finlande.

Tous deux, donc, hommes de petite patrie intérieure et de combat pour leur idéal. Tous deux de la race des *happy few* d'Henri Beyle, des *fils de rois* de Gobineau. Tous deux se délectant à retrouver en Saint-Simon leurs veilles et leurs alarmes, luttant avec lui, comme des ducs, contre les gens de robe et les ministres bourgeois, pourchassant les

bâtards légitimés, traçant avec lui des plans de gouvernement généreux, rêvant d'un Dauphin éclairé, pur et pieux qui mettrait enfin de l'ordre dans la fournaise Finlande, Trieste, Versailles... Et c'est ce Saint-Simon barde des minoritaires que je préfère soudain pour avoir vu les transpositions qu'il permet à deux esprits libres. Ajouterai-je que nos deux nouveaux ducs parlent, avec un accent fort sonnant, le langage même, bourré de mots à lui, de Saint-Simon ?

Il y a, je sais, que pour une époque pressée, lire Saint-Simon paraît une épreuve de force, car en bien des endroits il défie le lecteur d'aller plus loin sans sauter cent pages d'un coup. On ne peut aujourd'hui sans folie accorder des heures pénibles à la relation d'une bataille rangée ou d'une cabale mince. On saute donc. On veut arriver à l'anecdote. Mais voilà le malheur : chaque fois qu'il annonce *encore un mot pour sa singularité* (et on veut le voir vite, ce mot, on déchire le paragraphe, on traque la page d'un œil inquiet), ou *ce que montra une autre affaire...* (et on veut tout de suite savoir quelle affaire, si ce sera de jupons, de guerre ou de finances), eh bien ! chaque fois, on peut être assuré de l'ennui, ou de ne plus rien comprendre : parce qu'on n'a pas suivi le tempo. Il ne faut pas décoller d'un mot. Si on perd le souffle de ce petit homme assoiffé de tout dire comme il l'a senti, on ne sent plus rien. C'est comme les Litanies, il faut les dire toutes, sombrer de cœur et d'âme en elles, ou les oublier. Je pense aussi à un dix mille mètres : on sait comment Mimoun « suce » la foulée du coureur qui le précède ; et avec quelle méthode acharnée, pour pouvoir le « sauter » dans la dernière ligne droite. Il en est ainsi des *Mémoires*, qui sont la plus longue course de fond de toutes les littératures : il faut être dans chaque foulée pour obtenir la victoire. Tout se passe, en effet, comme si Saint-Simon ne sentait jamais que l'envers des choses piquantes et la singularité, au contraire, des ennuyeuses courtisaneries.

Il nous passionne là où il se reproche de tomber dans le circonstanciel ou le subjectif. Il nous rebiffe quand il croit avoir pris l'Histoire dans ses filets. Tandis que Henri Beyle est en embuscade dans les moindres notations de son journal, d'une lettre, ou d'un souvenir pour y déterrer le « petit fait » humain qu'il élève à la dignité d'idée générale, Saint-Simon s'étend sur tout avec la même régularité, à fond, confondant l'aperçu politique, le mot historique, le haut vol des hommes, la morale chrétienne et son propre destin de duc outragé. Il oblige ainsi à courir plusieurs dix mille mètres à la fois. De là qu'on souhaite parfois les abandonner tous. On le laisse.

On le reprend. On se sent comme contraint, dès qu'on a jeté les yeux sur ces pages immenses, par un contrat de fidélité à Saint-Simon. Ni les haussements d'épaules des historiens de profession qui ont toujours à dire que Saint-Simon est menteur, partisan, aveuglé (mais ils ne manquent jamais une occasion de le citer), ni l'éloignement où nous sommes

de Versailles par tout le beau parler faux qui nous a éduqués (c'est parce que nous savons trop de Sévigné, de La Bruyère et de La Rochefoucauld que Versailles nous glace ; nous souffrons de « moralistite » aiguë ; un peu de Saint-Simon dispensé sur les bancs du lycée rendrait à cette époque son vrai feu...), ni cette difficulté de sentir l'homme Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, tant il s'applique à mêler son destin à celui de la France (et il nous faut faire effort pour oublier tous les tics de la « littérature d'aveu », pour apercevoir que le *je* de Saint-Simon est un *je* collectif, celui de sa cause, et qu'il ne perd point pour cela de sa valeur), aucun de ces freins ne peut nous délier de cet attachement que l'on éprouve, plus et plus, pour un homme qui s'est voulu, toute sa vie, un fidèle entre les fidèles. Entre lui et nous, parce que nous sommes les témoins de sa fidélité à son père, à Louis XIII, au duc de Bourgogne, au duc d'Orléans, à M. de Rancé, s'établit un lien secret qui repousse dans l'ombre les coteries de Versailles : nous entrons dans sa famille, dans ses vues, dans ses humeurs, dans ses élans. Le triomphe de Saint-Simon, c'est d'avoir inventé une Histoire qui n'est peut-être pas l'Histoire mais où nous aimons nous réfugier pour quitter à la fois notre époque et l'époque officielle de Versailles. Ce petit homme de cabales réussit avec chacun de ses lecteurs le prodige d'une cabale mouvante où chacun peut entrer en apportant son écot de fièvre. Les *Mémoires* durent ainsi beaucoup plus longtemps que l'Histoire.

***

On sait que Claude de Saint-Simon, père de notre duc, tenait toute sa fortune et jusqu'à son titre de la faveur de Louis XIII. Il vaut mieux ne pas insister sur les raisons bien minables de cette faveur. Claude était page, fort honnête, doux aux chevaux et ne bavait point dans le cor du roi, raconte Tallemant des Réaux. Il avait, de plus, rendu un assez mystérieux service à Richelieu au soir de la Journée des Dupes. C'est pourquoi nous le voyons duc à vingt-sept ans et chargé de fonctions et privilèges importants. Aux obsèques de Louis XIII, en qualité de Grand Ecuyer, il avait à jeter l'épée du roi dans le caveau : *il fut au moment de s'y jeter lui-même*, dira son fils. Remarquons aussi que Claude avait soixante-neuf ans lors de la naissance de ce fils et quatre-vingt-sept lorsqu'il lui manqua. Louis, duc de Saint-Simon, deuxième du nom, à dix-huit ans, ne songe plus que par les souvenirs à son père : *Fort esseulé dans un pays où le crédit et la considération faisaient plus que tout le reste. Fils d'un favori de Louis XIII et d'une mère qui n'avait vécu que pour lui..., sans oncle, ni tante, ni cousins germains, ni parents proches, ni amis utiles de mon père et de ma mère, si hors de tout par leur âge, je me trouvais extrêmement seul.* A dix-huit ans, Saint-Simon est donc jeté malgré lui dans un âge ancien où il rencontre, étroitement

unis, les visages de son père et de Louis XIII. C'est bien là une des plus étranges marques du caractère de Saint-Simon, que, jeté dans le siècle de Louis XIV, ambitieux, voulant devenir *de quelque chose*, croyant, par intervalles, mais solidement, au pouvoir des hommes sur leur temps, il sera toujours fidèle à l'image qu'il s'est très tôt formé de Louis XIII à travers les récits de son père. Dès lors, cette image d'un roi devient celle d'un père. Très tôt, il confond les deux personnes en une seule qui se tient dans son dos et le regarde vivre. Louis XIII, c'est l'homme respectueux des titres, des préséances, autant que des fonctions. Louis XIII, c'est l'homme chaste qui réprimande un jour vertement son Grand Ecuyer pour avoir osé imaginer que lui, Roi, désirait une dame d'atours de la reine : « Plus ma qualité de roi me peut donner plus de facilité à me satisfaire qu'à aucun autre, plus je dois être en garde contre le péché et le scandale ! » Louis XIII, c'est ce héros de *vertu si pure et si triomphante*. C'est aussi l'homme attaché à ses fidèles gentilshommes mais plus encore à son peuple qu'il a toujours beaucoup de peine à « tailler » sous prétexte de guerre. Louis XIII, pour Saint-Simon, c'est ainsi Louis XII, et même Charlemagne. De Charlemagne, les Saint-Simon descendent, Claude le croit fermement. Notre duc se souvient d'avoir passé, tout enfant, des nuits avec son père à fouiller les parchemins pour s'assurer que la famille était immense... De sorte qu'en arrivant à la cour de Louis XIV, les yeux fatigués par ces veilles, il choisit tout de suite d'être l'empêcheur de danser en rond, et non seulement par ses complots et médisances mais en agitant la bannière du Roi mort, des Rois Anciens, arc-bouté de toutes ses forces sur un passé qui condamne la misère du royaume actuel. Quand je dis bannière, je pourrais aussi bien employer un mot moderne, très parlant, le mot « slogan ».

Voici un de ces slogans qu'il répète à tout le monde sans se cacher : *Aussi a-t-on fait le proverbe des trois places et des trois statues de Paris : Henri IV, avec son peuple, sur le Pont-Neuf ; Louis XIII, avec les gens de qualité, à la place Royale ; et Louis XIV, avec les maltôtiers, dans la place des Victoires*... Il écrit même un véritable manifeste, à la fin de sa vie, avec ces slogans mis bout à bout : c'est l'admirable *Parallèle des Trois Rois*, où il a tenté la synthèse de son goût pour Henri IV et pour Louis XIII, et de son mépris pour la *noire faiblesse* de Louis XIV. Cet ouvrage, aussi éclatant que les *Mémoires*, plus ramassé, visiblement composé pour le plaisir et non seulement pour épuiser la colère, montre bien l'archétype du Roi-Père dressé en Saint-Simon comme un hymne. Les *apparences* comptent peu : les conquêtes de Louis XIV, ses splendeurs, son prestige à l'étranger, il n'en restera rien. Ce qui reste d'un roi, c'est son éducation, son *fonds domestique*, son gouvernement intérieur, sa mort sereine. Il n'a manqué à Henri IV que la grâce et la chasteté. Tout a manqué à Louis XIV. Le grand roi n'est pas Louis XIV. Voilà ce que l'auteur du *Parallèle* proclame en 1746, neuf ans avant

sa mort, dans la solitude de son cabinet tendu de velours gris où luisent comme des icônes les quatorze portraits de Louis XIII réunis par Claude de Saint-Simon. Voilà ce que les historiens d'aujourd'hui découvrent aussi, appuyés non sur la foi mais sur la vérité, confirmant Saint-Simon : le Grand Roi, c'est Louis XIII.

On dit naturellement que si Saint-Simon avait été le fils d'un favori de Louis XIV et s'il avait tenu de lui sa couronne ducale, vivant alors au temps de Louis XV, le grand roi lui serait apparu sous les traits de Louis XIV. On s'obstine à mépriser les convictions de Saint-Simon sous prétexte qu'il n'a pas toujours dit la vérité, ou que sa vérité n'est pas « historique ». Il faut voir plutôt que l'héritage moral laissé par Claude à son fils est un héritage avec lequel on ne compose pas : les gestes naturels de notre duc et les vérités qu'il proclame jusqu'à son dernier souffle sont le prolongement de la vie de Claude. D'autres, comme Dostoïewski ou Kafka construisent leur vie en se retournant contre leur père. Saint-Simon traverse le siècle de Louis XIV et la Régence en orphelin de Louis XIII et de Claude, premier duc de Saint-Simon.

Le voici jeune officier, tremblant devant Louis XIV. Il ne dissimule pas que *jamais homme n'a tant imposé* par sa *majesté effrayante*. Le roi était assez bien disposé à son égard... Mais on ne quitte pas l'armée à vingt-sept ans ; le mot du roi à Chamillart : « Eh bien ! monsieur, voilà encore un homme qui nous quitte !... » n'a l'air de rien ; c'est en fait une terrible condamnation qui jette Saint-Simon dans la clandestinité, dans le *néant*, dit-il. Il ne demandait que cela. Il n'est *de rien* à la cour où tous sont *insectes*. On ne pouvait l'imaginer, lui, duc malingre haussé sur son titre comme sur des échasses d'or, combattant pour l'avancement à l'Ordre du Tableau créé par Louvois. L'armée n'est plus ce qu'elle était au temps des *rois anciens*... On y voit de grands noms stagner aux postes subalternes tandis que de vils bourgeois deviennent généraux. Cette démission est ainsi le prétexte rêvé pour se croire persécuté. Un peu plus tard, le roi distingue madame de Saint-Simon pour les voyages à Trianon. Saint-Simon juge aussitôt : je ne suis admis que comme époux d'une fille du maréchal de Lorges... Mais il sait aussi que s'il n'est jamais *aperçu* par le roi, le roi finira par dire de lui son fatidique : « C'est un homme que je ne vois jamais... »

Il faut donc se contenter d'une place de figurant et trembler de joie lorsque le roi, magnanime ou distrait, désigne parfois M. de Saint-Simon pour tenir « le bougeoir » du coucher. Peu à peu, on voit grandir en lui son mépris puis sa haine exacerbée pour le roi. Ce ne sont parfois que des riens : Saint-Simon analyse minutieusement le goût de Louis XIV pour la réjouissance, sans rien omettre ; soudain : (*le roi*) *haïssait tout ce qui était lugubre*... Ce rien parle beaucoup. Saint-Simon ne dit pas que la haine du lugubre est répréhensible, mais on le voit imperceptiblement hausser les sourcils, car il a, lui, depuis son enfance, le goût du lugubre.

A chaque fête de Versailles, il se souvient de ce grand mort qui dort à Saint-Denis, Louis XIII, seul, et devant qui le Père l'a conduit prier, chaque 14 mai... Il continue. Il le dit. Il le proclame. Il est allé cinquante-deux fois en semblable pèlerinage, de 1693 à 1745, et il s'est toujours trouvé seul devant ce monument funéraire usé par ses regards de fils soumis.

Devant l'ombre de *son* roi, il croit sentir sa main d'enfant blottie dans celle du Père et cette confrontation annuelle cristallise en lui tous les enseignements nobiliaires de Claude, les défilés, cartels, tournois et pompes funèbres auxquels il a assisté, les *vieux ducs et duchesses, les plus de la cour en leur temps et les mieux informés,* avec lesquels, dès l'âge de dix ans, il s'entretenait de difficiles problèmes : rubans, bonnets, révérences, tabourets, etc. L'enfant hochait la tête. Les vieilles gens lassés de gloire ancienne soupiraient... Tout semblait mort. La vraie vie, la vraie cour, était « ailleurs » et ne reviendrait plus en ces temps nouveaux, impies, scandaleux... La fidélité, chez Saint-Simon, ne se peut comprendre sans une certaine tendresse pour le lugubre vertueux.

L'homme selon Saint-Simon doit, en effet, être acharné dans le respect des rangs comme l'était le Père. Tout ce qui dérange l'ordre établi par le Père doit être pourfendu. Saint-Simon pourfend donc, dès son entrée à la cour, le maréchal de Luxembourg, pour une histoire de titre, puis les princesses de Lorraine pour une affaire de quête, et le duc de Vendôme pour une affaire de guerre, mais surtout parce que Vendôme est de sang bâtard et de mœurs corrompues.

Il a déjà pris goût à l'intrigue et il s'amuse à faire *avancer* ses *combinaisons de machines* d'un mouvement juste, *compassé,* perfide, indirect, balancé, *limaçonnant* sur les uns, *assénant* sur les autres, *se répandant* sur tous les sujets, faisant le *voyeux,* cherchant les colères et les *pousseries,* regardant voler *comme mouches* les lettres anonymes, *s'extorquant* au plus fort de la bataille une *surface unie,* l'air de rien, volontiers *accostant* et toujours à son aise dans la *machine pneumatique* qu'est Versailles. J'ai l'air d'énumérer. Il n'en est rien. Ma tête est encore tout enflée de ces mots extraordinaires, concrets, brillants d'intelligence, par quoi Saint-Simon s'échappe pour caracoler en avant des hommes. Ces mots m'obsèdent. Il faut faire effort pour parler posément. Reprenons.

Le voici officier marieur, unissant la fille du duc d'Orléans et le duc de Berry... Prodige, que ce mariage. Le roi le félicite, le loge à Versailles mais l'invite pour la deuxième fois à *tenir* (sa) *langue.* Ce pourrait être ici le commencement d'une phase heureuse, si Saint-Simon, se voyant *de quelque chose,* consentait d'abandonner ses élans de jeunesse ; remis dans le rang des courtisans, il tiendrait sa place comme les autres ; il ne songerait plus à Louis XIII, ni au Père, qui sont morts inutiles, ni aux préséances, puisqu'il n'est pas le seul duc en cet *enfer,* ni aux bâtards, puisque le roi les légitime. Il écrirait, tapi en son entresol pris

dans la hauteur d'un des petits appartements de Versailles, confit dans cette pestilence bénie... A la longue, il obtiendrait sans doute quelque charge... Mais non, une autre cause vient remplacer le souvenir du Père : celle du duc de Bourgogne.

***

On connaît l'explosion de joie qui salue dans les *Mémoires* la mort du Grand Dauphin, père de ce duc de Bourgogne appelé désormais à régner et que personne ne connaît, hormis Saint-Simon. Pourquoi ? Il faut rendre à Saint-Simon cette justice qu'entre tous les *insectes*, il a su discerner une des seules figures attachantes de l'époque. *Un naturel à faire trembler... Tout ce qui est plaisir, il l'aimait avec une passion violente... Il sentait ses fautes, il les avouait, et quelquefois avec tant de dépit qu'il rappelait la fureur... Le prodige est qu'en très peu de temps la dévotion et la grâce en firent un autre homme, et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires...*

Voilà pourquoi Saint-Simon aime le nouveau dauphin : la *fureur*, et puis la *grâce*. Il aime les natures qui se surpassent et transforment leur nature vive en nature sereine. Claude, parlant de Louis XIII-le-Chaste n'avait pas d'autres mots pour exprimer son attachement. Le dauphin sera donc le nouveau Louis XIII et Saint-Simon, se glissant dans l'ombre de Fénelon, précepteur, de Beauvilliers, gouverneur, entend donner des conseils à l'élève royal. On dirait que de tous temps il tenait en réserve un programme de vie et de gouvernement pour un dauphin selon son cœur. De 1708 à 1712, il développe ce programme, peu à peu, en des entretiens nocturnes passionnés, ignorés du grand nombre (de Fénelon lui-même, parfois). Que notre futur roi connaisse les hommes mais se garde des sciences, qu'il se mêle à la vie des citoyens, qu'il s'instruise par la pratique directe, que sa vertu soit plus souriante, moins *renfermée*, qu'il soit moins *littéral* dans sa piété. Mais oui, on peut aller au bal sans danger le soir de l'Epiphanie...

C'est que le dauphin apparaît aux yeux de la cour, de Louis XIV, surtout, comme un moine austère, sans jeunesse. On ne lui pardonne pas de traverser Versailles avec la démarche ailée, nonchalante, hautaine, des anges réprobateurs. Ce qu'on ignore, c'est le mécanisme du divertissement en cette âme. Saint-Simon, lui, le connaît bien : *Il ressemblait fort à ces jeunes séminaristes qui, gênés tous les jours par l'entraînement de leurs exercices, s'en dédommagent à la récréation par tout le bruit et la puérilité qu'ils peuvent.* Belle occasion de s'attendrir ! Cet *ange* a l'innocence d'un enfant et Saint-Simon prend le ton d'une nurse attentive pour dénombrer tous les jeux du petit prince : *mouches étouffées dans l'huile..., grains de raisin écrasés en rêvant..., crapauds crevés avec de la poudre..., bagatelles de mécanique...* Peu à peu le travail de cette âme porte ses

fruits et le maître raconte la renaissance de son élève comme un prodige qui fit *tout à la fois ouvrir les yeux, les oreilles et les cœurs.*

En même temps, il se compromet pour son élève. Il invente un parti mythique et s'accroche aux franges de l'étendard Bourgogne, tirant, poussant des coups terribles aux ennemis, secouant les indécis. Bien avant que le duc de Bourgogne soit déclaré dauphin, ce parti existait (cabale de Lille) et Saint-Simon était si *engagé* qu'il devait continuer sur son élan.

A l'audience du 30 décembre 1709, le reproche du roi à notre petit *furibond :* « Mais aussi, monsieur, c'est que vous parlez et que vous blâmez, voilà ce qui fait qu'on parle contre vous », marque le degré supplémentaire de la colère de Louis XIV. Tout se passe dès lors comme si le roi était aux yeux de Saint-Simon un usurpateur, un PÈRE ABUSIF. Il ne dissimule plus : lorsque ce roi, qui n'en finit plus de vivre, mourra, un roi véritable paraîtra.

On comprend que Saint-Simon, du côté du Dauphin, soit bientôt puissant. Ceux qui avaient misé sur le Grand Dauphin sont anéantis et ont un dur chemin à refaire. Ceux qui sont avec le nouveau dauphin sont peu nombreux.... *Je devais compter que les regards se fixeraient sur moi à proportion de la jalousie, et que je n'en pourrais éviter les dangers qu'en voilant ma situation nouvelle...* Comment ne pas jalouser Saint-Simon ? Il a beau, en maints endroits, parler comme s'il avait prévu la mort du Grand Dauphin, comme si son amitié avec le duc de Bourgogne avait été un calcul (*l'engagement heureux d'une amorce qui avait pris comme je me l'étais proposé*), il y a eu, certes, un calcul dans cet attachement puisqu'il s'agissait d'un petit-fils du roi, mais il y a aussi une ardente passion, une admiration que Saint-Simon n'éprouve pour personne à la cour. Il y a surtout un fait capital : à propos de questions de préséance et de cérémonial, le duc de Bourgogne s'est montré disposé à combattre pour enrayer la carrière prodigieuse des bâtards du roi. Ce prince a le sens du droit divin et du sang pur. De plus, il connaît *l'autorité sans bornes que les ministres avaient usurpée, celle qu'ils s'étaient acquise sur le roi...*

Il bondit en apprenant que ces vils bourgeois ministres refusent de donner du *monseigneur* aux ducs et que certains exigent même ce titre pour eux-mêmes, encouragés par le roi, qui croit ainsi se les mieux attacher. D'où les transports de Saint-Simon : voilà un homme à qui l'on arrache de l'indignation pour un *monseigneur* omis ou usurpé ! Et cet homme va régner !

Soudain, l'Ange meurt et laisse Saint-Simon sans voix. Ainsi, tous ces projets minutieusement échafaudés n'auront servi à rien. La France est sans dauphin. Tout ce que Saint-Simon a écrit ou communiqué à ce prince (*Projets de gouvernement pour le duc de Bourgogne, Projets de rétablissement du royaume de France*, etc.), tous ces « Sans-Pouvoirs » qui allaient devenir des « Pleins-Pouvoirs », tout ce feu vif est arraché

à la cassette du défunt par l'ami Beauvilliers, et brûlé. Personne ne saura. On ne saura pas non plus que Saint-Simon a refusé d'assister aux obsèques du Dauphin pour écrire, en une journée fiévreuse, l'admirable *Lettre* anonyme au Roi, retrouvée par Faugère, en 1880, aux Archives du Quai d'Orsay. Au-delà de la mort, Saint-Simon est fidèle. Au mépris du danger, il envoie cette lettre. Puisque son dévouement n'aura servi de rien, il écrit au roi comme on se tue.

Il écrit d'une seule coulée, d'une écriture renversante, comme un monologue claudélien, ce que personne n'a osé dire au roi. On enseigne généralement aux élèves de rhétorique qu'un seul, parmi les courtisans de Versailles, a senti la misère du peuple français et l'on nous rabâche la jolie page de La Bruyère sur les paysans. La Bruyère dit bien. Saint-Simon hurle. Personne n'a parlé comme lui de patrie, d'impôt, de campagne, de laboureurs, fermiers, artisans, marchands, de cette misère du peuple obligé de *démonter la charpente de leurs maisons délabrées pour être vendue à vil prix*. Personne n'a osé parler au roi du salut de son âme. Personne ne l'a accusé de se laisser mener par le somptueux et par la force, aux dépens de l'ordre et de la paix. Il faut lire et mettre dans nos anthologies ces cinquante pages impitoyables sur le thème : *Quel compte, Sire, que tant de fleuves de sang dont vos ministres vous ont fait inonder l'Europe...*

Le roi a lu cette lettre et a deviné d'où elle venait. Mais le roi est vieux. Saint-Simon a fui quelque temps pour constater avec amertume qu'il a perdu sa lumière *au même âge où était* (son) *père quand il perdit Louis XIII*. On voit bien, à cette remarque, le parallélisme étroit que le destin impose à notre duc, et comme il vit les yeux tirés en arrière par le souvenir du Père et de Louis XIII, et que cette fidélité au dauphin, c'était bien le Père recommencé.

***

La France n'a plus de dauphin mais elle a bientôt un régent. Saint-Simon sursaute. Cet homme ne sera-t-il pas une vie nouvelle ? Louis XIV a dit un jour à son chirurgien Maréchal, parlant de Saint-Simon : « Je voudrais que mon neveu n'eût pas d'autre ami. » Clairvoyance étonnante du roi, qui n'aime ni son neveu ni Saint-Simon, mais qui a compris que leurs deux caractères si dissemblables se compléteraient pour former cet étrange assemblage d'estime, de mépris, de dégoût, de tolérance, de lassitude, d'affection, de sincérité que l'on nomme amitié. Amis ils le sont depuis l'académie dont ils ont été élèves ensemble. Le duc d'Orléans s'appelait alors duc de Chartres. Le duc de Saint-Simon avait droit au titre de vidame de Chartres. Il n'y avait point de commune mesure entre leur lignée et leur situation, mais le duc, fort noceur, aimait bien les réprimandes. Le vidame, marié jeune, aimait réprimander. Entre les

deux piédestaux où ils s'agitent comme des forcenés, la débauche et la vertu, un lien subtil s'est noué que le temps travaille à consolider. Lorsque Saint-Simon parvient à le séparer d'avec sa maîtresse, madame d'Argenton, qui était *le scandale affreux de toute sa vie*, il lui rend, c'est incontestable, un immense service : Orléans rentre en grâce auprès du roi. On ne voit d'ailleurs pas très bien pourquoi cette liaison inquiétait tellement le roi. Quoi qu'il en soit, Saint-Simon ayant été l'instrument de cette séparation a sur son ami un prestige étrange. Bien plus : à la mort du duc de Bourgogne, cette mort venant après celle du Grand Dauphin et s'accompagnant de la mort de l'aîné des petits dauphins, il est difficile de ne pas soupçonner le duc d'Orléans... Le mot *poison* est nettement prononcé en sa présence et la rumeur traverse l'Europe. Le roi montre qu'il a son avis sur cette question. Par ces morts successives, si prodigieuses, le duc d'Orléans est devenu le personnage le plus important du royaume, avec le duc du Maine, bâtard légitimé : le roi lui tourne le dos, le met en quarantaine, affecte de considérer que les soupçons sont justes et, par un jeu subtil, menace ainsi de devoir donner la régence au duc du Maine... Saint-Simon n'est pas un moment indécis. L'habileté lui conseillerait de se rapprocher du duc du Maine mais il avoue lui-même que son amitié pour Orléans est trop ancienne pour y rien changer. La fidélité à l'Ami se double ici d'un goût du risque tout à fait remarquable. *Je fus le seul, je dis exactement l'unique, qui continuai à voir le duc d'Orléans, chez lui ou chez le roi, à me promener avec lui dans les jardins, à la vue des fenêtres du roi et de madame de Maintenon.*

De sorte que Saint-Simon est encore jeté dans la clandestinité, comme au temps du duc de Bourgogne. Il a besoin du secret pour exalter ses vues politiques et ses élans d'amitié. D'ailleurs, depuis bientôt quinze ans, le duc d'Orléans et lui s'écrivent en code chiffré des lettres bourrées de nouvelles, aperçus, ont-dits et des plus fumeuses intrigues, où Saint-Simon est toujours l'entraîneur et Orléans, beaucoup plus intelligent, le dilettante amusé. Ils vivent ainsi dans un maquis infernal. Quand le roi sera mort, on réunira les Etats Généraux, on formera des conseils, on se séparera des ministres, on réduira les bâtards, le duc du Maine, surtout, le plus encombrant par son esprit et la coterie qui le pousse, on rétablira la marine, on fera refaire les chemins par la troupe... Ah ! On ne manque pas d'idées. On joue au roi. Enfin le roi meurt. Saint-Simon a quarante ans. Il est maintenant *de quelque chose*, c'est-à-dire qu'on le voit clairement *dans la bouteille*. Pour commencer une carrière politique, il est un peu tard. Néanmoins, il a un geste d'une importance considérable : il assied son ami sur le trône de la Régence. Certes, il a beaucoup exagéré, dans ses *Mémoires*, son rôle en l'affaire du testament. On peut tout de même considérer que s'il n'avait pas été aux côtés du duc d'Orléans — et de quelle façon pressante — celui-ci aurait peut-être transigé avec Maine...

Tandis que Saint-Simon s'élance, fait transformer le testament du roi par le Parlement, profite de la reconnaissance dudit Parlement, flatté qu'on l'ait pris pour arbitre, pour *dépouiller* le duc du Maine... Saint-Simon n'est ami du Régent que contre l'ennemi.

Il ne peut rien faire d'autre. Les places que l'Ami lui offre : présidence du conseil des finances, garde des Sceaux, gouvernement du petit roi, il les refuse. Il n'est que membre du Conseil de Régence. Dégoûté du pouvoir au moment où le pouvoir vient à lui, le petit jeu de destitution des ennemis et de mise en place des amis ne l'amuse pas longtemps. Aux parlotes inter-ministérielles, il fait figure d'enragé inutile, gênant, bientôt. Sur les grands problèmes (Etats Généraux, Edit de Nantes), il ne sait plus quel a été, quel est et quel sera son avis. Il roule dans sa tête des phrases de prophète maudit . *Nos rois payent le comble du pouvoir qu'ils exercent pendant leur vie par l'impuissance entière qui les suit dans le tombeau...* De ces phrases il se sert comme d'un balancier pour se maintenir dans le sillage instable du Régent. Il lui fait peur, ou bien il se pend à ses basques pour obtenir la chute de ce fripon de Dubois, ou il se roule littéralement à ses pieds, il dresse des châtiments de Dieu un effrayant tableau, il le conjure de réformer ses mœurs et la politique du pays. L'Ami écoute, lutte pied à pied, puis accepte tout, semble décidé, impatient d'agir selon les vues de ce Saint-Simon *immuable comme Dieu.* Le lendemain, tout est à refaire. Il arrive parfois que le Régent convoque secrètement le Conseil, sans Saint-Simon, pour décider ce qui mettrait le petit duc en fureur... Celui-ci sait enfin à quoi s'en tenir. Dans une lettre à Berwick, il écrit : *Je suis celui de tous qui ferai le moins d'impression sur Son Altesse Royale.* Il se trompe : il fait grande impression, mais inutile. Ce qui est fort heureux pour l'histoire de notre littérature : l'Ami, en condamnant Saint-Simon à l'officieuse opposition, en faisant alterner espoirs et désespoirs, en lui donnant pour toute activité la fort protocolaire ambassade en Espagne, en le compromettant, surtout, dans son clan, et si nettement qu'à la mort de l'Ami, Saint-Simon ne peut que quitter la cour comme un fantôme oisif, en le rejetant enfin vers les *Mémoires* dans la solitude, le Régent a rendu de la meilleure façon à Saint-Simon son amitié.

***

La dernière fidélité de Saint-Simon, je n'ai pu la faire intervenir dans l'ordre chronologique car elle inonde toute sa vie d'une lumière intermittente : après le Père, après l'Ange, après l'Ami, voici le Saint. Je veux parler de M. de Rancé et de la fidélité de Saint-Simon à la Trappe. Elle lui vient d'ailleurs du Père en droite ligne : *Mon père avait fort connu M. de la Trappe dans le monde. Il y était son ami particulier et cette liaison se resserra de plus en plus depuis sa retraite si voisine de*

chez mon père, qui l'y allait voir plusieurs jours tous les ans ; il m'y avait mené. Quoique enfant, pour ainsi dire encore, M. de la Trappe eut pour moi des charmes qui m'attachèrent à lui, et la sainteté du lieu m'enchanta... Je désirai toujours d'y retourner... Je ne pouvais me lasser d'un spectacle si grand et si touchant...

Depuis cette prime enfance, la considérable différence d'âge qui le sépare de M. de Rancé, le fait que le saint abbé meurt quelques années après Claude de Saint-Simon, la vie débauchée qu'il avait menée dans sa jeunesse, le mépris qu'il professa ensuite pour le monde, tout désigne à Saint-Simon cette noble figure pour l'objet d'un transfert paternel. De fait, chaque fois que les hommes le dégoûtent, il va à la Trappe, où il est le fils de cet homme.

Il l'est à vingt ans, quand il reproche aux courtisans de Versailles leur minceur, et leur clame au visage le nom de Rancé. Il l'est cinq ans plus tard quand il apporte à l'Abbé les premiers fragments des *Mémoires*, jetés sur le papier sous forme de *relations véridiques*, pour lui poser la grande question : *Un chrétien, et qui veut l'être, peut-il écrire et lire l'histoire ?... La charité peut-elle s'accommoder du récit de tant de passions et de vices, de la révélation de tant de ressorts criminels, de tant de vues honteuses*, etc. Ayant en mémoire tant de portraits féroces tracés par Saint-Simon, et tant de *ressorts* démasqués, sans aucune autre utilité que le soulagement de sa bile et notre plaisir littéraire, on peut se demander aujourd'hui comment Saint-Simon a-t-il pu éprouver ces scrupules au moment d'écrire. D'une part, il y a son fameux : *la charité ne me tenait pas enfermé dans une bouteille...* D'autre part, il s'enferme souvent, et des *huitaines de suite*, à la Trappe. Tant que l'Abbé vit, il lui soumet ses hésitations, apprend à corriger ses vanités et ses haines. L'Abbé mort, il s'applique à chercher dans ces lieux solitaires où les grands vertueux du siècle se sont réfugiés, le souvenir de l'homme qui lui conseillait de fermer les yeux sur le monde. Il est ici *comme dans un intervalle entre la vie et la mort.* En même temps, la *promptitude des yeux à voler partout* ne s'arrête pas en lui parce qu'il a voulu l'arrêter à la Trappe. D'ailleurs, il ne peut être question de l'arrêter. Ou alors, il faudrait entrer définitivement à la Trappe, ce que M. de Rancé a eu la sagesse, ou peut-être l'ironie, de lui déconseiller.

Nous n'avons que quelques lettres pour imaginer le dialogue du vieillard et de l'adolescent. Nous avons l'œuvre entière de Saint-Simon pour mesurer quel drame, le plus secret, auquel on ne pense jamais, représente pour lui la fidélité jurée à son *patriarche*, comme il l'appelle. Car enfin, il jure en maints endroits que dans ses *Mémoires, la vérité se rencontre tout entière et que la passion n'a fait qu'animer le style.* En même temps, on ne vit pas impunément en retraite de si longues années sans parvenir à une connaissance de soi à peu près parfaite : chaque

fois que Saint-Simon manque à la vérité, exagère le mensonge ou la calomnie, s'attarde à défigurer un visage qu'il est seul à trouver laid, on lit comme en filigrane qu'il s'accuse, se repent, s'excuse. Et non point comme Jean-Jacques, glorifiant ses faiblesses, prisonnier d'un système de confession où les masques se recouvrent pour la plus grande jouissance du *je*, mais comme une âme très simple, pressée de dire la vérité mais de ne pas trahir le serment de pureté fait à la Trappe. Il n'est que de voir les efforts surhumains qu'il s'impose lorsqu'il raconte la mort du Grand Dauphin : toutes ces phrases précautionneuses, enrobées de remords qui entrecoupent les cris de haine : *et pour en parler franchement et en avouer la honte... La joie néanmoins perçait à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler...*

Il y a véritablement quelque chose de touchant dans ces efforts. Saint-Simon est délivré d'un grand poids par cette mort d'un personnage qu'il exècre. Il est là, comme un feu mobile, essayant de surprendre les mines des courtisans, ravi de voir comme Monseigneur est peu regretté, il chuchote à ses amis des paroles où perce la *délivrance*, il est délivré, il voudrait chanter, mais quoi ! Il faut être un peu religieux, oublier les sentiments raisonnables et humains, cette joie coupaple, il faut l'étouffer. Et voici ce qu'il trouve alors, sublime : *... moi-même je me trouverai un jour aux portes de la mort...*

A un autre grand moment de haine comblée, le matin du lit de justice du 26 août 1718, à l'aube de ce jour où ses fureurs vont porter enfin leur fruit, il pourrait repasser dans sa tête les moindres arrangements de la machine infernale qu'il a montée, il aurait là une heure de pure délectation mauvaise : non, il va à la messe aux Jacobins ; il avoue que *ce ne fut pas sans distraction*, ce qu'on imagine aisément. On imagine comme il est difficile de satisfaire ses vengances personnelles, de les travestir en vengeances divines, de se nommer soi-même instrument de Dieu, de tout rapporter à l'*Esprit-Saint*, de se souvenir de la grande leçon de *soumission* dictée par M. de Rancé, et de se retrouver enfin, vingt ou trente après l'événement, face au papier, pour y réchauffer la vengeance savourée, face aussi à *cette croix de bois bordée de métal, avec laquelle le Saint Abbé de la Trappe a été béni et que depuis sa mort j'ai toujours portée...*

***

Si Saint-Simon n'était qu'un brillant metteur en scène de son époque, il serait déjà fort grand. Pour beaucoup de ses lecteurs, il n'est que cet artiste, détenteur d'une encre et d'un plume inimitables, celui que Sainte-Beuve nommait « un Tacite à la Shakespeare ». Un tel jugement eût laissé Saint-Simon bien rêveur... Lui qui ne s'est jamais voulu

écrivain, qui a ignoré systématiquement la littérature de son temps, de Racine à Voltaire, qui n'a pas eu l'ombre de l'idée des discussions philosophiques qui commençaient d'agiter la France au moment où il écrivait la première page de ses *Mémoires*, lui pour qui le style est une chose *académique*, fausse et surajoutée, lui dont la seule préoccupation est celle du *naturel*, on veut maintenant qu'il ne soit qu'un grand écrivain. Saint-Simon réclame des familiers. Le plus bel hommage qu'on lui rendra sera dans l'effort de comprendre ses conflits de fidélité, car il a vécu, fidèle, en un temps où l'homme dépendait davantage de ses sourires que de ses souvenirs. Ce sont ces souvenirs fortement enracinés de son père, de Louis XIII, du Dauphin, de M. de Rancé qui sont pour moi le prix véritable des *Mémoires*. Si Saint-Simon est cet enragé, ce « coupeur de têtes », cet « anthropophage » que disait d'Argenson, que l'on apprenne, par les *Mémoires*, à combattre pied à pied mais pour les vérités du cœur.

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ESPAGNE ÉCLAIRÉE DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

par Jean Sarrailh (*Imprimerie Nationale*)

Ortega y Gasset a écrit quelque part — en le déplorant — que l'Espagne avait « sauté » le XVIIIe siècle. Eugenio d'Ors pensait, au contraire, qu'elle avait été « faite » pendant ce siècle. M. Jean Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, est un des meilleurs juges français en la matière, car il passa dix ans à fouiller les archives et les bibliothèques de Madrid. Pour lui, l'Espagne du siècle des lumières se composait d'une masse abrutie par la misère économique et la détresse spirituelle, d'une minorité d'esprits novateurs, et de quelques « flambeaux » qui tentèrent de l'éclairer. Le gros volume que vient de publier M. Sarrailh mérite de prendre place auprès de l'ouvrage réputé de Paul Hazard : *La Crise de la Conscience Européenne et la Pensée Européenne au XVIIIe siècle*. A ceci près qu'il est (son titre l'indique) exclusivement consacré à l'Espagne, il procède d'une méthode de classement et d'exposition à peu près analogue. M. Sarrailh nous montre clairement ce que furent les idées des Cabarrus, des Floridablanca, des Aranda, des Melendez Valdés, des Cavanilles, de l'extraordinaire Jovellanos, en un mot de personnages dont le public français, avouons-le, ne connaît guère que le nom ou l'extérieur, quand ils furent peints par Goya. Mais les chapitres les plus saisissants de cette remarquable enquête sont peut-être ceux qui concernent le peuple : « Combien avons-nous de pauvres ? écrivait Cabarrus. Toute la nation est pauvre. Dès lors il serait plus facile d'énumérer les très rares personnes qui possèdent tout, que la presque totalité des habitants qui, eux, ne possèdent rien. » Et le duc des Cars, en 1782 : « Ici, il est de principe absolu de toujours faire ce que l'on a fait la veille, et absolument comme on l'a fait. » En vérité, il eût fallu des « titans », comme le disait Marañon, pour secouer tant de routines. M. Sarrailh n'a rien d'un polémiste. Il expose. Son livre est un modèle d'érudition et d'honnêteté.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 139.)

ANDRÉ CHAMSON

par Paul Guth

Dans son bureau de conservateur du Petit Palais, André Chamson travaille entre des armoires tapissées de fer. Derrière ces blindages que masque un revêtement de bois, s'entassent des chefs-d'œuvre. Une grille défend la fenêtre de cette chambre forte. A travers les barreaux on voit les marronniers des jardins des Champs-Élysées s'égoutter sous ce magma de brume et de pluie qui compose notre temps.

Dans cette geôle, qu'agrémentent quelques grâces 1900, André Chamson montre la gravité d'un gardien du Beau. Il parle à voix basse, avec une chaleur méridionale que freine un front penché. Il courbe le dos sur sa méditation. Son regard couleur de châtaigne se révélera d'un bleu vert d'eau sombre, quand il ôtera ses lunettes.

Une odeur qui n'est pas de peinture s'élève de sa table. Du plat de la main, il tapote le tas des « bonnes feuilles » de son prochain ouvrage : *Le Chiffre de nos Jours*. Je le surprends à cheval entre ses deux activités : celle de l'écrivain et celle du factionnaire de la peinture.

Pour le moment, il penche du côté de l'encrier. Son front s'alourdit du roman qui naît : *Le Chiffre de nos Jours*.

— Pourquoi ce titre sybillin ?

Sa voix s'assombrit dans des méandres d'austérité. Le regard pieux, il prononce :

— Ce titre est tiré du Psaume 90 : *Seigneur, enseigne-nous à bien compter nos jours, afin que nous appliquions nos cœurs à la sagesse.*

Il a déjà publié dans des revues des fragments de ce livre. Il a rarement reçu autant de lettres.

— J'y donne les clefs de ma vie.

Le Chiffre de nos Jours est plus qu'un roman pur : la contamination de l'histoire, de l'autobiographie et de l'univers romanesque. Mais voici quel fut son propos majeur :

— Nous vivons au milieu de métamorphoses telles que le monde n'en a jamais connu d'aussi profondes en si peu de temps. Devant ce phé-

nomène, j'éprouve une double conscience : nous ne pouvons exister qu'en nous adaptant à ces métamorphoses, mais nous cesserions d'être si nous cessions en même temps de sauver notre continuité. J'ai écrit ce livre en essayant de mesurer à la fois mes métamorphoses et ma continuité.

Dans *Le Chiffre de nos Jours*, André Chamson remonte le flux du temps avec une mélancolie déchirante.

Ses grands-parents étaient des paysans des Cévennes, forteresse du protestantisme. Son grand-père fonda une usine de pâtes alimentaires à Nîmes. Elle brûla. Cette famille déracinée de la montagne dut s'adapter au monde des villes qui se manifestait d'abord à elle par le feu.

Le père d'André Chamson trouva des situations de bric et de broc, dans des usines, dans des mines. Il eut un portefeuille d'assurances. Il était mû par l'imagination qui, à travers les cartons des dossiers et les portes des bureaux, cherche le chemin de la fortune, mais aussi par celle qui rêve d'une vie supérieure.

La peinture était sa passion. Il n'avait jamais appris les rudiments de cet art. Il s'abandonnait aux coups de vent de la chance et passait son temps à soupirer quand elle avait fui : « Ah ! pour retrouver ça !... »

— La passion de mon père se heurtait aux difficultés de l'époque. Le musée le plus proche, à Alès, était un désert. Il fallait aller à Montpellier, à Avignon... Mon père avait visité trois fois le Louvre. Il avait acheté quelques livres, sur Rembrandt, Poussin, Vinci. Il fut un des premiers à ouvrir obscurément cette Galerie Imaginaire où nous nous promenons aujourd'hui. Mais ce n'étaient alors que de pauvres reproductions désaccordées.

Un jour, le père d'André Chamson s'écria, radieux, en rentrant chez lui : « Regarde !... J'ai trouvé un autre livre : le Watteau !... Regarde !... *L'Embarquement pour Cythère !...* Au Louvre, il y a des centaines de personnes pour l'admirer. »

« Je voudrais faire un portrait », disait-il avec concentration. Le portrait lui semblait la cime de la peinture. Enfin, quand il se jugeait digne, il peignait sa femme. Si on s'étonnait de ne pas la reconnaître : « La ressemblance, disait-il, c'est ce qui vient en dernier lieu. »

Il avait pour complice le cousin Louis, peintre en bâtiment à Anduze, à treize kilomètres d'Alès. Le cousin Louis était maigre et sourd. Il portait une barbiche en lame de couteau. Ses moustaches étaient jaunies par les cigarettes. Dans la semaine il peignait des portes et des fenêtres. Le dimanche, pour son plaisir, il peignait des tableaux.

« Jean, disait-il, viens faire la pochade avec moi ! » Il assaisonnait son invitation de considérations esthétiques : « Le paysage, on a le droit de le rater. Mais il faut commencer par la pochade. »

On partait pour les rives du Gardon. On cherchait sa place.

— Qu'est-ce qu'il ferait le père Corot ? Il s'installerait ici, en face des peupliers.

Il donnait des conseils au père d'André.

— Fais le ciel en premier ! Ce qu'il faut d'abord c'est l'espace. Tu le vois bleu. Il est gris !...

— Le sable !... criait le père d'André.

— Il est gris avec juste un peu de jaune !

Ils se reculaient pour juger de leur ouvrage. « Quand ce n'est pas mal c'est magnifique ! » disait le cousin Louis. Ensuite, on déjeunait à l'ombre, puis on dormait.

Leur émule était un architecte des chemins de fer, M. Winchet, qui avait construit la ligne d'Anduze à Saint-Jean-du-Gard. Il était allé acheter des couleurs chez le cousin. Ils s'étaient liés. Puis, un beau dimanche, ils furent trois peintres au bord du Gardon.

En quelques coups de pinceau, M. Winchet avait fait jaillir le peuplier. Au bout d'une demi-heure, les deux peintres se tenaient debout derrière lui.

— C'est un maître, cet homme ! disait le cousin.

— Vous n'avez jamais exposé ? demandait le père d'André.

— Quelquefois, au Salon, des petites choses, répondait M. Winchet, modeste.

— Il expose ! criait au cousin le père d'André.

— Il le peut ! répondait le cousin.

— Allons à l'école de la nature ! criaient le père et le cousin, le dimanche.

— Je me demandais ce qu'était cette nature et ce qu'elle enseignait. Un jour, M. Winchet entreprit un grand tableau. Il représentait toujours les prairies de Malivert, mais, au loin, on voyait une femme qui dansait dans des voiles. C'était peut-être elle, la Nature... Oui, j'ai subi l'influence de l'Ecole de peinture de Malivert. Elle se recommandait par son goût de la nature et de la vérité. Bien que n'ayant rien laissé derrière elle, ni dans nos musées ni dans ceux de l'étranger, cette école peut s'apparenter aux plus grandes, car elle enseignait, avant tout, la révérence des maîtres et la modestie du cœur.

A huit ou neuf ans, André Chamson eut la fierté de faire le voyage de Nîmes. Dans le train, en voyant apparaître la cité à la portière, son père se mit à réciter un poème :

La cité que voilà c'est Nîmes, étranger !

On avait tant dit à André Chamson que Nîmes était une ancienne ville romaine qu'il voulait voir du romain partout.

Devant le monument de Pradier : « C'est romain ? », demanda-t-il. — Non ! dit son père. Devant la statue d'Antonin : « C'est romain ? » — Non, dit encore le père.

Pendant que son père faisait des courses, André Chamson, avec des

tremblements d'adoration, se rendit tout seul au Musée. A deux mètres de hauteur, il reconnut *le Cromwell ouvrant le cercueil de Charles Ier*, de Paul Delaroche. Il resta en extase devant cette scène dramatique : ce personnage sévère, au baudrier de cuir et aux grosses bottes, qui contemplait un mort.

— Tu es seul ? grogna soudain une voix.

Un gardien en uniforme se tenait derrière lui.

— Tu es tout seul ? insista-t-il. Les enfants ne sont pas admis sans leurs parents !...

Déchiré d'amertume, le petit Chamson dut s'arracher à ce sanctuaire des délices.

— Tu as vu le Musée ? lui demanda son père.

— Oui, dit le petit Chamson, qui n'osait pas avouer qu'un archange à moustaches, sans épée de flammes, l'avait chassé du Paradis.

Et il se mit à décrire le tableau de Delaroche : le costume de Cromwell, les bottes, la plume blanche...

— Mais tu as vu d'autres tableaux ?

Le petit André poursuivait sa description : le baudrier, l'épée...

— C'est curieux, remarqua son père, on dirait qu'il n'a vu qu'un seul tableau...

— C'est un phénomène de la faculté d'attention, expliqua un médecin ami de la famille. Ce n'est pas dangereux. Votre fils est normal, mais nerveux. Avec un nerveux tous les espoirs sont permis...

Dans *Le Chiffre de nos Jours*, André Chamson traite aussi de ses rapports avec Dieu. Il dévoile le plus grand drame de sa vie. Sa famille formait un bloc de protestantisme. Il en sera la fissure.

Quand il avait douze ou treize ans, un prédicateur vint de Paris au Vigan. Il était trop gras, trop lourd. Il avait des rudesses de sergent recruteur, ou de commerçant de l'éternité couchant le nom des clients sur un registre. Le jeune André alla l'entendre un jour de brouillard. Un poêle chauffé à blanc empuantissait la salle. « Et maintenant que ceux qui ne se sentent pas en possession de la Grâce se lèvent ! » s'écria soudain le recruteur.

Une jeune fille se leva, et expliqua douloureusement son âme.

— Ensuite moi aussi, je me levai, murmure André Chamson, pâle encore aujourd'hui de cette audace.

Quand il rentra, il trouva sa grand'mère le front appuyé à la vitre. Oserait-il asséner cette révélation à cette croyante ? Il finit par parler et par lui avouer qu'il ne croyait plus.

— Tu ne crois plus ? murmura sa grand'mère sans se retourner. Et aujourd'hui encore il croit entendre sa voix. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Il saura te retrouver. Il te retrouvera bien un jour...

Malgré son incartade, le protestantisme ne devait pas plus lâcher André Chamson que le catholicisme n'a lâché Renan. Du moins dans les profondeurs de l'être. Autant que l'enfant Chamson, le conservateur

de musée Chamson et le romancier Chamson restent façonnés par la Réforme. Une sensibilité protestante, un moralisme protestant, des scrupules et des exigences protestants, un crâne et un regard protestants.

Dans les réunions de prières des Cévennes il a appris ce qu'était la gloire. Pas la gloire de papier des éditeurs et des journaux de Paris. Mais la gloire de l'univers, aux hiérarchies invisibles.

— Le protestantisme m'a appris que chacun porte en soi sa grandeur et son abjection. Les dons les plus riches sont la sérénité de l'âme et l'intelligence du cœur, la capacité de se faire entendre et de porter témoignage. Les dons de l'esprit et du cœur sont des fragments de la Grâce, dont tout dépend, comme l'enseignait ma grand'mère. Le fond de cette Grâce c'est la modestie de l'âme, triomphante d'humilité.

Mais, doublant ce drame de l'âme, un autre drame se lève, collectif celui-là, et qui va fondre sur la France. *Le Chiffre de nos Jours* s'achève en 1914 par ce cri du père d'André Chamson à sa femme, annonçant la fin d'un monde : « Madeleine... c'est la guerre !... Les troupes de couverture sont montées aux avant-postes !... »

En 1920, André Chamson est l'élève de l'École des Chartes. « Sur quarante conservateurs, un tiers sont des Chartistes », déclare le décret constitutif des Musées.

En 1933, il entre au château de Versailles comme conservateur adjoint. Sous les ordres du conservateur en chef, Pierre de Nolhac. Il reçoit l'accueil le plus affectueux de cet humaniste exquis, fervent d'Erasme et de Pétrarque.

Dans la Galerie des Glaces, il rencontre une de ses contradictions :

— Moi, le descendant des Camisards, je suis devenu le conservateur du Château où on a préparé leur persécution !...

Il n'est vie pleine qui ne soit faite de contradictions surmontées. A la lueur des glaces de Versailles, André Chamson me tend le faisceau des siennes.

— De dix-huit à trente-trois ans, j'étais un pacifiste convaincu. De trente-neuf à quarante-cinq ans, j'ai fait la guerre comme volontaire... A certains moments de ma vie j'ai été un patriote méridional. La patrie provençale était pour moi une vraie patrie. Cela ne m'a pas empêché de faire la synthèse entre ce patriotisme et le patriotisme français... Le désert protestant cévenol était pour moi un des hauts lieux de l'histoire. Plus tard, je n'en ai pas moins placé Versailles, à côté, comme un haut lieu de l'histoire des hommes... Ma vie n'a pas été celle d'un homme de foi. Pourtant j'ai conscience de n'être jamais sorti de ce que ma grand' mère appelait « la Grâce ».

Cette aptitude à résoudre les contradictions, André Chamson l'explique par la position géographique des Cévennes. Beaucoup plus qu'un bastion ceint de montagnes, les Cévennes lui semblent être un éventail de cols qui s'ouvrent sur les pays de la Méditerranée et sur ceux de l'Europe continentale.

A Versailles débute, royalement, sa vie de conservateur des merveilles de la République. De 1933 à 1939, il loge au château. Il affronte une tâche fourmillante. Il s'occupe du personnel, qui comprend une centaine de gardiens. Il fait le chambellan. Il guide les personnalités qu'on reçoit, notamment M. Lloyd George. Il appartient à l'état-major qui accueille le roi et la reine d'Angleterre en 1938. Il s'initie à ce mélange de ronds de jambe, de minutie et d'érudition qui constitue le fond du métier de conservateur.

Après avoir conservé les chefs-d'œuvre contre les vers, le froid, le chaud, la pluie, les rats, l'usure, il s'agit de les défendre. En 1939, il fait la guerre sous les ordres du plus jeune général de l'armée française : de Lattre de Tassigny. Le voici à une autre école que celle de Pierre de Nolhac, où les nuits blanches jouent leur rôle plus souvent que chez l'humaniste pétrarquisant.

— Une nuit je rentrais des lignes, à bout de forces. Le général me confie une mission. « Tout de suite, mon général ? — Pourquoi me dites-vous cela ? — Parce que je n'ai pas dormi depuis deux nuits. — Est-ce que je vous demande des nouvelles de votre santé ? »

Après la défaite, André Chamson découvre un nouvel aspect de son métier. Le conservateur disert, qui se meut parmi des dossiers et consulte ses archives, le conservateur capitonné qui donne ses ordres à son personnel par le téléphone intérieur et qui se promène, en faisant craquer ses souliers, sur des parquets séculaires embaumés de cire, n'est plus de saison.

Ils cèdent la place au conservateur hors-la-loi, qui participe du trappeur et du charbonnier, du chasseur sans permis et du recéleur. Il rejoint à Locquedieu, dans le Rouergue, le dépôt où l'on a évacué les œuvres d'art des musées nationaux. Pendant trois ans et demi, de 1941 jusqu'au début de 1944, il les cache en se cachant. Escortant cent chefs-d'œuvre du Louvre, il s'enfouit au château de Loubéjac, sur les bords de l'Aveyron.

Avec MM. Jaujard et Huyghes il prospecte les châteaux vides qu'il réquisitionne. Les tableaux dorment dans des caisses, marmottes d'un interminable hiver. De temps en temps, on ouvre les caisses pour voir ce qui s'y passe, avec la tentation de demander à toutes ces reines, déesses ou dieux endormis : « Comment vous sentez-vous ? Le temps ne vous paraît pas trop long ? »

Mais André Chamson ne se contente pas de faire ce métier de déménageur et d'emballeur. Aux clous et au marteau il joint la lanterne sourde des mystères. Il fait partie de la Résistance. Il entre en contact avec le général de Lattre. Bientôt, d'accord avec M. Jaujard, il quitte son dépôt des musées et rejoint le général à Aix-en-Provence. Aux côtés d'André Malraux, il organise la brigade Alsace-Lorraine qui est incorporée à la Ire armée. Avec elle, il combat en Alsace, défend Strasbourg, entre en Allemagne.

Au retour de Paris, la guerre l'a profondément marqué. Il me montre des photographies : avant, après. Elles illustrent la fatigue que le cataclysme a gravée dans la chair des Français.

A peine a-t-il suspendu son uniforme au vestiaire qu'il doit choisir entre deux postes : conservateur-adjoint du château de Versailles, comme avant, ou conservateur du Petit Palais. Il préfère le Petit Palais. Il pourra faire de la muséographie en mouvement.

Et voici qu'il déploie sa nouvelle politique et qu'il donne à son rôle de conservateur une ampleur vigoureuse.

Dans ce Paris triste et mutilé de 1946, il décide de faire du Petit Palais un centre de rayonnement artistique. Ce vaisseau de verre aidera à réchauffer cette ville noire, qui sort d'une longue nuit. La peinture apparaîtra à Paris comme la source de lumière, plus puissante que toutes les électricités et tous les charbons, et comme une nourriture plus riche en vitamines que toutes celles dont on l'avait privé.

André Chamson commence par exposer le département de la peinture française du Louvre. Il tire de l'ombre les chefs-d'œuvre qu'il avait cachés. A la face de Paris qui ressuscite, il expose ces Lazare de toile.

Ensuite, c'est la longue théorie des expositions, ces Panathénées de la peinture, qu'André Chamson mène dans son Palais, pour ranimer le goût de la capitale. Les frontières s'ouvrent. L'Europe morte se réveille. Dans ses veines la vie se remet à circuler. Après tant d'années de ténèbres et de glaces, on a faim de couleurs.

Exposition des trésors des musées de Vienne. Des chefs-d'œuvre des musées de Munich. « La Vierge dans l'Art français. »

— A propos de cette exposition, un prêtre me faisait tant de compliments que je finis par lui avouer : « Vous savez, monsieur l'abbé, je suis protestant ! — Tout s'explique. A cinquante ans vous découvrez la Vierge Marie. Elle ne vous en est que plus chère !... »

Exposition de la pinacothèque de Berlin. Exposition de l'art du moyen âge en Italie. Exposition Van Beningen.

Peu à peu, entre ces murs dont il est le maître, André Chamson échafaude une doctrine.

La présentation d'une exposition doit se fonder sur la volonté de placer l'œuvre d'art dans la résonance et la générosité d'espace qui lui permettront d'être vue pleinement par le visiteur. La salle d'exposition n'est pas une donnée invariable, mais un cadre dans lequel s'insère le décor qui doit recevoir l'œuvre d'art. Par un système de panneaux peints en contre-plaqué et de lais de velours on adapte la forme des salles aux œuvres qu'elles contiendront.

Au lieu de se borner à accrocher sur les murs les tableaux qu'on lui confie, le conservateur devient un metteur en scène. Il joue de ses salles comme un Dullin et un Jouvet jouaient de la scène des théâtres de l'Atelier et de l'Athénée. André Chamson cadence une exposition comme il cadencerait un poème ou un roman, en strophes ou en chapitres.

Chacune de ces expositions devient un univers théâtral ou romanesque, soumis à ses pulsations, à ses élans, à ses pauses. La cadence ordinaire est celle de la chronologie, que bat le métronome du temps. Mais, à l'intérieur, on joue sur les césures. En déterminant les chapitres ou les actes de ce spectacle on lui donne sa cohérence. On lui confère son évidence d'œuvre qui progresse vers une conclusion, à travers les étapes de sa croissance.

Pour l'Exposition des Trésors des Musées de Vienne, André Chamson ouvre un grand couloir. Dans ce goulet des ténèbres, seules les tapisseries sont éclairées. Elles surgissent de la nuit. Elles semblent être les seules sources de lumière.

Pour l'Exposition de la Vierge, on bâtit une église romane. Elle permet de montrer quelques-unes des pièces dans une atmosphère semblable à celle pour laquelle on les avait faites.

Pour l'Exposition de la pinacothèque de Berlin, on concentre surtout l'effort sur *L'Enseigne de Gersaint* de Watteau. On lui octroie un grand encadrement qui en fait, plus qu'un tableau, une baie ouverte sur la vie. On restitue ainsi son frémissement à la rue de la capitale au XVIIIe siècle que représente cette œuvre célèbre, aux pavés, aux bottes de paille jetées dans le ruisseau, à l'empressement des commis qui emballent un tableau, au va-et-vient des amateurs qui entrent dans la boutique de Gersaint, au chatoiement de leurs costumes, à toute cette circulation prodigieuse de curiosité qui anime l'époque la plus intelligente de Paris.

Pour l'Exposition de l'art du moyen âge en Italie, on reconstruit de toutes pièces un tympan de quatre ou cinq mille kilos. On doit même répartir les charges sous ce mastodonte. On craint que le plancher ne s'effondre.

Le conservateur devient un chef de guerre. Un état-major manœuvre autour de lui pendant ses campagnes. Madame Suzanne Kahn joue très efficacement le rôle d'aide de camp.

Ces expositions ne recueillent pas que des pluies de roses. On leur adresse quelques reproches. Les voyages fatiguent les œuvres d'art, disent certains. Un vieux tableau qu'on met dans le train, en camion ou en avion, est comme une vieille dame qui n'aurait jamais quitté son hôtel particulier de Passy et qu'on ferait voyager. On a beau caler ces chefs-d'œuvre de façon à ce que leur partie noble ne soit en contact avec rien, les transbordements, les vibrations peuvent ébranler les panneaux.

Une excuse pour les expositions des musées de Berlin et de Vienne : ces œuvres n'avaient plus de toit pour les abriter.

Je tremble à l'idée d'un avion qui prendrait feu, le ventre plein d'œuvres irremplaçables.

André Chamson me rassure. Pour diviser les risques on répartit l'ensemble de l'Exposition sur plusieurs camions. Dans aucune de ces parades de l'Art, il n'a eu jusqu'à présent à déplorer de gros dégâts.

Notre époque aime ces rendez-vous internationaux de la peinture. Il

lui plaît de savoir que les tableaux voyagent, comme les stars, qu'ils volent d'un bout à l'autre du monde, comme des anges, et qu'ils descendent du ciel.

André Chamson pense pourtant qu'on devrait plutôt freiner cet engouement. De temps en temps, avec un grand luxe de précautions, on ferait une exposition capitale. Mais on éviterait d'accroître cette bougeotte.

Parmi ces Expositions qu'il fait pour les autres, André Chamson rêve à celle qu'il ferait pour lui. Metteur en scène qui songe au spectacle dont il serait le seul spectateur.

— Parmi tous les arts, je suis surtout sensible à l'art français. Et, dans l'art français, au courant de la réalité : Fouquet, Le Nain, Chardin, Courbet... Pour moi, ce qui domine le courant, c'est le pouvoir de représenter la figure. Non seulement le visage de l'homme, la créature, mais la création. Un visage humain, une nature morte sur la table, une fenêtre ouverte et, derrière, le monde... Voilà mes préférences. Mais mon métier m'impose l'éclectisme. Même ce que je n'aime pas m'intéresse.

On vient de confier à André Chamson le soin d'organiser le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris qui, jusqu'à présent, n'avait jamais été installé. La collection Girardin, qu'on a reçue cette année, en constituera un des éléments fondamentaux : des Braque, des Picasso, des Rouault, des Gromaire, des Dufy...

André Chamson s'attelle à cette nouvelle tâche avec une sombre fougue de défricheur.

Il mène de front l'attelage de deux vies : la littérature, la direction d'un grand musée. Il lâche les rênes aux deux en même temps.

— J'ai la chance de pouvoir passer d'une activité à l'autre sans mise en train intermédiaire. Mes deux hantises ne me quittent pas.

Mais la peinture déteint sur sa littérature. Dans une thèse faite sur lui, on a remarqué dans son œuvre un changement. Ses premiers romans, *Roux le Bandit*, *Les Hommes de la Route*, *Le Crime des Justes*, étaient des eaux-fortes en noir et blanc. Au contraire, dans ses derniers romans, son univers se colore.

Ce n'est pas en vain qu'on se frotte longtemps contre la peinture, fille de lumière.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LES CYCLONES — LE MAITRE ET LA SERVANTE

Le rideau s'est levé de bonne heure sur la nouvelle saison théâtrale. Dès la première quinzaine de septembre, les salles parisiennes ont rouvert leurs portes, non seulement sur les succès déjà acquis de l'année dernière ou sur des « reprises » éprouvées, mais sur des œuvres nouvelles. Il faut s'en féliciter d'autant plus que, sous l'effet de causes déjà énoncées dans cette chronique, le printemps des week-ends automobiles est de plus en plus défavorable à une exploitation théâtrale normale. Si septembre rend dans une certaine mesure au théâtre ce qu'avril, mai et juin lui enlèvent, il n'y a que demi-mal. En outre, septembre est encore un mois de vacances. Les étrangers, les touristes provinciaux sont encore nombreux à Paris et j'ai dit déjà ici combien il était déplorable qu'ils n'eussent à se mettre sous la dent que quelques spectacles purement commerciaux, souvent vulgaires, joués par des acteurs désabusés. J'ajoute que le public de la « rentrée », reposé et bruni (au moins, quant au dernier point, dans les années moyennement ensoleillées) est plus disponible et plus attentif que le public fatigué, excédé du printemps. Donc, encourageons les directeurs à monter, autant que faire se peut, leurs pièces nouvelles dès la fin de l'été. Tout le monde y trouvera son compte, — sauf les critiques, qui devront reprendre le collier plus tôt.

Je suppose qu'il y aura encore cette année de beaux soirs pour le théâtre du boulevard, celui qui satisfait la plus grosse part du public des fauteuils d'orchestre, c'est-à-dire du vrai public payant, celui qui offre les plus grandes chances d'une grosse recette avec le minimum d'effort artistique et de dépense. Pourtant, — et je ne puis faire autrement que de m'en réjouir — la première grande « générale » de septembre a été un point marqué par le théâtre littéraire (j'entends par là le théâtre qui peut se dire littéraire sans cesser d'être théâtral). Alors que la première pièce de Jules Roy, *Beau Sang*, avait été créée par Hermantier dans la petite salle de l'Humour, la seconde, *Les Cyclones*, est née à la scène à la Michodière, jouée par Pierre Fresnay. On se rap-

pelle que Pierre Fresnay avait déjà monté, à la fin de la saison dernière, une pièce non sans défauts, mais d'une belle tenue, écrite par un nouvel auteur, M. Jean Lasserre. Le succès n'avait pas été décisif. Pierre Fresnay persévère pourtant, hors des voies du succès facile où l'un de nos plus grand comédiens-metteurs en scène et son illustre partenaire féminin ont marché si longtemps de triomphe en triomphe. On ne peut qu'applaudir à ce courage et lui souhaiter la faveur des dieux et des hommes.

Les Cyclones sont un beau drame, où M. Jules Roy a affronté un sujet difficile. Il s'agit de l'aviation. Les techniques modernes, quelle que soit leur forme, offrent au cinéma une admirable matière. Peut-être parce que le cinéma est leur contemporain et leur parent. Il semble qu'on ne puisse pas, sans de grands risques, qui demanderaient une étude sérieuse, les porter sur la scène avec les problèmes pourtant magnifiquement dramatiques qu'elles posent aux volontés, aux passions, aux énergies des hommes. Il y a eu d'admirables films consacrés à la mine, à l'usine, à la vie des laboratoires, à l'aviation. Mais le théâtre, qui dispose d'inégalables moyens d'évocation pour ressusciter le passé historique ou légendaire, qui est parfaitement apte à représenter les hommes de notre temps dans leur comportement moral, leurs obsessions, leurs angoisses, leurs interrrogations métaphysiques, semble avoir quelque peine à donner sa réalité à l'univers de l'acier, de l'atome, de l'électricité, du béton, à créer pour les adultes cette mythologie de la science appliquée qui tient pourtant tant de place dans les rêves des enfants d'aujourd'hui. L'aviation avait déjà ses livres, — parmi lesquels ceux de Saint-Exupéry et ceux de M. Jules Roy lui-même. Elle avait ses films, comme *le Mur du Son*. Elle n'avait pas son théâtre. M. Jules Roy a voulu entreprendre de lui en donner un.

Sa pièce est bien construite, forte et attachante, elle suspend les spectateurs à l'attente d'un dénouement énigmatique, à la solution d'un problème dont dépend la vie d'hommes qui meurent l'un après l'autre, dans le silence mystérieux des hautes altitudes. Affrontement du courage humain et des périls d'une nature qui ne sera jamais tout entière apprivoisée. Ce dont il s'agit, c'est ce qui se passe autour de nous, ce dont nous parlent les journaux, lorsqu'ils nous content les essais à limite de rupture des pilotes anglais qui recherchent les causes de l'explosion des *Comet*, ou la mort de Rozanoff. Nous sommes dans un centre d'essais d'appareils « ultrasoniques », non pas dans le présent, mais, si nous en jugeons d'après les vitesses et les altitudes atteintes, dans un très proche avenir. Peut-être en 1960. Peut-être avant. Action simple, dépouillée. Des avions d'un type nouveau, plus rapides que tout ce qui s'est fait jusqu'alors, doivent donner à la France la suprématie aérienne. Mais, l'un après l'autre, ils se volatilisent à plus de trente mille mètres d'altitude, et l'on ne retrouve d'eux et de leurs pilotes que des débris qu'on interroge en vain. Tout ce que l'on sait, c'est qu'à un certain ins-

tant, toujours à peu près au même moment, alors qu'a été atteinte la hauteur fatidique, la liaison-radio avec la tour de contrôle, s'interrompt brusquement. C'est fini. Les études les plus minutieuses n'ont fait découvrir aucun vice de construction. Les croquis, les diagrammes, les équations, les analyses du métal ne donneront rien. Que faire ? Arrêter les essais, renoncer à la construction de l'appareil ? C'est avouer la défaite, renoncer pour le pays à une supériorité inappréciable ? Continuer à voler ? C'est condamner à mort, l'un après l'autre, les meilleurs pilotes. Un progrès de la technique vaut-il ces vies sacrifiées délibérément ? C'est le problème permanent de notre époque. C'est, pour le chef, le « cas de conscience » le plus déchirant qui soit. Le héros de M. Jules Roy le résout de façon simple et décisive. Il prend lui-même les commandes. Mourra-t-il après les autres ? C'est le dernier *suspense* de la pièce. Il se conclut par la victoire. La solution de l'énigme est trouvée. Les pilotes ne résistaient pas à la tentation de monter trop haut dans la liberté sans limite de l'espace. Les brûleurs s'éteignaient soudain, faute d'oxygène.

J'ai écrit les mots : « Cas de conscience ». En les écrivant, j'ai formulé le reproche que l'on peut faire à cette œuvre, cornélienne par la tension des énergies et la rigueur des volontés. Elle se situe un peu trop délibérément sur le terrain du débat moral. M. Jules Roy a sacrifié les arrière-plans des personnages, leur épaisseur. Le théâtre n'atteint à sa pleine réalité que lorsque ses créatures nous sont données, non pas seulement selon les perspectives de la conscience claire, mais selon la dimension de l'inconscient. Dans *les Cyclones*, des personnages au dessin vigoureux manquent un peu de chair, d'individualité théâtrale. Ils ne prennent pas vraiment corps devant nous. Les répliques de l'un pourraient souvent être données à l'autre. Ils parlent, ils décident, ils veulent, ils souffrent, sans parvenir à vivre tout à fait. La pièce est donc un peu linéaire. Mais elle est soutenue de bout en bout par la force contenue de l'action, qui ne se détend pas, et elle sonne haut et ferme.

Il faut ajouter que *les Cyclones* ont donné à Pierre Fresnay l'occasion de nous donner une démonstration éblouissante, — s'il en était encore besoin — de son génie théâtral. Il nous apporte la plénitude de ce que l'on peut attendre d'un des plus grands comédiens vivants. Fermeté et sensibilité, rigueur dans la construction du personnage et richesse infinie des nuances, l'efficacité qui fait passer la rampe au moindre mot allié à une vie intérieure bouleversante. La perfection : Madame Jeanine Crispin tire le meilleur parti d'une scène difficile.

***

Le Théâtre des Mathurins a accueilli pour la rentrée le premier essai dramatique d'un philosophe, M. Henri Lefebvre, un de nos plus brillants universitaires de formation marxiste. M. Henri Lefebvre a tiré

parti d'un épisode de la vie du jeune Kierkegaard, apprenti-séducteur aux prises avec l'amour de deux jeunes filles — pour faire le procès de cet « existentialisme » que les penseurs marxistes d'aujourd'hui tiennent pour un ennemi majeur. Que l'impuissance à choisir et l'inaptitude à vivre aient nourri la pensée de Kierkegaard ou que la pensée de Kierkegaard l'ait conduit à cette impuissance et à cette inaptitude, dans un cas comme dans l'autre, M. Henri Lefebvre peut en toute bonne foi se convaincre, sinon nous convaincre, que Kierkegaard est dans son tort et la « volonté de prouver » se dissimule assez adroitement sous l'objectivité du ton ; mais on ne fait pas une bonne pièce avec l'unique volonté de triompher de son personnage : et dans l'écriture même, souvent maladroite, l'intelligent essai dramatique de M. Henri Lefebvre, un peu froid et guindé, témoigne par trop de maladresses d'un manque évident de métier.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

WEBER

par André Cœuroy *(Denoël)*

On connaissait déjà un *Weber* d'André Cœuroy, cette nouvelle édition ajoute encore à l'intérêt du livre. La vie de Weber nous est contée avec les détails attachants qui situent l'enfant dans sa famille, ses études musicales avec l'abbé Vogler, excellent organiste, qui lui évita les dangers promis aux enfants prodiges. A 18 ans il est chef d'orchestre à Breslau. Nous le suivons dans ses nombreux voyages, entrecoupés d'arrêts où il compose déjà un opéra : *Silvana* et de mélodies, généralement dédiées à des amours passagères. Enfin il s'arrête à Prague où il connut Caroline Brandt (1814) qui devait devenir sa femme. Deux sonates pour piano marquent sa joie. Après Prague, c'est Dresde où il défend l'opéra allemand contre l'opéra italien florissant. Partout Cœuroy nous fait participer à la vie du musicien par des traits incisifs et des lettres qui affirment ses goûts et son caractère. C'est en 1821 qu'il connaît la gloire avec le *Freischutz*. En 1925 il vient à Paris, se dispute avec Castil-Blaze qui mutila ses partitions, puis part pour Londres où il mourut après la création *d'Obéron*.

Cœuroy consacre une partie de son beau livre à « *L'Homme et l'Esprit* », rectifiant la conception que l'on a d'un Weber triste. « *Weber possède un humour naturel, volontiers gamin que la souffrance ne fera jamais disparaître.* » Le musicologue nous parle aussi de Weber-virtuose, de Weber-écrivain et du critique musical. Puis c'est l'analyse fouillée de l'œuvre, depuis la musique instrumentale jusqu'à la musique dramatique en passant par les lieders, messes et cantates. Enfin les derniers chapitres évoquent la maladie de Weber, le style qui en découle et le rayonnement du musicien sur son époque. Schumann, Liszt et Chopin trouvèrent le chemin tracé par Weber grâce à son romantisme équilibré entre la musique et la poésie.

H.-J. MORHANGE

(Suite de la chronique bibliographique page 168.)

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

RETOUR A ZOLA

L'excellente biographie qu'Armand Lanoux vient de publier sous le titre *Bonjour, Monsieur Zola* (Amiot-Dumont) n'évoque pas seulement, sous une forme attachante et nuancée, la vie de Zola, elle marque aussi par des touches critiques intelligentes et justes les raisons qui subsistent d'apprécier une œuvre accueillie jadis par les contemporains avec tant de faveur, mais depuis lors un peu délaissée. Sans doute aurait-on pu souhaiter que l'étude des romans et des essais trouvât une plus large place dans ce livre, mais on comprend fort bien que l'auteur n'ait pas voulu rompre le mouvement de son récit. Les indications qu'il donne sur les liens qu'il a décelés avec beaucoup de subtilité entre la vie et l'œuvre suffisent d'ailleurs pour que reprenant à notre tour les livres de Zola nous puissions utiliser les clés qu'il propose, quitte, si nous le pouvons, à les réajuster ou à les compléter. La seule objection que nous pourrions faire à cette biographie porterait sur l'usage des dialogues reconstitués. Mais le montage est si adroit qu'on n'insistera pas trop...

Ce qui frappe d'abord quand on songe à Zola, c'est sa formidable vitalité. C'était un homme puissant, énergique, passionné, infatigable. En cela il ressemblait à son père, ce François Zola aux cent aventures, aux mille idées, cet indécourageable inventeur dont l'activité est encore attestée par l'existence du canal Zola, près d'Aix. On sait que la mort prématurée de ce bouillonnant ingénieur laissa sa femme et le petit Emile dans une situation difficile. A dix-huit ans, le futur créateur des Rougon-Macquart, venu à Paris, connut des mois de profonde misère.

Et, il faut le dire, de découragement, mais ce fut la seule circonstance de sa vie où l'on vit cet homme de combat hésiter et fléchir. Dès qu'une amitié et le hasard lui eurent permis en entrant chez un éditeur (Hachette) d'échapper à son épouvantable dénuement, le ressort vital fut à nouveau tendu et jamais plus on ne le vit interrompre ou relâcher son effort de créateur.

Il resta peu de temps employé. Passé au journalisme, il se fit remarquer tout de suite par son talent et son goût pour la lutte. Zola fut toujours violemment *pour* ou *contre* quelqu'un. S'il n'était pas parfaitement convaincu, il jetait néanmoins son élan comme au hasard. Ce fut sans conviction extrême qu'il prit la défense des impressionnistes, mais dès qu'il eut choisi il battit la charge. Sur le naturalisme et le scientisme dont il fut le champion, il faisait bien des réserves. Il les cacha sous des affirmations offensives. Il courait naturellement au combat : un tempérament de cheval de bataille.

Péguy, dès la première rencontre, a senti la puissance de la machine Zola : « *Un paysan noir... un laboureur de livres, un aligneur de sillons, un solide, un robuste, un entêté, aux épaules rondes et fortes comme une voûte romaine.* » Laboureur de livres : Zola s'attela en effet à son travail avec une persévérance obstinée. Plutôt que de vivre, il choisit de travailler. Vingt volumes dans la série *Rougon-Macquart*. Et il y en eut d'autres. Il ne s'éloignait jamais de son bureau, les environs de Médan ou les rues de Paris y étant annexés. Pas de voyages. Et toute distraction par principe repoussée. Pas de jeu. Pas de sport. Comme ses héros ne le « *possédaient* » pas, il lui fallait parfois une furieuse ténacité pour retourner vers le travail commencé. Son goût pour les enquêtes (préludes aux romans-enquêtes) le sauvait. Par ce travail proche du journalisme qui exige peu d'inspiration il allumait en lui le romancier. Il savait bien à quoi ce régime de laboureur enragé le faisait renoncer : « *Le travail a pris mon existence. Peu à peu il m'a volé ma mère, ma femme, tout ce que j'aime.* » Si son énergie vitale passa dans l'œuvre, l'œuvre elle-même fut en partie consacrée au culte de l'énergie vitale, ou simplement de la vie. Parmi les plus beaux passages de Zola, ceux où il célèbre la force torrentielle de la vie : jardin de l'abbé Mouret, délire de la nature ; basse-cour de sa sœur, paradis de la fécondation ; triomphe de l'animal nommé Nana ; enfantements de la terre, et toutes les autres parturitions.

La situation de Zola amoureux ne fut pas simple. La véhémence de sa sexualité est évidente. Mais ce lutteur avait un fond de timidité. Dans le désarroi qu'il connut lors de sa grande épreuve de misère parisienne, je vois la crainte d'autrui, dont il *décida* à jamais de se libérer par ces attaques où il devait exceller, le premier adversaire à abattre étant chaque fois un Zola timide qui eût préféré la paix de son jardin.

Cet homme qui adorait les femmes, quand il débarqua à Paris n'en

« connut » aucune. A dix ans, il avait eu une vraie passion pour une petite fille, Louise Solari. Le souvenir qu'il garda de ces amours enfantines fut ineffaçable ; Louise devint Miette de *la Fortune des Rougon*, Albine de *la Faute de l'Abbé Mouret*, d'autres encore. On a accusé Zola d'être un « cochon » et nous verrons comment il le fut. Mais il y avait en lui un idéaliste, un fidèle du pur amour, un lecteur passionné de Michelet décidé à n'aimer qu'une seule femme : la « compagne » du catéchisme laïque, la « moitié d'orange » de Larbaud.

Zola chaste malgré lui se jeta dans le mariage. En 1870 (il avait trente ans), il conduisit Alexandrine Meley à l'autel. Il a décrit leur vie dans *Madeleine Férat*, y a fait allusion dans *l'Œuvre*. « *Tous deux ils se donnaient moins d'amour que d'apaisement.* » Pendant de longues années il fut un époux fidèle, tranquille, avec parfois des flambées de jalousie contre Cézanne par qui il l'avait connue. Au total le mâle avide qu'il était menait une vie d'abstinent. Il n'y devait renoncer que dix-huit ans plus tard. Mais ces dix-huit ans représentent ceux où paraissent presque tous les *Rougon-Macquart*. Armand Lanoux a très bien vu que Zola avait porté toutes ses ardeurs sexuelles dans ses romans. Ce passage de *l'Œuvre* s'applique parfaitement à lui-même [il y est question d'un peintre]. « *C'était sa passion de chaste pour la chair de la femme, un amour fou des nudités jamais possédées, une impuissance à se satisfaire, à créer de cette chair autant qu'il rêvait d'en étreindre de ses deux bras éperdus. Les filles qu'il chassait de son atelier, il les adorait dans ses tableaux, il les caressait ou les violentait, désespéré jusqu'aux larmes de ne pouvoir les faire assez belles, assez vivantes.* » Les tableaux ce sont les romans de Zola où le désir trouve souvent une expression si puissante et si belle, où la femme décrite, Renée ou Nana, est caressée, happée, possédée. Mais non pas la femme seulement. Le désir se confond avec une ardeur païenne qui anime toute la nature : les bois, les champs, les forêts deviennent au cours des transes de Zola l'éternel féminin en gésine.

En 1888 coup de théâtre. L'époux tranquille s'éprend de la charmante Jeanne Rozerot — vingt-sept ans de moins que lui — il devient son amant et soudain une grande paix se fait en lui. Il avait toujours rêvé des modèles de Greuze. Il a un Greuze dans sa vie ; il lui fait deux enfants. Le monde qui était rouge sang, terre de sienne et or, est devenu bleu tendre, rose et blanc. C'est le moment où il écrit le *Docteur Pascal* (un mauvais roman d'ailleurs). Le « cochon » Zola a fait place à l'idéaliste Zola qui attendait. Ce qui n'empêchera pas l'écrivain Zola de décrire encore quelques ruts cosmiques. Mais ce n'est plus qu'habitude d'écrivain. Et son cœur apaisé bat doucement dans l'appartement où il a installé Jeanne. Car Zola, bourgeois, vit bourgeoisement au milieu de ses deux ménages (il aurait préféré qu'un choix fût possible, mais ne respire pas trop mal dans la situation nouvelle).

Un portrait de Zola, même rapidement dessiné, serait infidèle si l'on taisait que ce combattant, ce travailleur, ce « laboureur » fut aussi un angoissé. Il y a de curieux témoignages de son anxiété, que les Goncourt perçurent dès le premier contact (les bons observateurs décidément le lisaient assez vite). Le 14 décembre 1868, ils écrivent : « *Nous avons eu aujourd'hui notre admirateur Zola, un homme inquiet, anxieux, profond, compliqué.* » Et encore Paul Alexis (en 1882, avant l'apparition de Jeanne) : « *Son état ordinaire consiste à frémir d'anxiété... Il vit comme Delacroix mourut : enragé.* » A propos de Zola en 1870, Lanoux note le secret soulagement que l'écrivain éprouva en apprenant que la guerre, qu'il jugeait stupide et redoutait, était déclarée. Le cas est fréquent, ajoute-t-il, chez certains anxieux qu'on voit apaisés par le « *caractère irréversible de la catastrophe* ». Je crois qu'il faut songer à cela en lisant Zola. Il est physiologiquement attiré par le désastre et jouit masochiquement (dans ses livres) de le provoquer : accident de chemin de fer dans *la Bête Humaine*, inondation de la mine dans *Germinal*, crise de delirium tremens dans *l'Assommoir*, etc., à quoi il faut ajouter peut-être tout ce livre magnifique et frémissant qu'est *la Débâcle*.

A n'en pas douter c'est avant tout le goût de la justice et la conviction de l'innocence de Dreyfus qui jetèrent Zola dans l'*Affaire*, mais on peut penser que ce combattant né, ce violent qui écrivait : « *Haïr c'est aimer, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes* » a goûté aussi une sorte de plaisir à se jeter dans le grand combat. Du récit qui nous est fait de l'affaire Dreyfus et du procès Zola dans le livre de Lanoux, on peut (comme du Théodore Reinach, du Bruno Weil, du Zévaès ou du Charpentier) tirer d'abord cette remarque : oui, Dreyfus était sans nul doute innocent, mais, même en acceptant sans réserve les démonstrations de Zola, on est contraint d'observer qu'il y a dans le déroulement de l'*Affaire* et à bonne distance de Dreyfus lui-même d'étranges obscurités. On dirait que tous les dossiers n'avaient pas, n'ont pas encore été vidés.

Quoi qu'il en soit, A. Lanoux signale une cause possible et une conséquence certaine de l'*Affaire* sur lesquelles il faudra bien qu'on fasse un jour toute la lumière. Il s'agit d'une part du krach de l'Union (évoqué par Zola dans *l'Argent*) et de son influence sur l'opinion française à la veille de l'*Affaire* ; d'autre part, des lointains effets des erreurs de l'État-Major telles qu'elles apparurent après le suicide d'Henry. Ils ne furent, hélas, pas négligeables : à la veille de la guerre de 1914, notre service de renseignements n'avait pu encore être sérieusement réorganisé.

Pour le fond, l'*Affaire* reste vraiment un des plus stupéfiants épisodes de notre histoire et il suffit de se référer aux chapitres (excellents) que Lanoux lui consacre pour sentir ce qu'ont d'extraordinaire en tant qu'individus ou que victimes du destin, après Dreyfus lui-même, un Henry,

un Picquart, et, ahurissant entre tous par son cynisme et sa demi-folie, un Esterhazy.

Si Zola se voua sans réserve à la défense de Dreyfus (son fameux *J'accuse* tremble de sincérité angoissée), on ne saurait dire (nous changeons un peu brutalement de domaine) que sa conviction ait été aussi entière en ce qui concerne les impressionnistes pour lesquels il fit aussi campagne et auxquels il apporta un jour un appui inestimable. Nous remontons à l'année 1866. Zola vient d'entrer à *l'Événement* où il a publié des chroniques littéraires. Il obtient de Villemessant d'écrire des Salons et fonce pour défendre Manet et les impressionnistes. On ne peut dire sans doute qu'il ne les appréciait pas, mais il les aimait moins certes que ses robustes coups de boutoir ne l'ont donné à croire. En faveur des méprisés, des moqués, des inachetés, il avait fait une sorte de pari. Quand on lit ses fameux articles on constate d'ailleurs que le plaidoyer dissimulait sous de beaux éclats une assez grande ignorance des questions débattues, et si certaines explications techniques restent valables, c'est qu'elles reproduisent les professions de foi des peintres avec qui Cézanne, son vieil ami de « Plassans » (Aix), l'avait mis en rapport. Si l'on est curieux de précisions sur ce point, il faut lire *Cézanne et son Amitié pour Zola* de John Rewald (Albin-Michel). On y verra que Zola, quelle que fût sa sympathie à leur égard, ne pensait pas que les impressionnistes eussent à leur crédit un seul chef-d'œuvre ; il finit d'ailleurs par abandonner leur cause. Quant aux recherches de son labadens, il ne les comprenait nullement, comme on le vit dans *l'Œuvre* où l'artiste raté est certainement Cézanne — identification sur laquelle Cézanne lui-même n'eut aucun doute, car après avoir lu le roman il ne revit jamais son ami.

Bien des indices, qui ne sont pas seulement tirés des chroniques de cinéma, révèlent que Zola retrouve aujourd'hui la faveur du public. Il semble probable que quelques-uns de ses romans resteront finalement classés parmi les meilleurs du XIXe siècle. Si l'on relit aujourd'hui les *Rougon-Macquart*, on ne peut évidemment accorder à l'ensemble de la série cette admiration globale que suscite *la Comédie Humaine*. Une remarque de Bourget au début de sa carrière (il avait alors vingt et un ans) précise en sept mots ce qui manque à Zola : « *Pour lui le monde intérieur n'existe pas.* » La restriction est lourde et cruellement vraie. On a dit aussi, et souvent, que sa psychologie était superficielle. Cette critique vaut pour beaucoup de ses personnages. Mais Gervaise de *l'Assommoir*, Muffat de *Nana*, presque tous les maîtres et domestiques de *Pot-Bouille* sont, parmi d'autres, d'une terrible et profonde vérité.

Au débit de Zola, les redoutables longueurs de beaucoup de ses romans. Si un apprenti traverse un atelier, on n'échappe pas à la description de tous les établis et, de ce fait, maints chapitres de ses romans se transforment en chroniques. Mais ces descriptions toujours précieuses

pour l'histoire des mœurs au même titre que celles de Rétif pour le XVIIIe siècle sont souvent d'une qualité, d'une force admirables : par elles, en dépit de ses hésitations, de ses lourdeurs de style, Zola atteignait à la vraie poésie. On s'est beaucoup moqué de ses prétentions scientifiques. Son scientisme est en effet primaire — aussi pénible parfois que ses velléités d'apostolat laïque — et ce qu'il a écrit sur le roman expérimental est souvent absurde ; mais c'est en cherchant (vainement) à créer le roman scientifique qu'il s'est donné l'occasion de libérer une imagination lyrique d'une merveilleuse puissance [1]. Qu'il ait entrepris d'évoquer l'arbre-ancêtre du paradou, le rayon de lingerie du *Bonheur des Dames*, la locomotive de *la Bête Humaine*, le Voreux de *Germinal* ou les Halles du *Ventre de Paris*, Zola passant graduellement à l'incantation *monte* vers la grande évocation mythique avec la ferveur inspirée d'une sibylle ou d'un mage, si bien possédé par son ivresse qu'on a pu parler, à propos de ces rafales de prose, d'*écriture automatique*.

Ces prodigieux « morceaux » se greffent sur des observations lucides qu'il savait rassembler et organiser avec une rapidité de virtuose. Visitant les galeries de mines d'Anzin, errant parmi les bistros de la Goutte-d'Or ou les monuments de Rome, Zola en quelques semaines ou même en quelques jours pouvait comprendre un métier, un milieu, ou une ville avec une intelligence intuitive dont la promptitude confond. On a dit, redit — et c'est tout à fait vrai — qu'il était un merveilleux journaliste. Mais si, bon logicien, il savait tout déduire d'un spectacle, d'un rapport, d'une confidence, il se sentait plus démuni quand on ne lui livrait pas par gros blocs ses matériaux de travail ou si le sujet ne se proposait pas par larges masses : ses tableaux du monde parisien sont parfois naïfs. C'est un adjectif qui se pose d'ailleurs volontiers sur certains de ses romans, et sur tous ses exposés doctrinaires.

Mais on ne lit plus *tout* Voltaire et se repliant sur les contes, on ne lui reproche pas l'empoussièrement de ses tragédies, de ses « siècles », de ses essais. Pourquoi Zola, à son étage, n'aurait-il pas droit à un traitement semblable ? Ne nous laisse-t-il pas deux grands livres : *Germinal* et *Nana*, auprès desquels on peut ranger avec un léger retrait, pleins de sève pourtant, de poésie ou de fureur : *Pot-Bouille* (un très bon roman riche en scènes de hautes comédies traitées avec amertume [2]) : *l'Assommoir* et *la Débâcle*. Cette liste, chacun la rectifiera à son gré (*la Fortune des Rougon* par exemple a ses droits), mais, tout en concédant qu'en maintes pages apparaissent les candeurs et les déprimantes simplifications

1. Imagination qui, par compensation, entraînait le romancier « expérimental » à d'atterrantes divagations : dans le *Docteur Pascal*, le vieux Macquart est tellement imbibé d'alcool qu'il prend feu au contact de sa pipe et brûle si bien qu'on ne trouve plus à sa place qu'un petit tas de cendres. « *Combustion spontanée* », explique Zola.

2. Il me semble qu'on n'a pas assez insisté sur ce comique de Zola ; la violence de la diatribe, il est vrai, empêche parfois d'entendre le rire.

du feuilleton, que Zola peut être lourd dans ses analyses et que son esprit ne haïssait pas la vulgarité (par prudence il faisait profession de mépriser le goût) on ne peut, me semble-t-il, rester insensible à son prodigieux don de vie.

C'est à cela qu'on revient toujours avec lui. Thibaudet a écrit que *l'ensemble* représenté par les *Rougon* s'était *défait*. Mais considérés comme famille-témoin attestant les lois de l'hérédité, les Rougon avaient-ils jamais existé ? Si la cité Rougon peut à certains paraître en ruines, encore devraient-ils dire qu'on y fait de passionnantes découvertes. On en fait même tant (scènes d'intérieur, tableaux de groupes, ruées de foules ou sommeils de jardins) qu'on finit par penser non plus à un champ de décombres, mais aux bouteilles de grand cru qui dissimulent leurs vertus sous des couches de poussière.

Si l'on se plaçait au point de vue de l'histoire littéraire, on devrait dégager l'influence profonde que Zola a exercée sur l'évolution du roman en y intégrant le monde du travail. Mais cela est acquis, appartient au passé. Ce qui importe, du point de vue du présent, c'est cette fermentation vitale qui ne s'est pas encore apaisée. Même dans les romans les plus ridés, on trouve des pages d'une couleur ou d'un mouvement intacts. Certains personnages même, comme la Pauline de *la Joie de Vivre*, parviennent à faire oublier leur simplicité d'almanach par l'incroyable passion pour la vie qui les anime. Cette passion qu'éprouvait Zola lui-même et qui éveillait en lui une perpétuelle hantise de la mort, c'est cela, mué en affirmation, en présence de la vie qui nous confond encore comme l'apparition d'un dieu Pan en veston. Et sans doute est-ce pour rendre hommage à ce battement d'un cœur qu'on entend encore que Lanoux a intitulé son livre « *Bonjour, Monsieur Zola* ».

PARMI LES LIVRES : HÉRÉSIES MYSTIQUES

Pour apprécier la portée de *Madame* (Flammarion), il faut se souvenir qu'André Billy a toujours étudié le dogme, l'histoire et la liturgie catholiques. L'inclination qu'il a pour ce genre de travaux est en partie liée aux circonstances de sa vie. Il a conté naguère dans la *Terrasse du Luxembourg* (qui en est le premier tome [1]) comment après la mort de son père qui laissa sa famille à peu près sans ressources, il se vit refuser une des bourses que son grand oncle avait fondées au lycée de Saint-Quentin et entra, pour terminer ses études, dans une école de Frères. De là il fut envoyé au Petit Séminaire de Notre-Dame de Liesse. Il a

1. A quoi font suite le *Pont des Saints Pères* (tableau de la vie littéraire parisienne) et les *Beaux Jours de Barbizon*, où en ranimant les souvenirs de Millet et de Stevenson, l'auteur a évoqué son installation dans ce charmant village.

décrit sa vie dans cet établissement et comment il lui arriva alors de servir cinq ou six messes par jour, entre les exercices spirituels et les lectures édifiantes. Certaines de ces messes étaient dites au couvent voisin des Dames Réparatrices où vivaient une trentaine de recluses qui « *excitèrent vivement son imagination* ».

On avait décidé pour lui qu'il serait prêtre ; après quelques années passées à Liesse, on l'envoya à l'École apostolique d'Amiens qu'il devait quitter par la suite, sa vocation n'étant pas évidente, C'est à cette école d'Amiens et aux méthodes d'enseignement des Jésuites qu'il a songé dans *l'Approbaniste*. Ce livre a été attaqué par un religieux, mais les anciens pères d'Amiens, en faisant grand accueil à Billy dans leur nouvelle école de Florennes, ont manifesté que tout en formulant des réserves sur quelques pages, ils avaient conservé toute leur sympathie à l'auteur.

Pour bien comprendre *Madame*, il faut songer aussi à *Introïbo* et au *Narthex* (romans consacrés aux prêtres insoumis et aux modernes hérésies), ainsi qu'à certains chapitres de l'*Époque 1900* (évoquant Huysmans, Léon Bloy, Stanislas de Guaita, le Sâr Péladan). La curiosité de Billy pour les mystiques et les illuministes ne s'est jamais relâchée. Il s'est même penché longuement sur le petit personnel des hallucinés, où l'on trouve tant de destins étranges et attachants. Ainsi celui de la sœur Adèle Chevalier retracé précisément dans l'*Époque 1900*. Cette religieuse avait été visitée par la Vierge qui, après l'avoir guérie de sa cécité et d'une congestion cérébrale, lui avait ordonné de fonder l'Œuvre de Réparation des Ames. Cet établissement qui fut installé à Bellevue devait recevoir les fréquentes visites de l'abbé Boullan — bien connu des amis d'Huysmans — un prêtre sulfureux que les autorités ecclésiastiques frappèrent finalement d'interdit pour exorcismes « suspects ».

En écrivant son dernier roman, Billy a-t-il pensé parfois à la sœur Chevalier ? C'est possible ; ce qui importe, c'est sa large expérience des cas de « spiritualité déviée » dont *Madame* offre un exemple.

On trouve près de Sens (ce n'est pas affirmation de guide mais de roman) deux abbayes bénédictines jumelles, Saint-Étienne occupée par des moines, Sainte-Gertrude par des moniales. Par faiblesse ou par distraction, le Père Abbé qui régit la première a abandonné la direction de quelques-uns de ses moines à l'abbesse de la seconde, la Très Révérende Mère Gertrude, qu'on appelle *Madame*. Madame est une personnalité d'une rare puissance que la vivacité de son imagination entraîne dans des voies imprévues. C'est une vision qui l'a conduite vers l'ordre des Bénédictins et depuis lors des voix angéliques n'ont cessé de l'entretenir, lui inspirant le désir de réformer non seulement les deux abbayes mais l'ordre tout entier. L'éclat de son intelligence et l'ardeur de sa foi lui ont valu dans son couvent des admirations ferventes. On ne s'y étonne pas quand elle se dit inspirée par les anges et pas davantage quand elle affirme que parfois la Main du Seigneur la transporte au

Vatican pour lui permettre de s'entretenir avec le pape. Il est vrai qu'elle n'abuse pas d'ordinaire de ce genre de confidences et qu'on a d'autres occasions d'apprécier sa fermeté d'esprit et la vivacité de son intelligence.

Pourtant ses rapports avec le Père le Dréau sont d'une nature étrange. Ce moine, un de ceux que l'abbé de Saint-Étienne lui a confiés, a quitté le siècle depuis cinq ans mais il doit faire encore une année d'études avant de prononcer ses vœux solennels. Il était auparavant acteur, acteur connu, presque célèbre et sous le nom de Chasseneuil dirigeait une petite troupe de comédiens d'avant-garde, *la Sphère*. Son intimité avec un écrivain d'esprit profondément religieux a préparé, une déception sentimentale déterminé sa résolution de renoncer au monde. L'atmosphère du couvent ne l'a pas déçu et les entretiens spirituels avec Madame l'ont transporté d'enthousiasme.

En réalité, l'autoritaire directrice de conscience et le zélé catéchumène vont chercher dans leurs effusions d'âme et sous le couvert d'un vocabulaire mystique des joies « spirituelles » dont l'orthodoxie paraît tout de suite douteuse. Les « *mon cher petit* » de l'abbesse, les « *maman* » du père, la *maternité spirituelle* proclamée par la première, la joie éprouvée par le *petit* quand sa « *mère* » lui impose des mortifications, cela et d'autres traits révèle clairement que les interlocuteurs sont simplement épris l'un de l'autre. Mais ils ne le savent pas, leur élan étant d'âme et tout désir charnel leur restant étranger.

Ces personnages intéressent comme de beaux monstres et comme tels aussi excitent la pitié. On ne s'y attacherait pas comme on le fait si l'on ne sentait la vérité virtuelle de leurs propos. Il ne s'agit pas ici d'une évocation de rêves maladifs ou de souvenirs troubles auxquels l'auteur s'allume et tente d'allumer autrui en évoquant des épisodes scandaleux dans le cadre présumé rassurant de la lutte du Bien et du Mal. Se portant sur un autre plan, Billy pourrait revendiquer pour ses personnages une sorte d'authenticité historique. Si nous ne savions qu'il a étudié des cas de ce genre, nous pourrions le deviner en songeant à la bizarre « amitié » du Père Lacombe et de Fénelon pour madame Guyon. « *Il me semble que mon âme a un rapport entier avec la sienne* », disait, songeant à l'objet de sa tendresse, la mère du quiétisme ; et pour préciser elle évoquait, choisissant une image à elle-même plaisante, l'âme de Jonathan « *collée à celle de David* ». Fénelon était pour elle « *mon enfant* » et lui-même, auprès d'elle, éprouvait une joie indicible à se sentir en effet « *un petit enfant* ». Nous savons aussi sous quel séduisant manteau d'erreurs théologiques se cachait leur amour, car ils s'aimaient, purement sans doute, mais enfin ils s'aimaient — comme Madame et le Père le Dréau — et c'est en songeant à cet art de mêler les effusions religieuses et les autres que Jules Lemaître a parlé d' « *hérésie délicieuse* ».

Si nous avions oublié le célèbre « *Homo homini lupus, femina feminæ*

lupior, clericus clerico lupissimus », Billy nous le remettrait en mémoire par le dialogue acide qu'il a monté entre la sainte abbesse bénédictine et un dominicain qui vient lui rendre visite. Le dominicain a deviné que l'abbesse fait un dangereux usage du mysticisme, mais on se sent plus près des vrais motifs de son hostilité quand on l'entend critiquer la « situation » bénédictine. A ses yeux, la vie exclusivement contemplative de cet ordre et son refus de tout apostolat est condamnable. Certes leur choix, ce « parapluie de prières » ouvert au-dessus du monde, ne peut être attaqué sur le plan théologique, mais, d'après lui, il conduit à une sorte d'embourgeoisement.

Le roman entre dans sa phase décisive à Paris, où le Père le Dréau-Chasseneuil est autorisé par ses supérieurs à passer quelques jours. Il doit aider ses anciens camarades de *la Sphère* à monter une pièce d'inspiration religieuse, à laquelle Madame s'intéresse. Il est vrai que l'oncle de Madame a jadis écrit ce drame avec Chasseneuil. Mais cette considération pèse moins que la très masochique curiosité de la mère supérieure : son « enfant » sera-t-il capable de résister aux tentations du siècle ?

Au cours des réunions d'étude et des répétitions, le père doit travailler en effet avec la jeune artiste qui avait contribué, par son comportement, à lui faire désirer la paix du cloître. Retrouver à la fois le théâtre et une femme aimée, c'est évidemment pour Chasseneuil, quelle que soit la force des aspirations mystiques dont Madame est l'objet, une terrible Tentation.

André Billy nous donne à penser qu'il y succomberait si la jeune actrice n'avait pris avec un tiers des habitudes de concubinage renté qui blessent en Chasseneuil non le futur prêtre, mais l'homme. Se conformant aux seules règles stratégiques valables en amour (d'après Napoléon), le bénédictin fuit Paris et regagne son monastère. C'est pour y apprendre que les autorités ecclésiastiques, soupçonnant Madame de gnosticisme, l'ont suspendue de sa charge et qu'il ne doit plus la voir.

Après une crise terrible, au cours de laquelle il est sur le point de jeter le froc, le Père le Dréau rentre dans la droite voie de l'Église. Ou plutôt croit y rentrer, car, toujours épris d'œuvres difficiles, il se fait envoyer dans une petite abbaye où l'on suit avec une sorte de sauvagerie la règle de saint Benoît, telle qu'elle était observée avant les réformes clunisiennes. Se condamnant à un rigoureux travail manuel qu'il pratique avec frénésie, il veut tuer en lui *l'orgueilleuse et lâche mystique* de Madame, dont les « *risques l'avaient tenté* ». Tels sont les mots qu'il emploie quelques années plus tard pour expliquer sa folie de sainte Gertrude — sans percevoir qu'il est d'ailleurs retombé dans de nouvelles « *dissidences ecclésiastiques* ».

Madame elle-même juge sévèrement alors son propre passé ; elle est convaincue que ses visions et son désir d'union mystique avec le Père le Dréau représentaient autant de maléfices du Démon. Et peut-être alors

juge-t-elle aussi sévèrement que le Père le Dréau le *symbolisme nuptial* dérivé du *Cantique des Cantiques* qui avait été à l'origine de ses dangereux transports.

L'intérêt que l'on prend à la lecture de ce curieux roman rappelle celui qu'inspirent certaines études de Sainte-Beuve qui, d'inspiration critique, frôlent par leur intelligente liberté les limites de la littérature d'imagination. Le mouvement est ici de sens contraire ; c'est vers le portrait ou la réflexion critiques que tend le roman. Étayé sur une connaissance de la vie religieuse rare chez un laïque, il éclairera beaucoup de lecteurs sur la richesse, la complexité et les dangers de certains états paraspirituels où les agitations du siècle retrouvent, transposées, leur équivalent, cela sous l'inspiration du Malin habile à suggérer l'oubli du véritable sens des mots. *Madame* est donc une initiation à la connaissance des hérésies, de leurs innocentes origines et de leurs conséquences diaboliques. De pareils ouvrages, en dégageant le mécanisme psychologique qui permet à certains esprits, en toute bonne foi, de confondre leurs véhémences personnelles et les élans de la religion, sont grandement utiles, ne fût-ce que pour comprendre certains chapitres de notre histoire littéraire.

LES SOUVENIRS DE SIMONE

L'Autre Roman (Plon), c'est le récit de la jeunesse de Simone par elle-même. Pourquoi ce titre ? L'auteur songe-t-il aux illusions de l'enfance ? Ou bien à la première vie, sur laquelle se greffe l'autre. Difficile en tout cas de lire cet ouvrage sans chercher au-delà des faits évoqués les raisons qui poussèrent la jeune fille vers la scène où elle devait se révéler une des meilleures actrices du siècle. Mais précisément de ce point de vue l'auteur a choisi de nous laisser deviner.

Le père de Simone, Eugène Benda, était agent de change, mais sa vraie vie commençait dans sa bibliothèque. Fort riche, intelligent, très cultivé, cet homme était malheureux ; parce qu'il souffrait de terribles crises d'asthme (elles le poussaient à faire de longs voyages pour respirer « entre l'eau et le ciel »), parce que, aussi et surtout, il était mal marié.

Si son père lui inspirait à la fois vénération et amour, Simone se sentait dans des dispositions toutes différentes à l'égard de sa mère. Elle en parle avec une franchise résolue, en brassant des sentiments d'une extraordinaire intensité, tout proches de la haine. A l'origine de son aversion, il y eut sans doute la confuse intuition du désaccord conjugal : Simone, éprise de son père, ne pouvait pardonner à sa mère de ne pas le rendre heureux ; l'épouse était frivole, superficielle, sans doute égoïste — tout ce que l'homme n'était pas. Le jour où la jeune fille découvrit une photo de sa mère en tutu avec deux ailes de gaze sur

les épaules, elle fut frappée de stupeur. Un voile se déchirait : elle comprenait le passé : le mariage du banquier et de la petite danseuse. A l'étonnement se mêla une « *frayeur aiguë* ». *Etait-ce le frisson d'une découverte* — se demande Simone — celle des « *amours mal assorties ?* »

La mort du père fut un deuil qui couvrit toute sa vie de femme. Et c'était déjà un furieux mépris de femme, une jalousie de femme, un inapaisable ressentiment qui envahirent la jeune fille lorsque quelques mois après cette mort elle comprit que sa mère avait déjà accepté une autre tendresse. Le nouveau compagnon fut longuement présent — et cette présence, Simone, silencieuse et impatiente, dut la supporter pendant les repas, les soirées, les promenades, les voyages...

Tout cela qui nous est conté avec une indignation que « plus de soixante ans d'intervalle » n'ont pas tempérée devait-il engager Simone à s'éloigner au plus tôt du foyer familial ou de ce qui en restait ? Qui pourrait le dire ? Nos lecteurs connaissent déjà l'étonnant récit du mariage avec le Bargy [1]. Parlant de lui et d'elle-même, « *il n'est point question que je développe ici la géographie de la demi-année qui nous conduisit l'un et l'autre à cette résolution* », écrit Simone. Elle écarte ainsi notre curiosité, et passe tout de suite à ces brèves journées qui la fixèrent fâcheusement sur les dispositions de son époux, journées qu'elle évoque avec une lucidité sarcastique et un stoïcisme dédaigneux.

Et le théâtre ? Devons-nous penser que cette enfance « *étouffée sous trop de larmes* », un constant refus de se plaindre, une aptitude à la passion barrée par une implacable volonté, la pitié — qu'il fallait taire — éprouvée pour un père malade, l'hostilité longuement contenue en face de la mère ont déterminé un refoulement dont la vie rêvée de l'actrice ou de l'écrivain pouvaient seuls atténuer les effets ?

C'est possible, mais on a des raisons de se méfier de cette sorte d'explications et l'hérédité pourrait être le facteur premier. « *Ailleurs*, dit Simone, *je raconterai l'univers fantasmagorique où m'entraînait* (dès mon enfance) *n'importe quelle représentation théâtrale.* » On se réjouit de penser qu'elle reviendra sur ce sujet sans espérer qu'elle puisse expliquer ce qui fut pour elle pleine surprise et qui est déjà ici indiqué. Elle était encore une toute jeune fille, lorsque, au cours d'une récitation dont elle « *comptait rester absente* », un poème « *retentit en elle à la façon d'un orage* ». Une « *force anarchique*, involontaire, *était libérée* ». Force surgie d'où ? De quelque gène où pendant des siècles elle était restée endormie, ou d'un monde inconnu qui dicte ses messages aux humains ? Quand on a lu ce curieux témoignage, cette incompréhensible explosion déconcertant une femme à elle-même pourtant attentive, on est tenté, au moment d'expliquer une vocation, de réduire encore l'influence qu'on eût été tenté d'accorder à la vie extérieure.

1. *Revue de Paris* du 1er mai 1954.

CÉLIA BERTIN

Ceux qui ont aimé les romans de Maurice Baring et de Virginia Woolf trouveront plaisir à *Contre-Champ* de Célia Bertin (Plon). C'est un livre dont il serait vain de conter le sujet. Imaginez une villa de la Côte-d'Azur, un groupe de couples et d'amis ; plage, promenades, conversations essaimées le soir dans le jardin ou dans la « boîte du lieu » ; les désirs naissent et les espoirs. Mais une tragédie disperse cette nébuleuse provisoire et chacun reprend son chemin.

Si les faits ici importent peu, c'est que l'auteur ne peint pas du dehors, mais pénètre dans l'univers de chacun (on dit maintenant « *substitue au temps romanesque la durée vécue* »). Sur ce plan, le passé peut être plus présent que le présent, il le déchire et le reforme, puis s'engloutit. L'attention donnée à autrui est elle aussi sujette à éclipses ; par brusques élans, on revient à soi-même, indifférent au monde, détaché de lui, en roue libre. Aux êtres qui surgissent on donne sa sympathie, ou son cœur ; mais le lendemain ils ne paraissent plus les mêmes et jouent les caméléons jusqu'au moment où ils disparaissent dans une trappe.

Au milieu des personnages de *Contre-Champ* se forme la certitude qu'il y a des familles d'êtres ; éloignés les uns des autres par le hasard, mais plus proches les uns des autres que les membres d'une « vraie » famille, on dirait qu'ils sont tombés d'une même planète. Voici ceux qui suivent avec une pareille avidité la vie politique, ceux qu'elle ennuie également, voici les frères d'ambition, de douceur, de musique. Il y a la solidarité née des habitudes ou des luttes partagées ; on croit que le passé les a tuées, une rencontre les ranime et aussitôt elles annulent les sentiments plus jeunes. (Dans ce roman, François retrouvant Anna auprès de qui il a lutté dans la Résistance se sent soudain plus près d'elle que de la femme aimée.) Ainsi les frontières du moi se révèlent aussi mobiles que l'eau : parfois le monde entier y est englobé, parfois elles se replient sur un être étriqué et misérable.

De grandes étoiles fixes éclairent chaque ciel intérieur. A la douceur de la voix de Leslie, à la nuance de ses cheveux, François reconnaît la déléguée de son étoile. Ivresse indicible la nuit sur la plage ; tous les astres s'unissent ; Roméo et Juliette. Mais le destin sépare ces époux d'une heure. Que valait leur « reconnaissance » ? Ils ne le sauront jamais.

Cette fluidité des êtres sensibles, ce perpétuel entrecroisement de destins incertains, ce qui est de moi, ce qui est d'ailleurs, le coup de gong d'un événement (dans ce roman la mort de Roger) qui détermine des décisions qu'on croit nées de la volonté, mais ne sont qu'ombres portées, voilà ce que Célia Bertin a voulu rendre dans *Contre-Champ* et qu'elle a rendu souvent avec un réel talent, un sens inné des valeurs poétiques.

MONICA STIRLING, ANTHONY POWELL

L'humour anglais est né âpre. On l'a connu depuis lors sentimental. Un de ses rameaux, délibérément intellectuel, tend vers l'esprit français, sans se confondre avec lui. Le ton des comédies de Wilde ou des dialogues d'*Intentions* se retrouve dans le roman de Monica Stirling, *Les Dames à la Licorne* (Robert Laffont). Dès les premières pages, j'ai été enchanté par l'ingéniosité des images, la drôlerie des observations (« *Je m'appliquai à éviter l'alcool, à cause de ses tendances à agir en boomerang* »). Mais peut-être les personnages sont-ils tous trop intelligents. On finit par ne plus très bien les voir, d'ailleurs, sous leurs répliques subtiles et leurs manœuvres astucieuses. Ce sont quatre jeunes femmes éprises d'un « admirable aristocrate italien », metteur en scène universellement célèbre. Leur tournoi se livre à Rome, dans des palais et des studios, et suscite des scènes de fine comédie. L'une d'entre elles devrait prendre place dans une *Histoire des Mœurs par les Textes :* Michel Latour tourmente Françoise pour savoir si sa femme Peggy le trompe avec Anton Giulio. Pour détourner l'orage, Françoise laisse comprendre que Peggy est plutôt intéressée par Valeria. Ce que le héros de *la Prisonnière* mettait trois actes à ne pas comprendre est admis ici en une seconde — sur la plus légère des insinuations. C'est que vingt-cinq ans ont passé, tous les vices ont leur état civil et chacun connaît l'existence de l' « autre danger n° 3 ». Au fait tout a changé en ce monde, même la Ville Éternelle, et Monica Stirling sur la Voie Appienne voit devant les vieux aqueducs romains les camions de coca-cola errer parmi les vespas.

— De l'humour encore, et intellectuel, mais de nuance plus sombre dans *Question d'Éducation* (Julliard), roman d'Anthony Powell, naguère critique au *Times Literary Supplement,* aujourd'hui directeur littéraire du *Punch.* Le but poursuivi ramène à Célia Bertin. Comment connaît-on l'homme ? Cette question qui chez Célia Bertin conduit à la cartographie pointilliste du moi, aboutit plutôt ici à un cubisme psychologique. Il y a quelques scènes d'une belle drôlerie froide dans ce livre, surtout au début (le collège anglais et la visite chez les Templer). Mais la construction trop ingénieusement laborieuse du « roman » et la désintégration méditée des personnages finissent par lasser.

NAÏVETÉ D'ÉTAT

Un interviewer, même quand il est un virtuose du genre comme notre ami Paul Guth, doit parfois adopter à l'égard de ceux qu'il interroge une attitude d'acquiescement qui a pour lui-même (un peu, pas trop) l'apparence de la naïveté. Ce pli étant accepté, Paul Guth a écrit avec beaucoup

d'esprit et cette vivacité de trait que l'on aime en lui un « roman » : « *Le Naïf sous les Drapeaux* » (Albin-Michel) où, jouant avec ses souvenirs de soldat des affreuses années 1939-1940, il se représente comme ayant accepté sans réserve le catéchisme officiel alors répandu par le Gouvernement. Nous vaincrons, n'attrapons pas froid, ne nous inquiétons de rien, la ligne Maginot est infranchissable, etc.

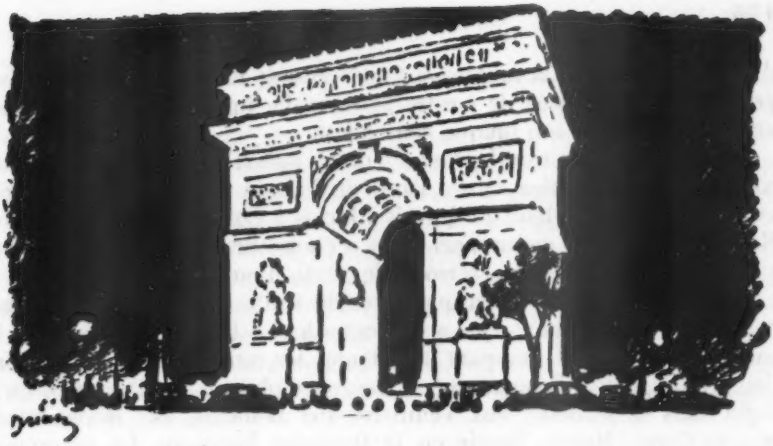
Les conséquences qu'il tire de ce postulat, on les devine. Puisqu'on m'avait dit qu'il n'y avait rien à craindre, je n'ai rien craint ; de me détendre, je me suis détendu. Puisqu'on a pensé que, agrégé, je n'avais pas mieux à faire que d'acheter des poireaux pour l'armée, j'ai acheté, — et en toute paix d'esprit. Et ma femme est venue me rejoindre ; elle m'a fait de bons petits plats. On m'a dit que Hitler avait peur de l'armée française. Je l'ai cru. Tout allait si bien. Pourquoi aurais-je réclamé d'aller au « front » ? On ne souhaitait même pas d'y avoir plus de monde. On avait monté une *guerre douce*, je m'y suis gentiment adapté.

De cette « guerre douce », où la moitié du pays semblait ne même pas comprendre qu'on était en guerre, Paul Guth a tracé un trop véridique tableau. Sur l'amertume et la lucidité qui l'inspirèrent réellement ses lecteurs, j'en suis sûr, ne se tromperont pas. Mais tireront-ils tous la vraie conclusion de cette satire ?

Que Guth lui-même ait pensé un instant à la sottise des hommes qui ne sont pas assez « *raisonnables pour renoncer à la guerre dure en faveur de la guerre douce* » c'est possible. Mais il sait fort bien que depuis longtemps les guerres ne tournent plus en madrigal ; tout porte donc à croire qu'avec une apparente réserve d'interviewer bien élevé il a en réalité tiré sur nos dirigeants, du moins sur un aspect de leur politique. Pourquoi s'est-on assoupi dans la « guerre douce » ? Parce que les ministres n'avaient pas fait confiance à leurs compatriotes, parce que, ayant peur d'eux, ils avaient depuis longtemps choisi de les tromper.

Cette regrettable méthode on a commencé de la suivre en 1920 ; nos maîtres n'ont jamais osé dire alors (ou si quelques-uns le dirent ce fut du plus petit bout des lèvres) qu'une entente avec l'Allemagne était possible (elle devait le rester jusqu'à l'avènement de Hitler). Pendant l'hiver 1939-1940 ils n'ont pas davantage osé dire que nous étions menacés d'un danger terrible et qu'il fallait se hausser à un moral de combat et à une morale de sacrifice. Ce fut l'apogée du système (la drôle de guerre, les discours hélas prodigués par les services de l'Information : « dormez bien »). On a continué, depuis lors, de répandre les narcotiques (pour ne rien dire des mensonges), le seul produit à ne pas distribuer semblant être décidément la vérité. Tout porte à croire que Paul Guth pourra bientôt compléter ses mémoires d'un « naïf ».

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Louise Hervieu. — André Derain. — Le même mois a vu mourir deux grands artistes, presque du même âge, qui ne se sont sans doute jamais rencontrés, et que tout oppose l'un à l'autre. Condamnée par sa santé aux pénombres et à la solitude, Louise Hervieu, que le soleil martyrisait, comme Marcel Proust, a vécu, dès sa petite enfance, dans la crainte et dans l'intimité de la mort qui a mis soixante-seize ans à la détruire. Malgré l'intensité de ses premières toiles hautes en couleur, fébriles et ricanantes, qui s'apparentent à l'art de Van Gogh et de James Ensor, très vite elle ne s'exprimera plus que par le blanc et noir et par les solennités du clair-obscur. Prisonnière d'un appartement pauvre et glacé, toutes flammes éteintes hormis celles dont elle est brûlée, c'est avec l'ardeur des grandes amoureuses qu'elle palpe, griffe ou caresse les objets familiers qu'elle transfigure, colliers, plumes, éventails, coquillages, lits pareils à des offertoires, corps dévêtus dans des chambres capitonnées comme des écrins. Une passion plus sûre que le goût confère à ces intérieurs hétéroclites, à ces natures mortes surchargées, une splendeur surnaturelle. Jamais les *Fleurs du Mal* et *Spleen de Paris* ne furent mieux illustrés que par cette romantique qui, dans sa correspondance, qu'on publiera un jour (c'est par elle que Louise se rattachait désespérément au monde extérieur et à ses amis), dans *Sangs* et dans *Rose de Sang*, révèle le secret des lourdes hérédités dont elle est chargée et l'explication de son supplice. Nous n'avons pas attendu sa fin pour dire le rang auquel l'avenir mettrait cette sœur de Louise Labé et de Marceline, cette réplique, en sombre, de la comtesse de Noailles, et lui consacrer le seul opuscule, hélas, qui ait paru sur son œuvre. Mais

d'autres souffrances la ravageaient que celle de n'être admirée que d'un petit nombre. Menacée de perdre la vue, elle fut privée, ses dernières années, du travail, son unique consolation.

Autant l'art de Louise Hervieu a d'unité, autant André Derain apparaît contradictoire. L'ancien fauve, l'ami de Braque et de Vlaminck, après avoir éteint tous les feux qu'il avait allumés à Collioure, vers 1905, avec Matisse, contribué à mettre l'art nègre à l'honneur, adhéré quelque temps au Cubisme, traversé une période de stylisation et d'étirements, dite « gothique », revient, au risque qu'on le traite de renégat, aux transparences de l'huile, aux « jus » proscrits depuis l'Impressionnisme, à la patine « musée », et, rompant avec toutes les contraintes et les conventions en usage depuis quarante ans, ne songe plus qu'aux Primitifs, qu'il copia dans sa jeunesse, aux Vénitiens, aux Bolonais, aux Hollandais à travers Corot, Manet, Renoir ou le Douanier Rousseau. La conception étant, chez lui, inséparable de la *facture*, il emprunte successivement à chacun de ses nouveaux maîtres leur style et leurs moyens d'expression. Cette influençabilité, qui n'est pas sans analogie avec celle de Picasso, serait redoutable si elle demeurait en surface. Un grave débat se poursuit non entre l'artiste et la Nature, mais entre la Peinture et lui, débat qui confère à nombre de ses toiles une grandeur, un éclat, un attrait incontestables. Différant sans cesse l'exposition d'ensemble qu'on attendait de lui, on dirait que Derain l'a redoutée comme une épreuve. Seule pourtant elle permettra, abstraction faite de beaucoup d'œuvres bâclées ou trop facilement cédées, de dire si ce maître taillé en Hercule, distant, violent et solitaire, qui, après avoir été porté, vers 1920, en triomphe par la jeunesse finit par douter des hommes et de lui, était — ce que nous croyons — davantage qu'un assimilateur et qu'un merveilleux exécutant.

CLAUDE ROGER-MARX

La IIe Biennale de Poésie à Knokke le Zoute. — En ce temps où les conférences politiques appellent les hommes d'État d'un point extrême du monde à un autre — les Chinois à Genève, les Anglais à Manille — peut-on imaginer que la simple poésie fasse venir quelque congressiste d'Haïti et même de Tokyo sur les bords froids de la Mer du Nord ? Ce fut le cas cependant du 2 au 6 septembre où, pour la troisième fois depuis 1951, rendez-vous avait été pris pour les poètes à Knokke le Zoute.

Les séances de la IIe Biennale de Poésie organisées par les directeurs actifs du *Journal des Poètes* et inaugurées par le séduisant ministre de l'Instruction publique belge, Léo Collard, se tenaient dans la salle du casino décorée des peintures surréalistes de René Magritte. C'est le lan-

gage — *donner un sens plus pur aux mots de la tribu* ô Mallarmé ! — qui avait été proposé à la méditation et aux discussions. Sujet étrangement choisi si l'on songe que vingt-neuf pays étant représentés, il s'agissait de plus de vingt langues différentes, chacune ayant sa syntaxe et ses problèmes de prosodie. Lionello Fiumi, le grand poète italien, traducteur du *Cimetière Marin* de Paul Valéry, fit remarquer, par exemple, que de même que les Grecs et les Latins, les Japonais — et certains Italiens modernes — écrivent sans rime (alors que le vers gaélique est rimé deux fois, à la césure et à la fin). Il arrive que le rythme soit l'essentiel et qu'à l'extrême il suffise de scander de la prose pour qu'elle devienne poésie. Ainsi le démontra savamment Senghor en donnant successivement deux auditions des mêmes phrases en *wolof*, langue négro-africaine.

Pour parler de leur art, on vit, sous la présidence de Jean Cassou, défiler une cinquantaine d'orateurs — l'assistance comprenait près de trois cents poètes — du doyen André Spire, toujours véhément et émouvant, en dépit de ses quatre-vingt-quatre ans, au jeune Vénézuélien Juan Liscano dont le continent d'origine, l'Amérique hispanique, offre, dit-il, l'insolite, le *poétique* à l'état naturel. On vit Kikou Yamata traduire, sous les sunlights, en japonais « *Le vent gonflé d'espace a caressé la mer* », on vit un Allemand, venu pour la première fois, Martin Kessel, qui compara la marche sur la terre à la grammaire, la nage à la poésie et deux Tchécoslovaques qui — aux Muses, rien d'impossible — avaient traversé le rideau de fer. Carmen Conde, poète espagnol, souhaita que les poètes fissent des confidences sur l'opération créatrice. Est-ce possible ? On écouta avec attention le critique Alain Bosquet, Robert Goffin et Géo Norge, Belges éloquents, Jacques Duron, technicien sévère, madame M.-L. Durry de la Sorbonne, Roger Caillois, représentant l'U.N.E.S.C.O., Pierre Béarn, Yanette Délétang Tardif, Alexandre Bonaparte, de Port au Prince, le Grec Spiridaki, prix Rivarol, madame Pesce Gorini, organisatrice du récent congrès de Poésie à Venise, et bien d'autres... Soudain la parole fut donnée à un visiteur inattendu, l'abbé Pierre, celui des *Sans-Logis*, fondateur du journal *Faim et Soif*, journal de la misère du monde. Son admirable appel au cœur des Poètes fut sans doute entendu. J'en connais un, et non des moindres qui, bouleversé, écrivit toute la nuit suivante.

En marge des réunions, les congressistes visitèrent Bruges, monuments et canaux éclairés ; après avoir été reçus par le Ministre de la Justice et madame Suzanne Lilar, auteur du singulier *Journal de l'Analogiste*, par M. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de langue et de littérature française, ils se retrouvèrent aux brillants et joyeux dîners du *New Orléans*...

Des résolutions pratiques qui parachevèrent ces rencontres maintenant consacrées, retenons sans amertume que « pour créer dans le public

une zone d'intérêt à la poésie, il n'est possible d'introduire celle-ci que par *contrebande* » (grâce à la radio, à la télévision, au disque, au film). Sachons que des anthologies du demi-siècle, belge, américaine, etc., ont été publiées ou le seront, mais que les maîtres en réclament de plus modernes pour l'enseignement — on est resté parfois à Eugène Manuel et Déroulède. Certaines pièces valables, en vers réguliers ou libres, éveilleront peut-être des vocations parmi leurs élèves, maintiendront le sens de l'idéal. Les adultes aussi ont besoin de poésie et le rapporteur de la Commission des pouvoirs publics, Roger Bodart, fit voter la création (ou le vœu de création) au sein de chaque parlement, d'un groupe de parlementaires s'intéressant à l'aide à apporter à la littérature...

Saint langage, honneur des hommes, cette apostrophe valéryenne hanta sans doute l'esprit des touristes apolloniens du Zoute, heureux de noter librement leurs désaccords sur la Poésie et le Langage.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Enfin, Disney vint. — La nouvelle saison commence à petits pas. Il est possible qu'on garde les grands films en réserve. Pour l'instant, on ne nous montre que la taille moyenne.

Ne discutons même pas *Raspoutine.* Mais comment parler de cette *Belle du Pacifique* qui parvient si bien à affadir le lancinant scénario de *Pluie ?* Tout le monde se rappelle le conte de Somerset Maugham. Une fille de bar fatiguée échoue dans une île du Pacifique où sa seule présence cause un scandale. Un pasteur essaie de l'évangéliser. Le climat et la pluie tropicale aidant, le pasteur tombe dans les bras de la fille qu'il voulait ramener à la vertu et il ne lui reste plus qu'à se tuer.

Ici, la fille n'est plus une fleur flétrie et fanée. C'est mademoiselle Rita Hayworth en personne, dans toute son indiscutable splendeur. On la flanque d'une centaine de « marines » américains qui se disputent l'honneur de lui servir de cavaliers. Le pasteur n'est plus un pasteur, mais un simple civil aux idées puritaines et la pluie tombe à peine l'espace d'un matin. Bref, le conte ne veut plus rien dire. Le film n'est pas ennuyeux, à cause de son rythme, de sa qualité technique et de la présence charnelle de mademoiselle Hayworth. Il faut avouer qu'il n'a plus aucune signification morale ni littéraire et que le Pacifique y joue le rôle mineur d'un décor de music-hall.

La *Roulotte du Plaisir* est un film encore plus petit. Deux jeunes mariés américains font leur voyage de noces dans un roulotte archi-luxueuse,

mais interminable et qui leur vaut mille aventures sur la route. Quelques-unes de ces aventures sont assez amusantes ; les autres ressemblent aux premières.

— Heureusement, nous avons un Walt Disney (*Désert vivant*). Un nouveau Walt Disney de la série de la Nature et cela suffit à nous rendre notre gaieté et un peu de confiance dans cet automne.

Il s'agit cette fois du grand désert américain, qui s'étend de la Californie au Texas. On nous le montre sous tous ses aspects : arbres pétrifiés, rocs à la silhouette de châteaux forts, sables brûlants, mirages, végétation épineuse, et... bulles de gaz crevant à la surface des rares points d'eau. (Cette symphonie rythmée des bulles est déjà un chef-d'œuvre.) Puis, voici les animaux qui, évidemment, ne pensent guère qu'à se manger les uns les autres. Mais Disney a été résolument optimiste et il nous montre surtout ici des gentils échappant aux méchants. Le rat-kangourou se délivre du crotale cornu en lui envoyant du sable dans les yeux, l'horrible mygale en est généralement pour ses frais de ruse et le crapaud se fait mordre la langue par le scolopendre qu'il allait avaler. Les clous de cette tragi-comédie animale sont sans doute le combat des deux tortues-mâles (il s'agit de mettre son adversaire sur le dos) et le quadrille des scorpions au moment des amours. La musique d'accompagnement, un quadrille classique, semble avoir été écrite précisément pour cette circonstance et personne ne peut résister à la force comique de la scène ainsi présentée.

JEAN FAYARD

Chansons. — Un vieux routier des concours de chansons, qui était mon voisin à Deauville à la table du jury, me confiait sa déception d'entendre si peu de refrains et de couplets bien venus. Sur quinze cents ouvrages, cinq à peine méritaient d'être primés. Son étonnement mélancolique, je ne le partageai point.

— Trente mille chansons, lui dis-je, sont déclarées chaque année à la Société Lyrique. Sur cette tonne de flonflons, combien y a-t-il d'airs qui deviennent des succès, des grands succès populaires ? Deux ou trois ! Une vingtaine d'autres connaissent une demi-vogue très éphémère, et vont bientôt rejoindre dans l'oubli leurs vingt-neuf mille et neuf cent cinquante petites sœurs... Alors ne vous plaignez pas quand cinq refrains sur quinze cents sont dignes de mériter des lauriers.

A Deauville, cette année, on a réussi à détecter une demi-douzaine d'aimables chansons inédites que l'on fredonnera cet hiver avec plus ou moins de bonheur. Peu importe le classement, *Mea Culpa* qui a obtenu

le Grand Prix n'a ni plus ni moins de qualités que *A quoi penses-tu, mon Amour ?* ou que *Chacun son Ciel.* Et *Avril, Mai* peut faire une tout aussi belle carrière que *Les Enfants de Paris* ou *Sans Confession.* Ce n'est pas le jury au reste qui décide en dernier ressort, c'est la *vox populi* et surtout celle des ondes. Et telle grande vedette du tour de chant qui interprétera un médiocre refrain primé en fera vendre des formats et des disques en quantité appréciable, alors que le Grand Prix boudé par les ténors marquera peut-être le pas et se vendra peu.

Il n'en reste pas moins vrai que ces concours font le plus grand bien à la chanson française. L'engouement du public pour un air qui volète de lèvres en lèvres n'est pas près de s'éteindre, mais pour qu'il l'adopte il faut le lui seriner. Les serins, on le sait, sont des bêtes un peu bébêtes, mais les airs qu'ils sifflent ne portent pas non plus la marque du génie. Et ce sont pourtant les oiseaux qu'on achète le plus...

SERGE VEBER

« **Le Ballet** », par Boris Kochno. La publication du livre de Boris Kochno *Le Ballet* [1], est l'événement chorégraphique de l'été. M. Kochno était entré, jeune poète, dans l'entourage direct de Serge de Diaghilew en 1921 comme secrétaire privé, chargé bientôt de préparer les livrets des ballets : son nom apparaît pour la première fois en cette qualité comme l'auteur de l'argument de *Mavra,* opéra en un acte de Strawinsky créé l'année suivante, et se retrouve jusqu'à la dernière création, *le Fils prodigue* en 1929, parfois métamorphosé en celui de Sobeka (*la Chatte...*).

Mêlé ainsi de très près à l'élaboration des programmes, aux pourparlers avec les peintres et les musiciens, initié aux projets, intentions, abandons et retours et autres secrets du maître du Ballet Russe, et préparé à en comprendre les détours, M. Kochno est de ceux dont le témoignage est capital pour l'histoire de cette grande époque de l'art théâtral contemporain.

Ensuite on retrouve Boris Kochno, associé avec Christian Bérard et Balanchine, aux côtés de René Blum et du colonel de Basil fondateurs des Ballets de Monte-Carlo. Il fut enfin auprès de Roland Petit dès ses premiers pas, lui donnant l'argument des *Forains.*

Ce sera sans doute à l'important chapitre consacré au Ballet Russe que le lecteur s'attachera surtout. Si le texte, avec autant de réserve que

1. *Le Ballet,* par Boris Kochno et Maria Luz. Ed. : Arts du Monde, Hachette, Paris.

de modestie, se refuse aux confidences et à l'anecdote, par contre l'illustration du volume apporte à l'amateur de rares trésors : un choix étonnant de photographies de Nijinsky, de Karsavina, de Pavlova datant de 1909-1912, des détails sur les mises en scène et les chorégraphies de *Jeux*, *l'Après-midi d'un Faune*, *le Sacre du Printemps*, qu'on n'avait pas revues... Et aussi une série de croquis-portraits magistraux de Picasso : Bakst, Derain, Diaghilew, Strawinsky, Falla, Satie ; plusieurs maquettes en couleurs de Picasso, Derain, Ch. Bérard ; une série de photos de *Parade*, les « essais de maquillage » de madame Nijinska, l'envol de Massine dans *Tricorne*, les premières photos lors de leurs débuts d'Anton Dolin, Spessivtseva, Markova, Danilova, Lifar, d'une qualité de reproduction remarquable, avec la finesse, la fidélité des originaux mêmes. Ce beau livre est l'un des plus parfaits pour sa présentation qu'on ait vus depuis longtemps.

PIERRE MICHAUT

Hypnotisme. — Même s'ils sont exploités sur la scène d'un music-hall populaire, devant un public venu pour se distraire et pour rire, le mystère et l'illusion attirent des foules en France, pays cependant considéré, non sans raison, comme celui où le sens critique est le plus développé et où l'instruction est depuis 1886 gratuite, laïque et obligatoire.

Cet été, les Parisiens « nés malins » sont allés applaudir pendant plus d'un mois à l'Olympia un pickpocket, un calculateur, un télépathe et un hypnotiseur. Ces « artistes du mystère et de l'illusion » ont su présenter leurs numéros avec une remarquable ingéniosité, mais à mon avis le spectacle le plus intéressant n'était pas sur la scène mais dans la salle. A côté de quelques sceptiques, de ces éternels incrédules « à qui on ne la fait pas », on comptait en beaucoup plus grand nombre les convaincus, les naïfs, les étonnés, les émerveillés, tous ceux qui croient dur comme fer aux miracles, ceux qui font la fortune des guérisseurs et des voyantes extra-lucides.

J'étais moi aussi sinon émerveillé du moins surpris de voir des gens manifestement timides se précipiter sur la scène pour être hypnotisés. Il est vrai que celui qui modestement se fait appeler le grand Robert promettait comme prime une place gratuite pour un prochain spectacle et l'assurance qu'il délivrerait les patients de bonne volonté de leur tic ou de leurs mauvaises habitudes même solitaires : se ronger les ongles, bégayer, fumer comme un sapeur, boire de l'alcool plus que de raison... Bref il se présentait comme un guérisseur et un thaumaturge

à la fois. Sans doute je n'ignorais pas que le tronc qui recevait le plus d'offrandes dans toutes les églises de la chrétienté était celui de saint Antoine, suivi de près de celui de sainte Thérèse de Lisieux, deux saints qui sont connus pour accomplir des miracles.

D'autre part, c'est un fait connu de tous les éditeurs que les ouvrages sur la magie, la radiesthésie, la télépathie sont ce qu'on nomme des best-sellers et connaissent des tirages que les écrivains célèbres envient.

Le « grand Robert » qui, malgré son accent canadien et la négligence de son langage, est un acteur remarquable et un metteur en scène de talent, attirait chaque soir sur la scène environ vingt hommes et dix femmes qui acceptaient de se laisser endormir et de se livrer pieds et poings liés à cet inconnu. Ils et elles ne pouvaient ignorer que sous les yeux d'un public qui ne demandait qu'à rire et qui ne s'en privait pas, l'hypnotiseur allait les ridiculiser, leur faire prendre des attitudes bouffonnes, les forcer à dire des bêtises ou leur faire avouer des faiblesses.

Il n'est pas nécessaire de faire longuement appel à des hommes de bonne volonté ou de charger des compères d'entraîner les amateurs. Ils se précipitaient dès que la sonnerie de l'entracte annonçait la reprise du spectacle et se bousculaient comme pour prendre l'autobus. Et ces fervents d'hypnotisme ne sont pas, si l'on en juge sur les apparences, des déchets sociaux, des malades, des demi-fous. J'ai vu monter sur la scène non seulement des médecins, des ingénieurs, ceux qu'on nomme des scientifiques, mais aussi (on comprendra mon attention), des jeunes filles et des jeunes femmes extrêmement jolies et d'une élégance remarquable.

Comme des écoliers, les sujets volontaires étaient placés sur la scène en rangs d'oignons. D'une voix cadavérique, le grand Robert leur intimait l'ordre de se détendre et de fermer les yeux et « de faire de grands respirs » (*sic*). Puis l'hypnotiseur examinait un à un les patients, sans doute pour choisir les meilleurs sujets ou repérer les farceurs et les sceptiques. Brutalement il faisait évacuer la scène à une bonne quinzaine de volontaires qui, très déçus, regagnaient leur place. Après avoir sans douceur donné des conseils, le grand Robert endormait les sujets avec, je dois le reconnaître, une rapidité déconcertante et leur suggérait qu'ils se trouvaient sur une plage, dans un bateau et que s'ils voulaient échapper à un naufrage ils devaient ramer. Ce que, toujours endormis, les sujets s'empressaient de faire. Finalement, Robert leur ordonnait de devenir comme des mannequins dans une vitrine de grand magasin et de prendre des « poses très élégantes ». Pendant vingt minutes les malheureux hypnotisés restaient debout les bras tendus et, ce qui me parut intolérable, le « grand » Robert les ridiculisait. Il leur faisait tenir des marteaux, des haches, les coiffait de casquette. Puis il les éveillait un à un, leur faisait dire leur nom et leur adresse et les renvoyait, ahuris et contents.

PHILIPPE SOUPAULT

Gide romancier. — Il était généralement admis qu'aucun de ses livres — sinon peut-être son *Journal* — ne pouvait donner une idée complète d'André Gide, parce que son œuvre entier se compose, comme un hymne à plusieurs voix, de postulations simultanées, parfois contradictoires. De tous les personnages auxquels Gide avait donné la vie, le sien n'était-il pas le meilleur ? Son œuvre comptait moins que sa personne, que sa *figure*, que le *jeu* passionnant qu'il avait mené, jusqu'à la mort et au-delà de la mort, à travers ses écrits posthumes, avec toutes les tendances qui l'avaient tour à tour sollicité. L'ouvrage massif que M. Pierre Lafille vient de consacrer à Gide [1] nous invitera-t-il à reviser ce jugement ? L'auteur, professeur dans une Faculté de province, y a mûri cette thèse de doctorat, le travail le plus complet qui ait été publié, en France, sur Gide romancier, depuis l'ouvrage de M. Léon-Pierre Quint [2]. Une vaste bibliographie (quatre cents ouvrages, près de huit cents articles) et un index complètent cette étude dont la lecture sera indispensable à qui voudra entreprendre un travail sérieux sur l'auteur de *la Porte Étroite*.

Au bilan romanesque d'André Gide notre auteur inscrit avec *les Faux-Monnayeurs* — seul roman *avoué* de Gide — les récits ou « soties », linéaires et mélodiques, mais dont les personnages sont assez individualisés pour être plus que des prête-noms de leur créateur. Il exclut *le Prométhée mal Enchaîné*, « fantaisie saugrenue » (pourquoi saugrenue ? elle est pleine de sens au contraire), *le Voyage d'Urien*, et, sans le nommer (ce qui surprend) *Paludes*, c'est-à-dire les œuvres qui « ne visent aucunement à une impression de vie authentique » et dont les personnages sont « sans lien avec notre humanité ». Définition bien étroite du roman : elle exclurait *Candide* et *les Aventures de Gulliver !* Romancier, Gide ne se détache guère, en effet, d'une « subjectivité dominante » ; son cadre préféré est celui de la « monographie épurée », et ses récits s'inscrivent dans cette ligne de cœur du roman français qui part de *la Princesse de Clèves* pour aboutir au *Bal du Comte d'Orgel*.

Pourtant, le roman fut pour Gide un but longtemps poursuivi, et une préoccupation constante : c'est qu'il n'était pas assuré de produire des romans comme un pommier produit des pommes ; le complexe d'infériorité qui l'atteignait parfois cruellement en face d'un Balzac, d'un Dostoïewski ou même d'un Simenon en est la preuve ; « le roman lui était à la fois nécessaire comme l'antidote d'un narcissisme naturel » et comme « le genre le plus apte à recevoir en personnages opposés les contraires qu'il portait en lui ». Le critique nous assure que l'exemple de Mallarmé et l'amitié de Valéry le détournèrent longtemps d'un genre

1. *Gide romancier* (Ed. Hachette).
2. Stock.

indigne d'un pur artiste : simple hypothèse que la publication de la *Correspondance* Gide-Valéry nous permettra seule de vérifier.

Les études détaillées que M. Lafille consacre aux œuvres romanesques de Gide n'apportent de révélations sur aucune de ces œuvres : ce sont des analyses consciencieuses, et qui ne dépassent guère leur objet. L'auteur a tendance à ne voir dans certaines œuvres qu'il estime mineures que les étapes successives de la démarche gidienne dans son effort d'objectivation et de dépersonnalisation. *Isabelle* lui apparaît ainsi comme une œuvre de transition entre le pur récit et le roman à multiples personnages, et *les Caves du Vatican* comme un banc d'essai ironique, une sorte de pastiche intelligent du roman-feuilleton ; il fait quelques réserves sur *la Symphonie Pastorale*, qui lui paraît marquer une étape régressive, à tout le moins un arrêt dans cette évolution : « A leur rang, écrit-il, *les Caves* avaient un volume, de l'épaisseur, une pulpe très riche. On les manipulait à pleines mains (?). On ne peut qu'effleurer du bout des doigts *la Symphonie Pastorale*, de crainte d'en froisser l'étoffe. Retour aux entremets, au lieu des « viandes » qui étaient attendues. » Cette conception culinaire du roman semble sommaire.

Les quatre-vingts pages que l'auteur consacre aux *Faux-Monnayeurs*, si elles décrivent scrupuleusement la trame et la technique de l'œuvre ne se signalent pas, non plus, par des découvertes. Plus intéressante est la seconde partie de l'ouvrage, consacrée aux nourritures de Gide, de Dostoïewski à Barrès ; M. Lafille ne peut se retenir de penser qu'il entre une pointe d'envie dans la réprobation avec laquelle Gide parle d'Aldous Huxley dans son journal ; se serait-il trop bien reconnu dans le Philip Quarles de *Contrepoint* ? Mais on aurait pu établir aussi un parallèle entre *les Faux-Monnayeurs* et cet *intelligenzroman* dont l'œuvre de Thomas Mann nous offre de bons exemples.

M. Lafille passe rapidement sur le style, se contentant de noter que « le style de Gide s'épure progressivement, de *l'Immoraliste* aux derniers récits, en passant par *les Faux-Monnayeurs*. Est-ce à dire qu'il y ait dans l'œuvre romanesque de Gide un souci réel, aigu, de réalisme du style et que la langue des personnages soit un élément déterminant de leur vérité ? Nous ne le pensons pas ». Point de vue discutable, et qu'il aurait fallu, en tout cas, approfondir : si Gide n'atteint pas à cette vérité quasi *sténographique* des propos que recherchait Proust, beaucoup de ses dialogues témoignent au contraire d'une grande attention à la situation et au verbe de ses personnages. De toute manière, l'auteur aurait eu intérêt à utiliser les pertinentes remarques que le style de Gide avait inspirées à M. Jean Hytier dans un livre [1] dont Gide lui-même reconnaissait qu'il était ce qu'on avait écrit sur lui de meilleur. Il ne suffit pas d'écrire que « Gide peut faire figure de maître dans la corporation des romanciers, par l'exemple de haute conscience professionnelle,

1. 1938 (Charlot).

d'application probe, de patience et de travail qu'il donne à nombre de ses cadets », pour rendre compte des raisons qui l'ont empêché de nous donner le puissant massif polyphonique dont il rêvait. Gide n'a jamais pu se délivrer de la pression de l'autobiographie, ni oublier la petite musique inimitable qui portait le sceau de son art. *Il ne s'est jamais oublié* et nous n'avons jamais cessé d'entendre sa propre voix sur les lèvres de ses personnages. C'est pourquoi, pour reprendre un jugement de Thibaudet, « le roman de Gide ne fait que très modérément sa partie dans une histoire du roman français. Mais il la fait très puissamment dans une histoire des influences ».

PIERRE DE BOISDEFFRE

Moïse. — C'est une entreprise hardie que de rendre Moïse à l'Histoire. Moïse, à qui Dieu parlait dans un buisson ardent, représente pour nous le mythe religieux, la légende, le symbole poétique à la Vigny, mais nullement une période déterminée de l'histoire du peuple hébreu. C'est pourtant ce qu'a tenté et réussi Sholem Asch, dont nous connaissions déjà en France le livre qu'il a conservé à la Vierge, *Marie mère de Jésus*. Par son *Moïse*, qui paraît dans la collection *Précurseurs de génie* (Calmann-Lévy) dirigée par Manès Sperber, il acquerra un public plus large encore.

Cette œuvre qui tient à la fois du roman historique et du roman psychologique est une épopée en trois parties. La première nous offre la jeunesse de Moïse, ses années d'apprentissage en Égypte et auprès de Jéthro. Par quelles qualités se signale-t-il alors ? L'intelligence, la curiosité, l'esprit d'initiative, l'instinct de la liberté et de la révolte. Il découvre ainsi ce qui différencie le dieu d'Israël des dieux égyptiens. Jéhovah affirme la vie et le devenir alors qu'Osiris exalte la négation et la mort. Et le jeune Moïse apprend à haïr cette Égypte qui incarne tout ce qu'il déteste : l'injustice, la magie, l'oppression et un système d'esclavage, fondé sur le travail excessif et la dégradation morale, analogue à celui qui régissait les camps de concentration hitlériens. Il ne pouvait admettre, dit Sholem Asch, que le monde fût condamné aux ténèbres éternelles et l'homme à la disparition. Celui qui avait créé le monde l'avait fait dans un dessein supérieur : il y avait une loi, de l'ordre, un sens dans sa création ».

La seconde partie nous montre les années de maturité où Moïse devient libérateur de son peuple, législateur divin et créateur de la tradition. En même temps que sa propre mission, il découvre la mission du peuple élu pour établir la loi et la jusfice de Dieu. Il enseigne aux Israélites à préférer le pain incertain de la liberté au brouet assuré de la servitude et les conduit à travers le désert jusqu'aux frontières de la Terre pro-

mise et, ce faisant, les élève peu à peu à la dignité d'hommes libres. Pour exercer le pouvoir, il ne s'appuie pas sur la tyrannie, sur la puissance de l'armée et de la police, mais sur son union mystique avec Dieu, mystère d'amour, d'espérance et de foi. Si la première partie divertit par le pittoresque, la seconde, d'une pensée plus profonde, contient l'essentiel des idées de Sholem Asch sur la morale et sur la religion. Marcel Brion dans la brillante préface qu'il a écrite à ce livre met en relief ces différentes idées.

La troisième partie, plus brève, rapporte de façon touchante la vieillesse de Moïse et sa mort sur le seuil de la Terre de Chanaan.

Voilà un livre remarquable où Sholem Asch a savamment fondu les données de l'*Exode*, du *Pentateuque*, de l'histoire d'Égypte et des arts plastiques ainsi que les légendes juives ou orientales ; sa sensibilité, son imagination, son sens atavique des antiquités hébraïques ont fait le reste. Le Moïse que nous voyons surgir devant nous, nous sommes tout surpris de découvrir en lui un penseur moderne et hardi, un philosophe de justice et de raison, alors que nous évoquions un demi-dieu qui engloutit la cavalerie de Pharaon dans la mer Rouge ou fait jaillir des sources dans les rochers du désert. Derrière cette puissante figure, nous voyons aussi le peuple élu, tribu orientale, inculte, pleine de passions, qui regrette parfois de ne pouvoir s'abandonner aux tentations permises aux autres peuples.

Ce qui le soutient inconsciemment, ce qui soutient consciemment Moïse, c'est la conviction d'être né pour enseigner la loi de Dieu et pour sauver l'humanité. C'est aussi cette foi messianique qui anime Sholem Asch et qui lui donne cette ardeur, ce lyrisme, cette force de persuasion. Voilà pourquoi il a écrit un livre qui ne ressemble à aucun de ceux qu'on publie aujourd'hui.

MARCEL SCHNEIDER

Politique intérieure. — S'agit-il d'un tournant, d'un recul ou d'un simple ralentissement ? Ceux qui furent, aux tout premiers jours, les plus ardents soutiens du président du Conseil s'interrogent depuis quelques semaines sur l'évolution de ce qu'il a été convenu d'appeler « l'expérience Mendès-France ». Qui est cet homme ? demande l'un. Où en est-il ? s'enquiert l'autre. Quand les amis eux-mêmes en arrivent à s'inquiéter, c'est au moins l'indice sûr d'un trouble.

Lorsque l'Assemblée, sans le discuter, sans l'ouvrir, eut déchiré le traité de Paris qui instituait la communauté européenne de défense, il était flagrant, pour quiconque voulait un instant y réfléchir, que rien

n'était résolu. Mais combien, sur les trois cent dix-neuf députés qui venaient de faire échec à la C.E.D., y en eut-il pour réaliser que les vraies difficultés allaient alors commencer ? La plupart — communistes en tête, il va sans dire — ne songèrent qu'à savourer leur victoire sur les deux cent soixante-quatre partisans malheureux de la ratification !

Le premier, sans doute, M. Mendès-France mesura les périls. Il avait refusé de retourner négocier à Bruxelles — après l'avoir un instant envisagé, mais dans le seul souci, semble-t-il, d'éviter une dislocation de son cabinet à la veille du débat devant l'Assemblée. Il avait aussi refusé d'engager l'autorité du gouvernement en faveur du Traité de Paris. Ainsi, il était bel et bien complice du rejet. D'où une première vague d'assaut, venue des rangs qui prônaient la C.E.D. : la France va-t-elle être coupée de ses alliances occidentales pour être dirigée vers des perspectives orientales ?

Cependant, M. Mendès-France affirmait et proclamait sa fidélité aux destinées atlantiques. D'où une deuxième vague d'assaut, venue celle-là des rangs amis et le suspectant de s'ancrer sur des fonds où — selon leur estimation — d'autres avant lui s'étaient enlisés.

Le président du Conseil n'a certainement pas cru qu'il lui suffirait, pour se tirer de ce mauvais pas, d'opérer une demi-douzaine de mutations dans le sein de son cabinet après le départ des ministres pro-C.E.D. Et il ne croit pas davantage que l'éventualité d'un élargissement de son équipe, à une époque du reste non précisée, arrangerait les choses.

Le problème majeur, capital, inéluctable, reste celui-ci : sous quelles garanties le Parlement français peut-il accepter un réarmement de l'Allemagne, jugé nécessaire pour la défense de l'Europe ?

Car, pour M. Mendès-France, il ne suffit pas d'attendre que la conférence à « neuf » — les six co-contractants de feu le traité de Paris, plus l'Angleterre, les États-Unis et le Canada — convoquée à Londres ait étudié « par quelles méthodes il convient d'associer la république fédérale allemande aux nations occidentales sur un pied de complète égalité ». Tout est à refaire aussi au Palais-Bourbon. Tout, c'est-à-dire une majorité. Quelle que soit la nouvelle organisation défensive de l'Europe, elle privera le gouvernement, à coup sûr, des suffrages communistes. Et sans doute des voix de ceux qui, chez les socialistes notamment, sont irréductiblement hostiles à un réarmement de l'Allemagne, même contrôlé, même limité. Peut-être peut-on s'attendre en outre à voir quelques poignées de députés, de M. Soustelle à M. Daladier, préconiser encore le dialogue avec Moscou.

Tout cela suffirait, certes, à expliquer les points d'interrogation, d'origines diverses, posés sur le comportement de M. Mendès-France.

Mais d'autres aspects de « l'expérience » sont aussi fortement discutés. Les partenaires tunisiens venus négocier à Paris persistent à ne voir qu'une « étape » dans l'autonomie interne promise spectaculairement en

juillet dernier. La solution marocaine demeure en suspens. Ici et là, les impatiences s'accusent.

Quant au redressement économique, pour lequel des pouvoirs spéciaux ont été octroyés au gouvernement, il s'ébauche à grand'peine, M. Edgar Faure ne le concevant que dans la voie du libéralisme, alors que le président du Conseil penche fortement vers un néo-dirigisme.

Ralentissement, recul ou tournant ?

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(La Renaissance du livre, à Bruxelles)

On est heureux chaque fois qu'on entre plus profondément dans la connais- d'un poète comme Charles Van Lerberghe, l'auteur de la *Chanson d'Eve* et du drame *les Flaireurs*. La jeune fille à qui ces quarante-six lettres sont adressées fut connue de loin, entrevue, rarement approchée, peut-être aimée, mais perdue... Le poète la traitait en camarade et même en confrère, car elle avait publié quelques poèmes.

Gustave Charlier, de l'Académie Royale de Belgique, qui publie et annote ces lettres, raconte très joliment, d'après elles, le roman d'amour-hésitation, de tentative platonique et finalement de déception mutuelle qui se déroula de 1899 à 1905. Et dans le même avant-propos, il souligne et dit très justement l'intérêt de ces lettres pour l'histoire littéraire : « Sur les idées, les sentiments, les opinions du poète, sur sa conception de l'art des vers, sur ses lectures, sur l'estime qu'il fait de ses confrères, elles apportent à foison des révélations souvent précieuses et parfois piquantes... »

Les confrères, c'étaient Maeterlinck, Verhaeren, Fernand Séverin, Mockel, Wilmotte... On voit que l'intérêt n'est pas mince. Ces lettres complètent très heureusement la correspondance avec Séverin et achèvent de poser Van Lerberghe en témoin vigilant de la grande époque poétique des Belges. Elles donnent aussi l'agrément de le suivre à Florence, à Venise, à Rome, païen enthousiaste.

HENRI CLOUARD

L'AMOUR DIFFICILE

par Jean-Pierre Monnier *(Plon)*

Est-ce le ton direct et simple du récit ou l'usage de la première personne, qui donnent la sensation constante d'entendre monter de ces pages la voix grave, musicale, un peu triste, d'un homme qui sans impudeur, sans fausse honte non plus fait ses confidences ? Deux événements importants dans la vie calme du narrateur : la mort de sa mère et son mariage. Pour lui, l'amour difficile n'est pas seulement celui que sa femme et lui-même éprouvent l'un pour l'autre, mais aussi l'amour des autres dont l'éloignent son goût de l'absolu et le sentiment douloureux que chacun est seul. Ce roman est écrit dans une très belle langue, sobre et précise.

NICOLE DUTREIL

(Suite de la chronique bibliographique p. 169.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LE DOSSIER DES SOUCOUPES VOLANTES

par Donald Keyhoe *(Hachette)*

On a « vu » des soucoupes volantes dès 1944, mais il passait tant de choses dans le ciel... Après les armistices, les apparitions se firent plus nombreuses. On pensa alors à des « expériences » russes ou américaines. D'aucuns y croient encore. On parla aussi d'illusions optiques, de boules de feu d'origine naturelle. Un jour surgit l'hypothèse : *elles* viennent d'autres planètes. Cela parut un gag dont on s'amusa. Aujourd'hui, on commence à s'amuser un peu moins.

Pour faire le point, D. Keyhoë a tenté de constituer le dossier de l'Affaire. Il a été « aidé » dans ce travail par l'U.S. Air Force. Le tableau des rencontres (établi jusqu'à fin 1953) est troublant. Les rapports sur lesquels s'appuie Keyhoë ont généralement pour cadre l'Amérique et ils émanent le plus souvent de pilotes. Le capitaine Madden, le lieutenant Corbett, trente autres aux noms rassurants viennent dire qu'ils ont vu des soucoupes foncer sur eux, s'arrêter, faire des virages-éclair, puis filer dans le ciel avec une vitesse purement fantastique. Presque tous les observateurs ont vu ces disques enveloppés d'un halo de couleur ; cette couleur changerait avec la vitesse. Les soucoupes progressent le plus souvent par groupes. En formation triangulaire. Au lieu de *soucoupes*, on a vu plusieurs fois des *cigares volants*. La vitesse de ces objets varie de 100 kilomètres à 50 000 kilomètres-heure. Certaines observations radar donneraient même des vitesses plus grandes. Les soucoupes ont de 15 à 30 mètres de diamètre. Parmi les observations rassemblées, une, du lieutenant Brigham, évoque un disque de *vingt centimètres* seulement qui aurait navigué longtemps près de l'avion de l'officier, tourné autour de lui, puis disparu dans le ciel (29 mars 1952). Des photos ont été prises de ces « objets ». Ce ne sont que des taches de feu dans le ciel. Les observations rassemblées ici semblent avoir été faites scrupuleusement.

Livre attachant, ahurissant. Mais par certains traits encore proche du journalisme. On attend la publication d'enquêtes scientifiques — où toute information sera impitoyablement contrôlée.

L. T.

LA VIE PRIVÉE DES POISSONS

par Maurice Constantin-Weyer *(Stock)*

L'auteur d'*un Homme se penche sur son Passé* nous fait aujourd'hui la surprise de se pencher sur les poissons, écrit dans sa préface le professeur L. Bertin.

Constantin-Weyer a passé une partie de sa jeunesse au Canada dans une nature sauvage qui le passionnait ; il pratiquait la chasse et la pêche ; les souvenirs ainsi accumulés sont vraisemblablement à l'origine de cette vie des Poissons.

Il ne s'agit en aucune façon d'un traité l'ichtyologie mais de quelques « portraits » de Poissons originaux et d'histoires relatant des scènes pittoresques ou curieuses de la vie des Poissons.

On retrouve avec plaisir, dans ce livre, le style de Constantin-Weyer. Son intention était de faire aimer davantage l'Histoire naturelle, je pense qu'il a pleinement réussi.

A. TÉTRY

SUITE MARINE

par Robert Choquette *(Éd. Cébadeau-Montréal)*

De Robert Choquette, membre de l'Académie française canadienne, le poème « Suite marine » vient d'être couronné par notre Académie française.

Les douze chants qui le composent ne manquent ni de beauté, ni de noblesse. Le poète sans nul doute y exprime ses propres rêves. L'art qu'il laisse paraître nous prouve que la poésie française trouve encore au-delà de l'Océan de brillants défenseurs.

M.-J. M.

NOTES INTER-ARTICLES

L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII*e siècle*, par Jean Sarrailh, p. 126. — *Weber*, par André Cœuroy, p. 139. — *L'amour difficile*, par Jean-Pierre Monnier, p. 168. — *Lettres à une jeune fille*, p. 168.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 3939-9-54.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

GASTON BOUTHOUL
Vice-Président de l'Institut International de Sociologie

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE

IIe partie : SOCIOLOGIE DYNAMIQUE

Les variations sociales, leurs formes. — Leurs facteurs : démographiques, psychologiques, économiques, techniques. — Les hiérarchies.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 1.200 fr.

Le *Traité de Sociologie* de M. Gaston Bouthoul est ainsi complet, avec :
Première partie : *Sociologie Statique*. In-8 ..... 800 fr.
et :
Les Guerres. Eléments de Polémologie. In-8 ..... 1.200 fr.

« Le livre de M. Bouthoul fait date dans l'histoire des traités de sociologie. » Etudes.

H. GÜNTER
Ancien professeur à l'Université de Munich

PSYCHOLOGIE DE LA LÉGENDE

Formes antiques. — Evolution et christianisation des thèmes. — Thèmes d'élection. — Pouvoirs d'assistance des saints. — Le Saint et l'inanimé. — Adaptations propres au christianisme.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 1.200 fr.
Comment sont nées et se sont développées, à travers les siècles, les légendes des héros et des saints.

F. ILLINGWORTH

LA VIE AU NORD DU CERCLE POLAIRE ARCTIQUE

L'appel du Nord. — Les femmes dans l'Arctique. — Problèmes polaires. — Médecins et missionnaires. — La mise en culture des terres arctiques. — L'étreinte de la banquise. — Le Grand Nord russe. — Le Grand Nord américain. — Les Esquimaux. — Le Grand Nord stratégique.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Géographique* ..... 750 fr.
Comment les Américains, les Canadiens, les Russes mettent en valeur les richesses du monde polaire.

P. MATHESIUS

LES PORTES DES MATHÉMATIQUES

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 139 figures ..... 1.200 fr.
« Faciliter, dans un langage compréhensible pour tous, l'étude de cette noble science, plus indispensable aujourd'hui que jamais. » Paul Mathesius.

H. WEGMANN

LE MYSTÈRE DE LA VIE

La question du sens et de la valeur de la vie. — Les frontières du monde vivant. — Merveilles de l'organisme. — De la vie naturelle à la vie de l'esprit. — Le monde et son énigme. — Dieu et le monde.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 1.400 fr.
L'union étonnante et magnifique du savoir et de la foi.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

LA SAISON DU ROMAN

Notre politique d'éditeurs, qui consiste à spéculer sur la qualité plutôt que sur le nombre, commence à porter ses fruits. Ainsi l'année dernière, sur quatre romans français publiés par nos soins, trois ont été couronnés.

Fidèles à cette politique nous avons le grand honneur de présenter cette saison trois romans d'une qualité exceptionnelle.

LE DIEU DE COLÈRE

par

PIERRE FABERT

•

NICOLAS STRUWE

par

LUCIEN FARRE

•

INCENDIES VOLONTAIRES

par

ROBERT SOULAT

Nous les avons choisis parmi des centaines d'autres, nous sommes fiers de les parrainer. Assurez-leur le succès qu'ils méritent, ce succès que vous avez accordé aux romans de leurs jeunes devanciers CELIA BERTIN (Prix RENAUDOT), MARIA LE HARDOUIN (Prix FEMINA), PIERRE MOLAINE (Prix RENAUDOT), ALBERT MEMMI (Prix FÉNÉON) dont nous publierons aussi les nouvelles œuvres dans le courant de cette année.

PHILIPPE
HERIAT
de l'Académie Goncourt

L'INNOCENT

roman
édition définitive

du même auteur :

LES ENFANTS GATÉS
168.300 exemplaires

FAMILLE BOUSSARDEL
109.300 exemplaires

(d'après constats d'huissier
déposés à nos bureaux)

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

AUGUSTE BAILLY

FRANCOIS Ier

Restaurateur des Lettres et des Arts

Un roi qui fut un mécène
vu par un historien impartial
et documenté.

Un volume 900 frs.

JEAN FOURCASSIÉ

VILLÈLE

... le Poincaré de la Restauration,
vu par un historien qui est revenu
aux sources et a renouvelé le sujet.

Un volume 900 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LES ANNALES

Sommaire d'octobre

DUC DE LÉVIS MIREPOIX
de l'Académie Française
Agrippa d'Aubigné, amoureux, poète et guerrier

CLAUDE AVELINE
Le Lys Rouge d'Anatole France

Dr ALBERT DELAUNAY
Comment je suis venu à la biologie

RENÉ LALOU
Regards sur le passé

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 95 francs

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS
DIRECTEUR FONDATEUR : E. FRANCK

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

« A MARI, il y a 5 000 ans »

ANDRÉ PARROT

Conservateur en chef des Musées Nationaux - Professeur à l'École du Louvre
Chef de la Mission Archéologique de MARI

ARCHÉOLOGIE MÉSOPOTAMIENNE

I - LES ÉTAPES

Un vol. in-16 avec 159 figures et cartes, et 16 planches hors-texte en hélio (Épuisé)

II - TECHNIQUE ET PROBLÈMES

Un volume in-16 jésus de 472 pages avec 110 planches et dessins, 2 cartes et 8 planches hors-texte ..... Fr. 1.380

« ...la connaissance pratique des fouilles donne à son exposé une saveur toute personnelle et une valeur incontestée... »

E. Dhorme
(Revue d'Assyriologie)

III - PRÉCIS CHRONOLOGIQUE ET SYNOPTIQUE

(à paraître)

TELLO

VINGT CAMPAGNES DE FOUILLES (1877-1933)

Un volume in-4° de 370 pages, avec 62 planches et figures in-texte et 32 planches hors-texte en héliogravure ..... Fr. 1.152

La Révélation des Sumériens

ZIGGURATS ET TOUR DE BABEL

Un volume in-4° de 240 pages, avec 150 illustrations in-texte et 16 planches hors-texte en héliogravure ..... Fr. 1.368

Les Cathédrales de l'Antiquité.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

UN ARCHÉOLOGUE OUVRE POUR VOUS LES ARCHIVES DE L'HUMANITÉ

JACQUES CHASTENET
de l'Institut

HISTOIRE DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

Le Soulèvement de la Commune
Le Triomphe de Thiers
Le Coup de force de Mac-Mahon

L'ENFANCE DE LA TROISIÈME
1870-1879

★

L'aventure de Boulanger
Le scandale de Panama
Les Français en Tunisie

LA RÉPUBLIQUE DES RÉPUBLICAINS
1879-1893

Chez tous les libraires

HACHETTE

VIENT DE PARAITRE

LA VARENDE

LA SORCIÈRE

Une énigmatique héroïne.
Une Normandie sensuelle et tragique,
terre d'amour et de haine, de passion et de violence :
Une Normandie vraiment shakespearienne.

Roman Un vol. : **575** fr.

COLLECTION « LA ROSE DES VENTS »

MORAVIA

LA PROVINCIALE

ET AUTRES RÉCITS

traduit de l'italien par PIERRE-HENRI MICHEL

De remarquables nouvelles qui sont de véritables petits romans.

Un vol. : **700** fr.

COLLECTION « VISAGES DE L'HISTOIRE »

FRÉDÉRIC DE SAXE-ALTENBOURG

L'ÉNIGME DE MADAME ROYALE

Qu'est devenue la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette ?
La duchesse d'Angoulême fut-elle la véritable Madame Royale ?
Une question qui suscitera autant de polémiques que l'affaire Naundorff.

Un vol. : **450** fr.

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

ANNIE VAN DE WIELE

PÉNÉLOPE ÉTAIT DU VOYAGE

La première femme d'Europe à avoir accompli « le tour du monde »
en qualité de « marin » sur un voilier, conte ses aventures.

Illustré de cartes, croquis et de 29 gravures hors-texte. Un vol. : **775** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉ

PHYLLIS SHAND ALLFREY

LA MAISON DES ORCHIDÉES

roman

Mieux qu'un parfum exotique, la vie dans une des îles Sous-le-Vent 1 vol. 480 fr.

RAPPEL DES DERNIERS SUCCÈS ÉTRANGERS :

PEARL BUCK

VIENS, MON BIEN-AIMÉ

roman (40e mille) 600 fr.

HAN SUYIN

MULTIPLE SPLENDEUR

roman 750 fr.

DESTINATION TCHOUNGKING

roman 600 fr.

MAURICE EDELMAN

QUAND UN MINISTRE...

roman 600 fr.

ALFRED HAYES

UN ACTE D'AMOUR

roman 420 fr.